

# Spiri tus

RENÉ DUPONT  
JEAN WARET  
PIERRE JEANNE  
JO GOURDON  
BÉNÉDICT JOSE  
MICHEL CANDAS  
HENRI MAURIER  
CHARLES-MARIE GUILLET

des contributions de

LA MISSION DANS L'ÉGLISE DE CORÉE  
... DANS L'ÉGLISE DU JAPON  
LA MISSION AU PLURIEL A HONG KONG  
INDONÉSIE: DYNAMISME MISSIONNAIRE  
INDE: PARTICIPATION DES LAÏCS  
BRÉSIL: NOUVEAU VISAGE DE L'ÉGLISE  
LA RELÈVE DE LA MISSION  
MISSION: D'HIER A AUJOURD'HUI  
&  
Gilbert PONCET, Pierre LEGENDRE  
Anne-Marie POULAIN, Louis CESBRON

## *l'éveil de la mission*

---

### **1. dossier**

|                       |                                                     |
|-----------------------|-----------------------------------------------------|
| René Dupont           | Visage missionnaire de l'Eglise de Corée/ 115       |
| Jean Waret            | L'éveil missionnaire de l'Eglise japonaise/ 126     |
| Gilbert Poncet        | D'une Eglise qui reçoit à une Eglise qui donne/ 137 |
| Pierre Jeanne         | La Mission au pluriel à Hong-Kong/ 141              |
| Jo Gourdon            | Indonésie – Dynamisme missionnaire/ 153             |
| Benedict L. Jose      | Participation du laïcat indien/ 161                 |
| Michel Candas         | Brésil: un nouveau visage de l'Eglise/ 169          |
| Pierre Legendre       | Dynamisme missionnaire au Sud-Bénin/ 187            |
| Anne-Marie Poulain    | Saint-Pierre d'Essos, une paroisse urbaine/ 191     |
| Louis Cesbron         |                                                     |
| Henri Maurier         | La relève de la Mission/ 195                        |
| Charles-Marie Guillet | La vocation missionnaire d'hier à aujourd'hui/ 207  |

---

### **2. communications**

|              |                             |
|--------------|-----------------------------|
| lectures     | Notes bibliographiques/ 217 |
| livres       | Reçus à la rédaction/ 222   |
| publications | Session/224                 |

---

*Depuis longtemps, on s'interroge sur ce qu'est une Eglise « adulte ». Quand, en missiologie, on parle de « plantatio Ecclesiae », les critères de maturité pour une Eglise locale sont surtout d'ordre institutionnel : séparation des territoires, établissement de la hiérarchie, recrutement du clergé, etc. D'autres ont été tentés d'appliquer à l'Eglise le principe des trois autonomies. Il semble bien que l'un des vrais critères d'une Eglise adulte soit la mission, car, de par sa nature, l'Eglise est missionnaire.*

*Mais, en disant cela, on n'a pas encore fait avancer beaucoup la question missiologique, car la « nature missionnaire » de toute Eglise peut se manifester de multiples façons. Il peut être avantageux dans un premier temps d'examiner comment se fait l'expansion de l'Eglise. Dans certains cas, le christianisme se répand en une sorte d'osmose au sein d'une société : ce fut le cas du christianisme primitif dans l'empire romain ; c'est celui de l'Eglise de Corée semble-t-il. « C'est un peu comme une boule de neige : plus elle grossit, plus l'augmentation est rapide... La mission c'est leur affaire à eux. »*

*Mais le dynamisme missionnaire peut se traduire par l'envoi de missionnaires à partir d'Eglises, pourtant minoritaires dans leur pays, vers d'autres peuples, d'autres continents et d'autres cultures. Cette ouverture retentit généralement sur l'Eglise qui envoie, en lui révélant ses possibilités et ses limites culturelles.*

*La mission peut être aussi réponse à des défis, politiques par exemple : l'Eglise de Hong-Kong va se trouver face à son entrée au sein de la Chine Populaire et de ce fait, elle a une charge, une chance, des exigences qu'elle doit envisager. Les défis peuvent être plus sociaux : ces Eglises d'Amérique latine qui font l'option préférentielle pour les pauvres. Des défis culturels importants marquent l'Eglise de l'Inde aux prises avec des langues si variées. Dans tous ces cas, la question posée n'est plus tellement d'être Eglise mais de faire Eglise, toutes sont appelées à un Exode, à une sortie des formes reçues.*

*La mission est donc constitutive de l'Eglise pour qu'elle accomplisse son devoir qui n'est pas d'abord de se soucier d'elle-même, de ses prérogatives, de ses privilèges, qui ne peut se contenter de l'implantation d'appareil, mais qui exige d'elle qu'elle se mette de plus en plus sérieusement, de plus en plus profondément, au service de l'homme, non pour immerger le Règne dans des structures socio-politiques, mais pour le signifier comme accomplissement de la Mission de l'Esprit. « Pour réaliser pleinement ce qui a été accompli une fois en vue du salut de tous, le Christ a envoyé d'auprès du Père le Saint Esprit » (A.G. 4).*

Spiritus

# VISAGE MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE EN CORÉE

par Mgr René Dupont

Voici une Eglise, celle qui est en Corée du Sud, celle de Corée du Sud. Quel est son visage? Comment apparaît-elle, comment se montre-t-elle? Quelle impression donne-t-elle? En un mot, on peut dire que l'Eglise coréenne a un *visage missionnaire*. Ceci dit sans fanfaronnade, sans complexe ni d'infériorité ni de supériorité, sans comparaison surtout avec d'autres Eglises qui ont un visage différent. Heureusement que chaque Eglise a un visage différent! Cela montre bien qu'elles sont complémentaires. Les richesses du Seigneur sont telles qu'aucune personne, aucune communauté ne peut prétendre les manifester parfaitement.

L'Eglise ici se manifeste davantage sous son aspect missionnaire. Je voudrais montrer un peu comment et pourquoi. Puissent ces lignes donner courage à ceux qui sont partie prenante d'autres Eglises qui, peut-être, n'ont pas cette richesse-là mais en ont d'autres. Sachons largement communier entre Eglises pour faire grandir le mystérieux corps du Christ.

L'Eglise ici a aussi ses misères. Elle a besoin des autres Eglises. Comme cet article se limite à l'aspect missionnaire de l'Eglise en Corée et que cet aspect est nettement positif, le lecteur pourrait croire soit que tout est magnifique ici, soit que nous sommes inconscients. Non, certes, tout n'est pas magnifique ici et je ne pense pas que nous soyons inconscients mais un article ne dit pas tout.

## 1. des chrétiens missionnaires

Dimanche dernier, j'ai assuré les offices dans l'une des trois paroisses de la ville de Andong. Le curé, un missionnaire français, est en congé pour quatre mois. Les deux prêtres coréens de l'évêché et moi-même assurons la messe un dimanche sur deux. Si nous le voulions, nous pourrions l'assurer tous les dimanches mais nous ne le faisons pas, parce que l'expérience nous a montré que c'est mieux pour la communauté. Un dimanche sur deux, les chrétiens organisent donc des célébrations dominicales sans prêtre; ils ont une petite cérémonie de prière tous les jours, avec parfois la communion, à l'heure où le curé célébrait l'eucharistie; les réu-

nions, les mouvements, les cours de doctrine... toutes les activités sont les mêmes que si le curé était là.

L'une des messes était une messe d'enfants. Or, à la fin de la cérémonie, l'animateur a demandé aux enfants qui venaient pour la première fois de s'avancer et il a demandé à ceux qui les avaient « conduits » à l'église de bien vouloir les présenter. Un mot de bienvenue, des applaudissements ! C'est ainsi que, tous les dimanches, des enfants chrétiens amènent à l'église d'autres enfants qui ne le sont pas. Bien sûr, tous les nouveaux venus ne reviennent pas : certains oublient vite ! Mais d'autres tiennent et il n'est pas rare que des classes de catéchisme pour enfants aient autant de chrétiens que de non-chrétiens. Cela se fait le plus naturellement du monde. Personne ne s'étonne. Ce sont les enfants venant toujours seuls qui se sentent, eux, un peu coupables et les plus éveillés d'entre eux, parfois, s'en accusent en confession.

La messe suivante était la messe d'adultes. Là aussi, il y avait des nouveaux venus. Les fidèles qui les accompagnaient me les ont présentés. Je les ai accueillis aussi de mon mieux ; je les ai encouragés à faire connaissance avec d'autres chrétiens du même âge ou de la même profession ; et j'ai ajouté que la foi était une découverte merveilleuse que je leur souhaitais de faire un jour, après avoir pris le temps et fait l'effort de se documenter sérieusement. Je n'ai rien dit de particulier aux fidèles qui accompagnaient ces nouveaux venus : un sourire entendu a suffi. Ils avaient simplement fait ce qu'ils devaient faire.

Que de fois, j'ai vu des gens qui venaient à l'église pour la première fois ! Quand les circonstances le permettaient, je leur ai demandé ce qui les avait poussés à faire cette démarche. Comme dans l'exemple ci-dessus, ce sont, la plupart du temps, des parents ou des amis qui leur ont parlé de Jésus Christ et ils ont accepté de venir voir. Mais dans d'autres cas, ils sont venus seuls et n'expriment pas de raisons claires. Plusieurs fois des gens m'ont affirmé n'avoir jamais rencontré de chrétiens ; certains m'ont dit que, depuis longtemps, ils avaient envie de venir et puis que, un beau jour, sans que personne ne les ait invités expressément, ils étaient venus.

Quand je vais donner la confirmation dans une paroisse, j'aime bien m'y rendre la veille au soir et passer la soirée avec les confirmands du lendemain ; on cause et on prie ensemble. Dans la conversation, j'invite souvent les gens – ce sont des adultes, baptisés depuis deux ou trois ans – à revoir leur vie passée comme celle des pèlerins d'Emmaüs et à raconter comment ils ont découvert Celui qui cheminait avec eux depuis toujours sans qu'ils le connaissent. C'est toujours très impressionnant ! Quelques-uns au moins racontent leur histoire : comment ils ont vécu dans « l'inconscience », puis comment ils ont ouvert les yeux et comment ils ont répondu à la présence de Dieu. L'événement qui a été providentiel, que ce soit une conversation, un film ou un incident, est ordinairement banal, mais, tout à coup, ils ont découvert la présence du Maître !

J'avais déjà souvent fait cette expérience autrefois : même celui qui se prépare au baptême peut rester des mois à fréquenter l'église et des cours réguliers de catéchisme, sans avoir la foi. Il peut étudier très sérieusement, prier à sa façon et même amener de nouveaux catéchumènes avec lui, sans se sentir personnellement engagé. Puis, tout à coup, se produit un déclic : l'évangile, Jésus Christ, l'Eglise..., c'est vrai ! Il l'accepte et, à partir de là, tout est changé. Il n'y a pas de relation de cause à effet entre la Parole et la foi : la proclamation de la Parole et l'acceptation de la Parole ne sont pas du même ordre. Dieu, on le découvre personnellement, par un effet de sa grâce ! Certes ce déclic ne se produit pas toujours et il nous arrive à tous d'hésiter à donner le baptême ; nous sommes parfois bien surpris d'ailleurs de constater que ceux sur qui nous comptons le plus ne sont pas forcément les meilleurs et que ceux pour lesquels nous hésitions le plus, deviennent quelquefois d'admirables chrétiens !

Toujours est-il que la découverte de la foi est ressentie par eux comme merveilleuse et qu'elle est accompagnée d'une grande assurance. Celui qui en fit l'expérience « ne peut pas ne pas parler » : il parle d'abondance du cœur, avec conviction, presque sans chercher à convaincre celui à qui il s'adresse, simplement parce qu'il est ravi de sa découverte et heureux.

C'est, semble-t-il, ce qui se passe en Corée sur une échelle assez étonnante, étant donné le nombre considérable de ceux qui ont été baptisés ces dernières années. Sur 40 millions d'habitants dans le Sud, la Corée aurait entre 15 et 25 % de chrétiens, catholiques et protestants réunis. Pour les seuls catholiques, sans y inclure les baptêmes d'enfants de chrétiens, on compte quelque 100.000 nouveaux baptisés par an, soit une moyenne de 140 à 170 par paroisse.

Dans la paroisse mentionnée ci-dessus et qui compte environ un millier de fidèles, ceux qui ont plus de dix ans de baptême ne sont qu'une infime minorité. Même les deux religieuses de la paroisse n'ont tout juste que dix ans de vie chrétienne et leurs parents ne sont pas chrétiens.

Certes les chrétiens sont encouragés à communiquer leur foi autour d'eux et il est bien évident qu'ils ne le font pas tous avec la même ardeur ; certes, il arrive que, en raison de contre-témoignages, l'apostolat soit ralenti, voire bloqué un moment dans un secteur particulier mais, dans l'ensemble, l'augmentation visible du nombre des chrétiens et le poids de leur témoignage collectif sont manifestes.

Or ce ne sont pas des spécialistes qui missionnent ! C'est *le peuple de Dieu* dans son ensemble, ce sont les laïcs ordinaires (!), surtout les nouveaux baptisés. Un moment, dans ce diocèse, nous avons embauché des catéchistes à plein temps dont la tâche essentielle était l'enseignement religieux mais nous y avons renoncé tant à cause des charges financières que du danger réel, qui apparaissait, de s'en remettre à eux pour la mission. Un certain nombre de chrétiens avaient, en effet, tendance à se décharger sur eux de ce qu'ils pouvaient très bien faire eux-mêmes.

Or, si l'enseignement de la doctrine demande une compétence qui n'est pas à la portée de tous, quel est celui qui ne sait pas montrer qu'il est heureux et, avec des mots à lui, dire pourquoi?

La facilité avec laquelle les chrétiens parlent de leur foi entraîne chez ceux qui les écoutent une facilité identique à faire un premier pas, à venir voir au moins. Pour la majorité d'entre eux, ce premier pas n'est pas suivi d'autres pas parce qu'ils ne sont pas suffisamment prêts. Un certain nombre acceptent de faire plus, de s'inscrire, par exemple, à un cours de catéchisme et y viennent plusieurs fois, puis une ou deux personnes sur trois abandonnent, pour une foule de raisons, plus ou moins conscientes. Certains enfin reçoivent le baptême et ce sont eux, avant et après leur baptême, qui proclament le plus ouvertement l'Evangile.

Et c'est un peu comme une boule de neige : plus elle grossit, plus l'augmentation est rapide. Depuis trente ans que je vis en Corée, j'ai toujours vu des baptêmes d'adultes mais plus la communauté grandit, plus les chiffres sont impressionnants. Dans la paroisse où je suis resté plus de dix ans vicaire d'un prêtre coréen, nous avions régulièrement cent baptêmes d'adultes par an, mais le territoire de la paroisse couvrait une population totale de 400.000 habitants dont l'immense majorité ignorait l'existence même de l'Eglise catholique. Il n'y avait alors que 190.000 catholiques en Corée. Je ne me souviens pas alors d'avoir rencontré de catéchumène qui n'ait pas été expressément guidé par un chrétien.

Maintenant que les catholiques sont dix fois plus nombreux, on rencontre des catéchumènes qui disent venir d'eux-mêmes. C'est qu'un seuil numérique a été dépassé et que la proclamation de la Parole ne se fait plus seulement d'individu à individu. Certes le contact personnel reste la façon privilégiée de proclamer l'Evangile mais il y a d'autres formes de proclamation qui créent une ambiance dans laquelle la vie chrétienne est « acceptable », « valable a priori ». Le rôle joué par les mass media est important. Importante aussi l'influence d'un certain nombre d'événements dans lesquels les chrétiens et leurs pasteurs, le cardinal Kim en particulier, ont été mêlés en tant que tels, et à travers lesquels l'Eglise s'est montrée porte-parole des petits, soucieuse des droits de l'homme et de la justice.

Sous toutes ses formes, la mission est considérée comme l'affaire de tous les chrétiens. Si on leur demandait quels sont les principaux devoirs d'un chrétien, aucun d'entre eux ne manquerait de parler de la mission. Une brève analyse du contexte dans lequel on vit aujourd'hui en Corée permettra peut-être d'en comprendre le pourquoi.

## **2. contexte historique de l'église**

Pour ceux qui ne le sauraient pas, voici brièvement comment l'Eglise actuelle a germé sur le sol coréen. La semence est venue de Chine : en l'occurrence c'était un livre, le plus célèbre des livres de Matteo Ricci sur le sens de Dieu. Un groupe

d'intellectuels étudient ce livre et s'y intéressent tellement qu'ils décident, pour se renseigner sur le christianisme, d'envoyer secrètement l'un d'eux à Pékin. Celui-ci en revient baptisé! et chargé de livres de doctrine. Le leader du groupe passe des journées et des nuits à éplucher ces livres et en arrive à la conclusion que le christianisme est vrai. Il reçoit le baptême avec ses compagnons et fonde une communauté chrétienne qui – dès lors et sans interruption jusqu'à maintenant, c'est-à-dire pendant exactement 200 ans – se veut missionnaire. Les prêtres ne sont venus que plus tard, appelés par la communauté.

Ces faits historiques restent, humainement parlant, assez difficilement explicables. Des études sérieuses ont été faites, en effet, sur la société coréenne d'alors et il en ressort que cette société était, semble-t-il, parfaitement équilibrée: un régime stable, une économie prospère, une structure sociale en développement et des fondements culturels solides. Rien n'invite à penser que les premiers chrétiens aient été des insatisfaits, des malheureux ou des marginaux dans un système dont ils auraient désiré se débarrasser. S'ils étaient à ce moment précis en marge du pouvoir politique, ce n'était que dans un équilibre de partis, en soi extrêmement sain. Rien ne semblait spécialement disposer la Corée d'alors à accueillir le christianisme.

Par ailleurs le fameux livre de Matteo Ricci était connu de bien d'autres gens et depuis de très nombreuses années puisqu'il avait été écrit près de deux siècles plus tôt et circulait depuis longtemps. Des sages s'étaient même inspirés d'idées chrétiennes comme celle d'une certaine observance du dimanche ou du souci du plus pauvre... mais sans que cela ait débouché sur un acte de foi. Pourquoi les gens de ce groupe-là ont-ils cru? Pourquoi ont-ils totalement changé de vie? Pourquoi ont-ils tout de suite proclamé la Bonne Nouvelle autour d'eux? Mystère de la grâce de Dieu; dans leur psychologie, assurance d'être dans la vérité.

En effet, ce groupe a véritablement prêché l'Evangile en communiquant ses convictions non seulement à d'autres intellectuels mais aussi – et ceci n'est pas ordinaire – à des gens de classes sociales très inférieures: on écrivit, on composa un catéchisme en langage populaire et, très vite, on mit tout cela en chansons – que fredonnent encore quelques vieilles dans des villages de campagne – sur des mélodies traditionnelles... pour que même les illettrés ne soient pas laissés de côté. Ces premiers chrétiens, seuls, sans prêtre, ont très bien trouvé les moyens de faire passer l'Evangile; ils l'ont fait hardiment et activement puisque, dix ans après, ils étaient déjà quelques milliers.

Après avoir organisé un moment une pseudo-hiérarchie par eux-mêmes, ils demandèrent et accueillirent un premier prêtre, un chinois, mais ils ne lui demandèrent pas d'être missionnaire. Ils lui demandèrent les sacrements et la formation religieuse. La mission, c'était leur affaire à eux.

Tout aurait pu s'arrêter là et la frêle pousse de l'Eglise être définitivement fauchée une vingtaine d'années plus tard, quand la première grande persécution fit rage. Tous les responsables dont le prêtre chinois, 300 dit-on, furent exécutés, beaucoup d'autres exilés et tous leurs biens confisqués. Aucun autre prêtre ne put pénétrer en Corée pendant les trente années qui suivirent. Et pourtant la foi ne s'éteignit pas. Les chrétiens continuèrent à être missionnaires, sans prêtre, sans sacrements, sans directive de personne !

On comprend l'étonnement des autorités et des juges tout au long des persécutions qui suivirent et firent des milliers de victimes : alors qu'apparemment les chrétiens n'ont rien à gagner et tout à perdre avec leur religion, pourquoi se multiplient-ils ?

Parmi nos Saints martyrs il y a, par exemple, un certain Joseph Im, un brave homme dont la famille était chrétienne mais qui, lui, disait qu'il n'était pas intéressé par les questions religieuses. Pourtant il n'aimait pas qu'on fasse souffrir les chrétiens ; un moment même, il s'était engagé dans la police pour essayer de limiter les exactions à leur égard. Or, un beau jour, dans une région éloignée, son propre fils s'était fait arrêter parce qu'il avait eu des relations avec le Père André Kim (canonisé lui aussi). Fort de l'appui de ses amis et avec de l'argent en poche, il se mit en route et il manœuvra pour libérer son fils, en se proclamant lui-même non chrétien. Mais ses façons de faire ont dû paraître suspectes. Toujours est-il qu'il s'est fait lui-même appréhender et qu'il fut enfermé... dans la même salle de police que le Père André Kim. Fortement impressionné sans doute par le Père, il lui demanda de l'instruire rapidement et de le baptiser. Pendant ce temps, l'enquête suivait son cours et elle démontra bien vite que le dénommé Im était un ancien de la police et qu'il fallait le relâcher. Les autorités, les juges et ses amis étaient tous prêts à faire quelque chose mais, comme il fallait tout de même ne faire perdre la face à personne, on s'entendit pour lui demander une déclaration orale comme quoi « il désirait être libéré » ; pour lui ce serait considéré comme une preuve suffisante de sa non-appartenance au christianisme. Joseph Im refusa catégoriquement... et fut finalement condamné à mort et exécuté, mais tout son entourage était dans la consternation. Personne ne comprenait pourquoi. Aux yeux des non-chrétiens, l'expansion missionnaire était littéralement inexplicable.

Sous la persécution, tous les chrétiens n'étaient pourtant pas des modèles sans faille. Voici un cas extrême, celui de saint Pierre Yu (parmi les 103 saints coréens, il y a un deuxième saint Pierre Yu, mort étranglé à 13 ans). Vivant dans un village, près de l'actuelle capitale de Corée du Nord, il était renommé avant son baptême pour ses excès et, en particulier, pour battre sa femme comme pas un.

Des voisins chrétiens lui proposèrent la Bonne Nouvelle : il l'accepta. A 28 ans, il reçut le baptême et devint un modèle de vie en société. Or, à peine deux ans

s'étaient écoulés qu'un préfet voulant faire du zèle fit arrêter tous les hommes chrétiens du village et les soumit à la torture. Tous apostasièrent sauf lui. Le préfet, furieux, obligea tous ces hommes à achever leur compagnon en le rouant de coups de bâtons. Comme ils étaient battus eux-mêmes s'ils n'obéissaient pas, ils eurent la faiblesse de s'exécuter et Pierre Yu tomba sous leurs coups. Toutefois l'un d'entre eux, un certain Alexis U (canonisé lui aussi), âgé alors de 22 ans, en eut tellement de remords qu'il se livra lui-même à la police quelques semaines après, en se déclarant chrétien : il fut immédiatement exécuté. Même Ignace Kim, le père du Père André Kim, ne tint pas sous la torture et déclara un moment renoncer à sa foi, puis il se reprit et mourut martyr (il est également canonisé).

Non, les chrétiens ne furent pas tous des héros mais, pour employer le langage de saint Paul, la force de Dieu l'emporta sur la faiblesse des hommes. Malgré toutes ces atrocités, malgré la faiblesse bien compréhensible de beaucoup, malgré apparemment l'échec du christianisme, celui-ci a continué à se propager. Même si les martyrs ne furent pas les plus nombreux, leur exemple et leur sang furent effectivement féconds. Et tout cela a marqué et continue à marquer l'Eglise de Corée d'une façon indélébile : c'est une Eglise de missionnaires et de martyrs.

C'est aussi une Eglise fondée par des laïcs d'un grand niveau intellectuel. Dès les origines et jusqu'à maintenant, il y a des chrétiens dans toutes les classes de la société mais, en particulier, parmi les penseurs, les poètes, les artistes et les hauts dignitaires.

On cite souvent l'exemple du vieux saint Marc Chong, un fin lettré enseignant des disciples, qui s'est trouvé par hasard dans la rue quand est passé le cortège conduisant les saints Imbert, Maubant et Chastan à l'exécution. Leur attitude, leur tenue, leur visage l'ont tellement étonné qu'il s'est procuré des livres chrétiens et les a étudiés seul jusqu'au jour où, convaincu, il a demandé le baptême. Plus tard, nommé catéchiste, il a passé sa vie à enseigner la Bonne Nouvelle et a été condamné à mort et exécuté pour sa foi à l'âge de 72 ans.

Cet exemple montre combien a été important le témoignage des martyrs mais aussi comment ce témoignage a été perçu par des gens qui savaient réfléchir et étudier. Dans cette société confucianiste où le savoir est considéré comme l'atout essentiel dans la vie, les chrétiens, dès les débuts, ont recopié puis imprimé des quantités de livres. Sauf exceptions bien sûr, les chrétiens – même les femmes – savaient lire, étudiaient et se permettaient de tenir tête à n'importe qui. Si les autorités ont eu si peur des chrétiens et les ont persécutés si féroce, c'est que ceux-ci étaient «conscientisés» comme on dirait aujourd'hui : même les plus frustes savaient ce qu'ils croyaient, pourquoi, et le disaient. Cela a profondément marqué notre Eglise.

### 3. le contexte coréen

Le dynamisme missionnaire des chrétiens coréens s'explique aussi par le contexte du pays dans son ensemble. Originaires d'Asie centrale, les Coréens ont du sang de Gengis Khan dans les veines : ils sont intelligents, fiers, rudes.

Or la Corée est une presqu'île, accrochée à l'extrême-est de la Chine et de la Russie, séparée de l'océan Pacifique par l'archipel du Japon : entre ces trois immenses voisins, la Corée, malgré ses 60 millions d'habitants, est un petit pays, mais un pays qui a une langue, une culture, des traditions spécifiques et qui entend les sauvegarder. Un proverbe coréen dit que c'est l'écrevisse qui se fait écraser quand les baleines se battent : en l'occurrence, l'écrevisse, c'est la petite Corée qui s'est fait écraser plus d'une fois dans son histoire quand ses baleines de voisins se sont battues. Le dernier conflit a laissé l'écrevisse coupée en deux : actuellement 20 millions d'habitants dans le Nord et 40 dans le Sud. Qui plus est, les deux Corées se sont battues à sang, il y a une trentaine d'années et la blessure n'est pas cicatrisée, loin de là.

Tout cela marque le caractère des Coréens en général et, dans leur vie de foi en particulier, lorsqu'ils sont chrétiens. Si les chrétiens coréens sont missionnaires, c'est qu'ils sont convaincus, ardents, têtus, amateurs de risque... dans leur vie de foi, comme dans leur vie professionnelle, familiale ou sociale. M. Moon, le fondateur de la fameuse secte des Moonistes, est bien coréen dans son habileté, son assurance, son goût du risque, ses excès.

Le christianisme coréen est donc à la fois « christianisme » et « coréen ». Cette affirmation demanderait bien des nuances et des développements qui dépassent l'ampleur d'un article comme celui-ci, mais pour ce qui est de l'aspect missionnaire du christianisme coréen, elle est globalement vraie en ce sens que les chrétiens coréens restent marqués dans leur vie chrétienne par leur patrie et ce qui la caractérise.

Qui plus est, le christianisme n'existe que dans le Sud. Aucune religion n'a droit de cité dans le Nord car, là, on vit un communisme « intégral ». En réalité, le régime du Nord est presque une théocratie, celle de son « éminent leader », qui serait en passe, dit-on, de remettre les pleins pouvoirs à son héritier, à savoir son propre et non moins vénérable fils. Il suffit pour nous de tourner le bouton d'un poste de radio pour capter les émissions de la Corée du Nord et entendre, à longueur de jours et de nuits, les éloges dithyrambiques de ces augustes personnages : c'est insupportable !

Quand il était encore possible de passer du Nord dans le Sud, avant 1950, les chrétiens du Nord ont préféré, par dizaine de milliers, abandonner tous leurs biens sur place pour fuir dans le Sud où ils savaient pouvoir pratiquer leur religion. Là, ils pouvaient crier leur foi... et ils ne s'en sont pas privés.

Par contraste avec celle du Nord, la Corée du Sud se veut donc, elle, ouverte aux valeurs religieuses. Ici, ouvertement, on peut être bouddhiste, protestant ou catholique, musulman même, ou bien ne pas avoir de religion du tout, mais on ne peut pas être athée militant. Car professer l'athéisme serait accepter l'un des piliers du régime du Nord et mettre en danger la sécurité nationale. Tout cela fait que les religions, ici, en Corée du Sud, sont admises, reconnues, voire encouragées comme des forces morales susceptibles de galvaniser les énergies contre les communistes du Nord.

A la limite, les autorités de l'Etat voudraient que les religions reconnaissent la sécurité nationale comme valeur suprême et qu'elles se cantonnent dans le réarmement moral. Les Eglises chrétiennes, l'Eglise catholique en particulier, avec son passé de résistance contre l'Etat persécuteur, ne l'entendent pas de cette oreille et, tout en désirant sincèrement promouvoir le bien du pays, sont prêtes à défendre la primauté de la foi, avec parfois la fougue des martyrs. Je me rappelle, il y a quelques années, une banderole accrochée presque en face de ma fenêtre par des paysans catholiques manifestant en faveur du mouvement paysan : « nous défendrons notre Eglise jusqu'au sang ».

Ces tensions ne sont sans doute pas particulières à la Corée du Sud, mais elles sont particulièrement sensibles ici. D'une part, l'ensemble de la population, et le gouvernement aussi, considèrent les religions en général, et plus spécialement le christianisme, et plus spécialement encore le catholicisme, comme valables et utiles : je suis étonné moi-même des égards qu'on a pour moi comme représentant de l'Eglise catholique ; je suis étonné des émissions radiophoniques qui me sont fréquemment offertes gratuitement – tous les dimanches en particulier, à la meilleure heure d'écoute – par les émetteurs locaux ; je suis étonné des articles que me demandent journaux et revues... D'autre part, l'ensemble de la population encore, et surtout le gouvernement, considèrent les Eglises, et l'Eglise catholique entre autres, comme des « enfants terribles » qu'il faut bien ménager faute de pouvoir les domestiquer : si on m'offre tant d'occasions de me manifester, ce n'est pas par pur enthousiasme, c'est aussi pour m'utiliser un peu, me garder à vue et éviter le pire ; quant aux chrétiens et à ceux qui choisissent de le devenir, il leur faut un véritable courage car ils sont considérés comme non conformistes, à la limite presque dangereux pour la sécurité de l'Etat.

De fait, dans le contexte coréen, ces tensions se sont révélées tonifiantes pour l'Eglise, et, à travers un certain nombre d'épreuves réelles, finalement favorables au dynamisme missionnaire.

Dans l'ensemble pourtant, depuis cent ans que la liberté religieuse est obtenue, les protestants sont plus missionnaires que les catholiques. Certes, aucune Eglise protestante n'a un nombre de fidèles équivalent à celui de l'Eglise catholique mais ces Eglises sont très nombreuses et le nombre total de leurs fidèles dépasse de plusieurs fois celui des catholiques. Les visiteurs étrangers n'en reviennent pas de voir

des clochers partout, aussi bien en ville, où, la nuit, des croix lumineuses rouges ornent le sommet des clochers, qu'à la campagne où d'importantes bâtisses attirent les regards, solidement plantées au milieu de très modestes villages. D'après les statistiques officielles, de 1982, du ministère de la culture, il y aurait en Corée du Sud 23.000 temples protestants, soit 1 pour 1.700 habitants dont 300 chrétiens, et 34.000 pasteurs soit 1 pour 1.200 habitants dont 200 fidèles. Combien de pays dans le monde battent-ils ces records ? Malgré le fouillis des sectes et sous-sectes, malgré les tensions, voire les conflits, entre dénominations, l'impact protestant est stupéfiant.

Pourquoi les protestants sont-ils si ardents à communiquer leur foi ? Ici, sur place, nous, les catholiques, sommes tentés de dénoncer des raisons peu avouables d'argent, de gagne-pain des pasteurs, de compétition, voire de racolage... mais il n'y a certainement pas que cela. Pour les protestants, plus que pour les catholiques, croire, c'est proclamer à temps et à contretemps, la nécessité d'adhérer à Jésus Christ.

La vie chrétienne, à la mode protestante, n'est pourtant pas facile ! Certes leurs dogmes sont flous et leur morale aussi ; certes, ils ne connaissent pas les complications des sacrements, de la liturgie, des lois ecclésiastiques... mais, en grand nombre, ils se rendent deux fois par semaine au temple ; ils versent la dîme sur leurs revenus ; ils ne travaillent pas le dimanche et ne fument ni ne boivent de boissons alcoolisées.

Dans telle paroisse de ce diocèse où se trouve une importante mine de charbon, le frère de l'un de nos séminaristes était venu voir le curé pour lui expliquer pourquoi il préférerait le protestantisme au catholicisme. Son argumentation revenait à ceci : les mineurs protestants tranchent sur leur milieu en étant des modèles dans leur vie familiale, professionnelle et sociale, alors que les catholiques sont, eux, comme tout le monde. Il le prouvait de la façon suivante : contrairement aux catholiques, les protestants sont sobres et ça se voit ; contrairement aux catholiques encore, ils ne vont pas à la mine le dimanche mais vont aux offices et se reposent en famille, et ça se voit aussi ; contrairement aux catholiques finalement, ils sont respectés et semblent heureux. Je me suis rendu dans cette paroisse pour essayer de faire le bilan de la situation avec les mineurs catholiques. Nous avons calculé que leurs dépenses en tabac et en alcool correspondaient à une journée et demie de travail par semaine : c'est ce que sacrifient les protestants en ne travaillant pas le dimanche, soit une journée de travail et une demi-journée de prime offerte à ceux qui travaillent sept jours sur sept. Ensemble nous avons pris conscience qu'ils avaient besoin d'un repos hebdomadaire et qu'ils étaient pris dans un cercle vicieux : trop fatigués, ils buvaient trop, délaissaient leurs familles, fréquentaient très peu l'Eglise où, par ailleurs, ils étaient loin de verser le dixième de leurs revenus... et finalement n'étaient ni heureux ni témoins de Jésus Christ. Ils l'ont reconnu mais sans trouver de solution dans l'immédiat. Pas un seul d'entre eux n'a eu le courage, à ce jour, d'imiter les protestants. Je n'entends pas

dire par là ni que tous les protestants sont des modèles ni que tous les catholiques sont des buveurs invétérés qui ne connaissent pas le jour du Seigneur mais simplement que les protestants, en paroles et en actions, sont souvent plus missionnaires que les catholiques. Le dynamisme, voire l'émulation missionnaire, des chrétiens coréens est à comprendre dans ce contexte.

Un mot pour terminer sur la mission à l'extérieur: l'idée fait son chemin.

Un pasteur protestant demeurant à deux pas d'ici est venu me voir dernièrement pour me demander de bien vouloir lui enseigner un peu de français parce qu'il doit partir prochainement en mission au Gabon. Les protestants coréens sont déjà présents dans de nombreux pays.

Jusqu'à ces dernières années, les catholiques ne s'étaient guère préoccupés à l'étranger que des ressortissants coréens mais l'envoi de quatre prêtres en Papouasie-Nouvelle Guinée pour le service de la population et de l'Eglise locale a ouvert de nouvelles perspectives. Quand les évêques de Corée ont fondé, il y a quelques années, une société coréenne des Missions Etrangères, ils ont fait un rêve: celui d'évangéliser un jour peut-être la Corée du Nord et la Chine. Qui sait si ce rêve ne se réalisera pas? Qui sait si, dans la pensée du Seigneur, le petit peuple de Corée, qui, par certains aspects, ressemble un peu à Israël, n'est pas destiné à rayonner le christianisme à l'autre extrémité du continent asiatique?

«Qui, en effet, a jamais connu la pensée du Seigneur?»

*Mgr René Dupont*  
*Catholic Mission*

*Mok-seong-dong 51*  
*Andong*  
*Kyeong-Buk*  
*660 Corée*

# L'ÉVEIL MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE JAPONAISE

par Jean Waret

En novembre 1984, à l'occasion du centenaire de la reprise de l'évangélisation et de la fondation de l'Eglise à Shizuoka (dans la région du mont Fuji), l'évêque de Yokohama, Mgr Hamao, en rappelant les efforts des missionnaires français au service de cette communauté et de la mission dans cette ville, faisait appel aux jeunes forces de cette Eglise, en demandant que, parmi elles, se lèvent des volontaires pour prendre la relève. Il précisait : *De même que je pense continuer à faire appel aux missionnaires étrangers et que j'attends d'eux un réel esprit missionnaire, de même j'attends des communautés diocésaines du Japon qu'elles soient promptes à offrir leur service et à envoyer des missionnaires dans d'autres contrées, y compris même les Eglises d'Occident; il ne faut pas attendre d'avoir un nombre suffisant de prêtres ou de religieux pour faire ces envois; même si on se sent démuni en personnel, il ne faut pas hésiter à aider les autres Eglises qui sont souvent bien plus dans le besoin que nous.*

## découverte de la responsabilité missionnaire

Ce genre de discours aurait sans doute paru bizarre il y a seulement dix ans. Il est sûr que les mentalités dans l'Eglise ont bien changé et que la responsabilité missionnaire de l'Eglise du Japon dans le monde fait de plus en plus partie des discours tenus aux diverses instances.

Dans ce domaine, des expériences, d'abord isolées, puis devenues plus nombreuses, puis enfin globalement évaluées, ont précédé ce que l'on pourrait appeler une attitude générale plus ouverte de l'Eglise du Japon. La pratique aura sans doute, une fois de plus, précédé une certaine conscience des responsabilités missionnaires *ad extra* comme *ad intra*. Plusieurs personnes ont même remarqué que renforcer les préoccupations de mission *ad exteros* était une opération qui ne pouvait qu'avoir des retombées positives, excitatives, auprès de ceux qui sont engagés dans la mission à l'intérieur de l'archipel.

Le fait que beaucoup d'instituts travaillant au Japon aient des ramifications et des engagements missionnaires dans de nombreux pays était déjà une première amorce à la multiplication de ces expériences d'envois missionnaires. Les instituts à vocation internationale sont les mieux placés en ce sens : les Franciscaines Missionnaires de Marie, par exemple, pratiquent ces envois en conformité avec leur vocation.

Le fait que, dans l'Eglise du Japon, tous reconnaissent devoir leur développement aux forces missionnaires venues de l'étranger finit par produire un certain sens de reconnaissance d'abord envers les Eglises aînées et, par suite, un sens de responsabilité envers d'autres Eglises. C'est ainsi que, lors d'une célébration d'une grande école catholique d'Osaka, la directrice faisait appel à tous pour aider une mission du Tchad, en tenant à peu près le langage suivant : *De même que notre vocation au Japon nous vient de quatre religieuses qui sont venues de France il y a plus de cent ans, de même le moment est venu pour nous d'aider d'autres Eglises dans le besoin, en signe de reconnaissance pour nos fondatrices et de service pour des Eglises sœurs.*

Le fait que le Japon, aux plans économique, politique, culturel et autres, est devenu un pays où les gens ont fini par sortir de plus en plus de l'archipel, n'est pas étranger au sentiment que l'Eglise peut aussi se risquer à des projets à l'étranger.

Le fait qu'un certain complexe de «petite Eglise» ait été dépassé peut aussi faciliter une certaine correction des perspectives missionnaires simplistes et basées sur une arithmétique naïve : une Eglise ne pourra envoyer des missionnaires que lorsqu'elle n'aura plus besoin de missionnaires étrangers. Ce n'est plus du tout la façon de raisonner, surtout si l'on revoit les grandes histoires missionnaires de bien des pays qui sont devenus missionnaires sans attendre que leur propre Eglise soit devenue auto-suffisante.

Il est sûr aussi que le Japon – et l'Eglise japonaise avec lui – ressent plus ou moins confusément la conviction d'être parvenu à une stature adulte, non pas forcément numériquement, mais sur d'autres plans : niveau d'éducation, formation et compétence en de nombreux domaines, capacité d'organisation... Tout cela autorise des japonais à penser faire valoir leurs possibilités ailleurs que chez eux.

La conscience que le pays est prospère et riche et que l'invitation au partage passe non seulement par l'envoi d'aides matérielles mais aussi par des secours ou échanges en personnel entre pays et Eglises, cette conscience peut porter des fruits et mûrir chez certains qui oseront prendre le risque du partage avec d'autres communautés.

L'insistance sur le rôle international que le Japon peut et doit jouer est un thème relativement plus développé maintenant qu'autrefois et n'est pas sans influencer sur des secteurs de l'Eglise.

Beaucoup se rendent compte aussi dans l'Eglise qu'il y a une autre image de marque à donner du Japon à l'étranger et qu'il est urgent de montrer un autre témoignage que celui des invasions ou des agressions économiques et commerciales.

A cela on peut joindre un certain renversement des mouvements missionnaires: les Eglises occidentales connaissent un recul de leurs vocations et de leur personnel, une certaine bonne volonté d'assurer une relève n'est pas étrangère à des décisions d'envoi en mission pour compenser ou dépanner soit des Eglises aînées, soit du personnel missionnaire provenant jusqu'à maintenant de ces Eglises aînées: telles religieuses japonaises iront renforcer une équipe en Europe ou bien prendre la place d'une européenne en Afrique.

Enfin, il a pu arriver que des demandes directes soient faites à des japonais, en tant que japonais, de venir dans telle ou telle mission à un titre spécifique exigeant certaines capacités: éducatives, médicales, etc.

Ces différentes réflexions qui montrent un peu comment l'ouverture missionnaire du Japon peut être perçue ne correspondent évidemment pas à une façon de voir commune à tous les membres de l'Eglise. Il est évident qu'il y a encore certaines réserves, peurs, certains complexes et parfois des refus de vouloir tenter concrètement cette ouverture.

Cependant les retours au pays de certains missionnaires pour congé, repos ou période sabbatique, les exemples de pas mal de communautés protestantes et les efforts faits pour l'information en ce domaine finissent par élargir cette préoccupation missionnaire. Il est sûr qu'un grand chemin a été parcouru ces dernières années.

D'autre part, l'histoire récente des Eglises aînées qui connaissent les difficultés de ce qu'on appelle une certaine *déchristianisation* montre aux Eglises plus jeunes qu'elles ne sont pas les seules à être territoires de mission: les différences entre Eglises de mission et Eglises missionnaires se sont estompées. Jusqu'il y a peu de temps, on aurait surpris un japonais si on lui disait qu'en France ou en Allemagne, le taux de pratique dominicale est le plus souvent inférieur à 10 %... Maintenant tout le monde connaît plus ou moins vaguement ces réalités, en particulier la diminution des prêtres, des séminaristes, et par contrecoup la quasi-disparition d'envois de jeunes missionnaires au Japon ces dernières années dans le cas des instituts missionnaires. Certains – parfois mal informés – avaient même cru comprendre que telle société missionnaire avait cessé de recruter en Europe... et volontairement interrompu l'accueil d'éventuelles vocations qui se présenteraient, ce qui n'était évidemment pas le cas.

Il n'en reste pas moins que la proportion des missionnaires étrangers dans l'ensemble du clergé présent au Japon reste encore très élevée: un peu plus de la moitié, tandis que pour les religieuses cette proportion, très saine, est d'un dixième environ. La mentalité d'une Eglise marquée par la présence des étrangers

est relativement forte et le passage à l'envoi de japonais comme missionnaires à l'étranger est une démarche qui ne fait pas partie du paysage habituel. Quand la proportion des prêtres et religieux japonais par rapport aux étrangers sera largement inversée, le mouvement vers l'extérieur en sera accéléré.

### histoire de l'envoi missionnaire au Japon

Si l'on fouille un peu l'histoire de l'Eglise du Japon depuis la reprise de l'apostolat à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, on s'aperçoit que le premier envoi missionnaire d'un japonais à l'étranger est déjà un peu de la vieille histoire. Ce premier départ remonte à 1923. A l'époque le gouvernement japonais avait fait appel à l'Eglise catholique pour assister les émigrés japonais au Brésil qui devenaient de plus en plus nombreux grâce aux autorisations qui leur étaient accordées par le gouvernement brésilien : ils commençaient à former d'importantes communautés surtout dans les zones à défricher et à ouvrir à l'exploitation. Le Vatican insista auprès des responsables de l'Eglise du Japon qui, prétextant du manque de personnel missionnaire, ne fut pas en mesure de proposer un seul volontaire. C'est alors que, mis au courant, le Père Nakamura Chôhachi se proposa. Il avait pourtant 58 ans déjà mais était très tourmenté par les besoins des émigrés au Brésil. Considéré comme le premier missionnaire japonais, il travailla donc au service des communautés japonaises du Brésil après avoir œuvré durant 26 ans dans le diocèse de Nagasaki, particulièrement dans l'île d'Amamai-Oshima, où le défrichement missionnaire l'avait déjà habitué au travail d'évangélisation. Il est encore maintenant honoré comme une grande figure japonaise du Brésil et sa tombe – monumentale – dépasse largement les proportions de celle qu'il eût pu avoir s'il était resté au Japon. Il était né l'année de la découverte des chrétiens à Nagasaki dans une famille de chrétiens cachés des îles Gotô au large de Nagasaki.

L'histoire du Père Nakamura peut être considérée comme la première aventure missionnaire de l'Eglise du Japon. Par la suite, c'est d'abord au service des japonais émigrés, en Amérique latine surtout, que des prêtres et des religieuses ont été envoyés. Le fait que les japonais émigrant dans ces pays connaissaient des difficultés particulières, d'une part, et que, d'autre part, beaucoup se faisaient baptiser, ne fût-ce que pour bénéficier de certains avantages, mais sans trop de convictions et de formation, rendit l'envoi de japonais urgent pour les assister, les former et les intégrer à l'Eglise locale, progressivement.

Depuis le départ du Père Nakamura, plus de soixante ans ont passé. Pendant une longue période, jusqu'après la deuxième guerre mondiale, l'envoi de missionnaires du Japon à l'extérieur était presque exclusivement réservé pour les services des japonais émigrés. Une évolution s'est pourtant fait sentir depuis.

Tout d'abord, ceux qui étaient envoyés auprès des japonais d'Amérique du Sud, petit à petit, étaient amenés à rendre des services à d'autres que les japonais. Ils

se mettaient de plus en plus à parler la langue – portugais ou espagnol – ; d'autre part, l'intégration des japonais dans la société brésilienne, péruvienne ou autre, au fil des générations, se faisait de plus en plus profonde. La nécessité d'un apostolat exclusivement japonais est bien souvent moins marquée quand il s'agit de gens de la troisième ou de la quatrième génération que quand il s'agit des premiers arrivés. Certains missionnaires insistent encore sur un apostolat très spécifiquement japonais, d'autres ont choisi un mode de travail qui les met au service de tous, sans distinction.

Ensuite, et de plus en plus, les envois missionnaires se sont faits sur d'autres bases : choix de tel institut, réponse à des demandes précises, volonté de manifester l'échange entre Eglises, insistance pour vivre en communautés internationales, sens de l'évangélisation du tiers monde, etc. Dans ces cas, l'envoi se fait indépendamment de la présence japonaise dans les divers pays. Il est curieux de constater que cette phase de la mission auprès des nationaux émigrés n'est pas très neuve. Au Japon même, lorsque les premiers missionnaires sont arrivés, le célèbre Mgr Petitjean y compris, c'est à partir de services pastoraux auprès des étrangers des ports ouverts qu'ils ont commencé leur apostolat. Les premiers lieux de l'évangélisation ont été les « concessions » dans lesquelles ont été construites les premières églises de Nagasaki, Yokohama, Kobé et Hakodate. Ces églises ont d'abord servi les étrangers (français, anglais, italiens, etc.) avant de devenir le centre de communautés japonaises. Ceci rappelle la façon de faire de saint Paul qui commençait par s'adresser aux juifs ou judaïsants avant de passer aux gentils.

### **présence missionnaire japonaise**

D'après les statistiques publiées en 1984, le nombre des missionnaires envoyés du Japon au service des émigrés de l'Amérique du Sud reste assez important : au Brésil, par exemple, qui est le lieu de plus grande migration, on compte 44 prêtres diocésains ou religieux, 60 religieuses et 33 catéchistes. D'autres pays accueillent pour les mêmes services des missionnaires du Japon en proportion moindre : Bolivie (14 au total), Paraguay (13), Pérou (9), Argentine (4). Ces missionnaires sont au service des communautés d'origine japonaise, mais ils doivent s'orienter de plus en plus dans un apostolat où leur rôle est de faire le lien avec les communautés locales.

Quelles que soient les raisons des départs en mission, l'ensemble de ceux qui travaillent au titre de missionnaires dans les cinq continents représente un total de 239 japonais ; ne sont pas inclus dans ces chiffres les étrangers qui, ayant travaillé au Japon, ont été envoyés du Japon dans d'autres pays au titre de missionnaires.

La répartition par continent se présente comme suit : Asie et Océanie, 62 – Amérique, 126 – Afrique, 24 – Europe, 27.

Les pays où travaillent des missionnaires japonais sont les suivants :

- Asie : Afghanistan, Hong-Kong, Indonésie, Inde, Israël, Corée, Macao, Népal, Philippines, Taïwan.
- Océanie : Nouvelle-Guinée, Guam, Ponape.
- Afrique : Algérie, Egypte, Haute-Volta, Kenya, Maroc, Madagascar, Nigeria, Bénin, Tunisie, Sierra-Leone, Ghana, Angola, Zaïre, Zambie, Tchad.
- Amérique : Argentine, Bolivie, Brésil, Haïti, Paraguay, Pérou, Mexique, USA, Canada.
- Europe : Angleterre, Allemagne de l'Ouest, Belgique, France, Suisse.

Cela représente une bonne quarantaine de pays, avec une grande variété, puisqu'il peut s'agir de petites îles comme Ponape ou d'immenses sous-continentes comme l'Inde, de pays de vieille chrétienté comme la France ou de pays restés fermés comme le Népal, de pays très développés comme les USA ou de pays de la famine comme le Tchad.

Si l'on considère la répartition de l'ensemble des missionnaires, on remarque que la plus grosse proportion est représentée par des religieuses (215), les prêtres et les laïcs étant peu nombreux.

Quant aux activités, il est difficile d'en donner le détail, mais elles gravitent autour de quatre types principaux : pastorale et formation des communautés chrétiennes du genre paroissial ou communautés de base ; activités éducatives (écoles, jardins d'enfants...) ; activités sociales ou caritatives (dispensaires, hôpitaux, médecine de brousse...) ; aides diverses aux congrégations locales.

Les départs en mission sont très irréguliers, mais, à titre d'exemple, on peut remarquer qu'entre avril 1983 et avril 1984, il y a eu 16 départs (premier départ). Au cours d'une année, il y a environ de 20 à 25 missionnaires qui reviennent pour congé ou autre raison au Japon. Il arrive aussi qu'il y ait des retours définitifs pour des raisons personnelles ou tout simplement parce que l'envoi était décidé pour une période limitée. Au cours d'une année, il peut donc y avoir entre 5 et 10 retours définitifs.

Dans l'ensemble, on pourrait dire qu'il y a, ces dernières années, une légère augmentation du nombre des missionnaires japonais travaillant à l'étranger et ceci en dépit du fait que le recrutement au Japon est bien moins important que ce qu'il pouvait être il y a 15 ou 20 ans. C'est un signe que l'ouverture à une préoccupation missionnaire est prise en compte à bien des niveaux dans l'Eglise locale.

De plus en plus les missionnaires ont l'impression d'être reliés à l'Eglise du Japon, alors qu'il fut une époque où ces départs étaient considérés comme exceptionnels, originaux et étaient d'ailleurs assez mal connus.

## expériences missionnaires

Pour donner une idée des expériences vécues par les missionnaires eux-mêmes, il faudrait faire appel à leurs témoignages dont on a assez facilement connaissance grâce à leur correspondance, aux rencontres qui peuvent se faire lors de leurs congés ou à certaines visites qui ont pu être réalisées sur place. De plus, en 1982, un livre de 240 pages a été publié qui présentait une collection de témoignages, provenant de plus de quarante missionnaires japonais. Cette publication a été elle-même un excellent instrument missionnaire auprès des japonais du Japon, chrétiens ou non-chrétiens. A la suite de cette publication, une romancière catholique très connue dans le grand public a même été amenée à écrire un feuilleton dans un quotidien du Japon (le *Mai-nichi*) qui met en valeur la vie de missionnaires à Madagascar...

Un choix des titres utilisés par ce livre pour la présentation des différents témoignages donnera une idée de certaines expériences vécues sur le terrain : *Bonne à tout faire dans un hospice de vieillards* – *Education universitaire et rencontres inter-pays* – *19 ans de vie cachée* – *En expérimentant la tour de Babel* – *Créer des ponts* – *Vie contemplative à Mindanao* – *Rien de spécial à signaler* – *La mort d'une petite réfugiée* – *Parce qu'étrangère* – *Réponses aux gens des îles* – *Avec les handicapés* – *Au service du développement en Inde* – *Sur les pas de sainte Monique* – *Service éducatif au pays de l'Islam* – *Un pauvre sanatorium* – *Avec l'aide de nombreux pays* – *Dans une jungle de 50.000 kilomètres carrés* – *D'abord donner à manger aux gens* – *Tous frères* – *25 ans comme catéchiste* – *Avec les cancéreux* – *Pour les émigrés japonais* – *Deux prêtres, 17 dessertes* – *Par humour divin, professeur de musique* – *Cours de puériculture aux femmes* – *A l'ombre des puits de pétrole* – ...

Au cours de leurs séjours au Japon pour congé ou autre motif, beaucoup de missionnaires ont l'occasion de faire connaître directement leurs expériences : on pourrait citer quelques-uns de leurs témoignages parmi les plus récents :

– La Sœur N. a eu l'occasion d'être invitée par la télévision au retour d'une expérience faite en Angola. Par suite des opérations de guérilla, elle dut même, comme otage d'un de ces groupes anti-gouvernementaux, endurer une longue marche de dix heures et plus par jour pour n'être libérée que quatre mois plus tard. Mais, à travers cette expérience douloureuse, elle pouvait vivre dans sa chair les épreuves des gens d'Angola.

– Le Père S., qui a passé de nombreuses années au Brésil, essayait lors d'une conférence et d'un partage en petit groupe de faire comprendre à ses auditeurs japonais la disproportion entre le travail qu'il faisait dans une paroisse au Japon avant de partir en mission et l'expérience qu'il connaissait dans son nouveau champ d'apostolat, où, seul, il doit circuler dans un territoire de 400 km de long, avec 4 dessertes ou postes missionnaires au service de 40.000 baptisés, mal croyants et peu formés, sans compter des non-chrétiens le plus souvent issus de la migration japonaise.

– La Sœur M., profitant de son séjour au Japon fin 1984 début 1985, est invitée à faire connaître ce qu'elle vit au Tchad. En plus de la guerre et de l'insécurité, elle est confrontée au sous-développement des gens, qui, en situation de quasi-famine, n'ont même pas le minimum de ressort pour faire quoi que ce soit sinon quémander. Son passage a permis à son institut d'organiser en plusieurs endroits des kermesses d'entraide destinées à constituer un fonds géré au Japon, dont les produits serviront, sur une période longue, à prendre en charge la formation de jeunes qui devraient devenir leaders de l'avenir pour aider ces gens à se prendre en mains. Lors de ses visites au Japon, cette religieuse était accompagnée d'une autre religieuse du même ordre qui travaille en France en lien avec son institut et les responsables de l'Eglise dans le diocèse d'Autun.

– La Sœur S., au cours d'une session d'information missionnaire, pouvait raconter comment elle vivait dans un village très pauvre des Philippines, partageant les risques, la peur, l'insécurité des paysans du lieu, et faisant l'expérience du choix d'une Eglise qui veut être du côté des pauvres, le plus souvent contre le pouvoir établi.

A la suite de ces rencontres, sessions, conférences, émissions, plusieurs auteurs ont commencé à publier des articles qui tentent de démontrer la nécessité pour l'évangélisation du Japon de faire des envois missionnaires à l'extérieur et à réfuter la théorie qui voudrait prouver que pour le moment l'Eglise du Japon doit encore se préoccuper de sa croissance et de sa formation avant de se lancer vers les missions extérieures.

Autres retombées de ces passages de missionnaires, c'est l'éveil de nouvelles vocations dans pas mal d'instituts. Il est arrivé qu'à telle occasion, un certain nombre de volontaires se fassent connaître. Les responsables d'instituts font parfois directement appel au volontariat et se trouvent par la suite affrontés au discernement pour diriger ces vocations missionnaires. La province franciscaine du Japon, en 1983, a participé au *Projet Afrique* en envoyant quatre missionnaires pour divers pays d'Afrique; il se trouve que tous étaient au travail dans un même diocèse relativement peu riche en prêtres. Le projet a tout de même été mené jusqu'au bout, grâce à la compréhension de l'évêque.

Les missionnaires, à travers ces expériences dont ils font part, perçoivent petit à petit les richesses et les limites de leur «japonité». Ils se sentent porteurs d'un message spécifique à transmettre aux chrétiens du Japon et même aux non-chrétiens: il sera souvent question de la richesse en personnel de l'Eglise du Japon par rapport à d'autres pays, du scandale de la société de consommation telle qu'elle se présente au Japon par rapport au style de vie de bien des pays, de la conscience d'être étranger, ou de l'ascèse que représente l'effort d'adaptation, sans compter des détails très concrets comme le passage d'une hygiène sur-développée telle qu'elle est vécue au Japon à des conditions de vie des plus empiriques et primitives.

Néanmoins les retombées de ces vies missionnaires sont loin d'atteindre l'ensemble de toute l'Eglise, même si petit à petit les idées font leur chemin. On pourrait même dire que les plus sensibilisés à ces questions sont d'abord les instituts religieux, surtout féminins, moins les masculins et encore moins le clergé diocésain. Certains chrétiens sont partie prenante également mais il faudra encore du temps pour qu'on puisse dire que la conscience de l'ensemble de l'Eglise est largement ouverte à cette préoccupation missionnaire.

### **les instances missionnaires nationales**

Au niveau national, il existe au Japon plusieurs instances qui sont directement engagées dans ce travail d'ouverture et de prise de conscience.

C'est le Comité pour les Migrations qui est la cheville ouvrière : il dépend de la Commission Episcopale pour la Coopération Internationale. Il est donc par ce lien rattaché à la Conférence des évêques ; un évêque, celui d'Okinawa, Mgr Ishigami, en est le président ; un secrétariat fonctionne et assure la permanence du travail. Les services qu'il offre pour la mission à l'extérieur sont nombreux : liens avec les missionnaires, correspondance, facilités administratives, cours de préparation linguistique, accueil des missionnaires en congé, organisation de rencontres ou de sessions, sensibilisation de l'Eglise du Japon, publications, visites sur place dans les pays de mission, cours de préparation pour les missionnaires en partance, informations générales, liens avec les instituts et les Eglises sur place, animation générale dans le cadre de l'Eglise du Japon.

Ce n'est que petit à petit que ce Comité a fini par jouer son rôle. Comme il n'a jamais été envisagé de fondation du genre « Société missionnaire du Japon », c'est après coup et pour les missionnaires déjà envoyés que ce Comité a de plus en plus pris ce rôle de couverture, de lien, et fait en sorte que ces différents projets missionnaires deviennent de plus en plus des projets intéressant toute l'Eglise locale.

Dans le cadre de ce Comité, est née, fin 1982, une association de soutien, animée par des laïcs, en lien avec le Comité : le but de cette association est surtout d'aider financièrement et matériellement les missionnaires japonais dispersés dans le monde ; elle favorise également la diffusion d'informations missionnaires ; elle publie un petit bulletin donnant des nouvelles des missionnaires ; elle organise des kermesses, des conférences et essaie de faire connaître, même dans le public non chrétien, cette activité de l'Eglise du Japon.

Parallèlement à cette association, un groupe d'étude sur les questions missionnaires est né. Il insiste surtout sur une réflexion spirituelle et pastorale au contact des différentes rencontres avec des missionnaires de tous horizons et éventuellement organise telle ou telle session plus élargie pour amplifier cette réflexion. Le but de ce groupe est, d'une part, de développer l'esprit d'ouverture à l'extérieur et,

éventuellement, d'aider à susciter des vocations missionnaires, et d'autre part, d'insister également sur un réel esprit missionnaire au Japon même, l'un n'allant pas sans l'autre. Il est sûr que les interpellations reçues par les missionnaires *ad externos* ne sont pas sans effet sur la façon de voir ou de revoir la mission au Japon même. Les rencontres entre missionnaires étrangers travaillant au Japon et missionnaires japonais travaillant en dehors du Japon permettent des échanges valables tous azimuts. Il peut même arriver que des missionnaires venus travailler au Japon un certain temps choisissent de prolonger cet apostolat dans un nouveau champ missionnaire où se trouvent des japonais.

### et les laïcs ?

Comme on le remarquera, il s'agit le plus souvent de missionnaires prêtres, religieux ou religieuses. Qu'en est-il des laïcs ? Très longtemps, cette question n'a pas été envisagée. Il a pu se faire que certains jeunes soient partis pour un court séjour d'entraide ou de contact avec d'autres Eglises. Ce n'est que tout récemment que la Conférence des évêques a donné son accord pour un projet en ce domaine. En 1983, a été lancé un groupe de promotion de laïcs missionnaires. En gros, il s'agit de favoriser le départ de jeunes qui, ayant des compétences en médecine, techniques diverses, éducation, agronomie, etc., acceptent de consacrer deux ou trois années de leur vie au service du développement et de la mission ; il s'agit d'un envoi spécifiquement missionnaire. On cite des cas existants, comme celui d'une infirmière japonaise travaillant depuis plusieurs années au Zaïre. Une préparation au Japon devra être complétée par le passage dans un centre de préparation en Europe ou en Amérique. Les jeunes engagés dans cette préparation ou cette réflexion sont encore peu nombreux, mais on peut espérer que cette initiative se développera dans l'avenir. Une des grandes difficultés, c'est tout d'abord un lieu de formation qu'il faudrait peut-être penser au Japon même. La seconde et la plus grande, ce sont les problèmes posés par un départ pour l'intéressé. Etant donné la structure de l'emploi au Japon, l'interruption d'une vie professionnelle, ne serait-ce que pour deux ou trois ans, n'est pas chose aisée et la sécurité d'être employé de nouveau au retour est quasi inexistante. Cela demande beaucoup de désintéressement pour prendre ces risques sociaux.

Parmi les laïcs qui sont partis pour un temps en mission spéciale, il faudrait signaler un staff médical qui pendant une époque a travaillé au service des réfugiés d'Indochine en Thaïlande. Il s'agissait d'une intervention dans le cadre de la Caritas. Bien souvent les limites entre un départ à but missionnaire et un départ à but humanitaire ne sont pas très claires. Le renforcement du centre pour la promotion des laïcs missionnaires et le renforcement de la formation des jeunes pour répondre à ce projet sont inscrits au programme de la Commission pour la Coopération Internationale. Mais le plus gros travail est certainement celui de la consécration de l'ensemble de l'Eglise à cette tâche et l'appel à lancer à des volontaires des communautés chrétiennes.

Au 31 décembre 1984, on peut évaluer à près de 270 le nombre de missionnaires japonais (prêtres, religieux, religieuses et laïcs) travaillant à l'extérieur. Pour compléter ce tableau, il faudrait signaler la présence de quelques japonais dans des organismes de l'Eglise universelle : le nombre est fort limité. Tel ou tel évêque pourra être membre d'une commission au Vatican, mais ce ne sera pas de façon permanente ; telle religieuse pourra être permanente à Radio Vatican ou Radio Véritas (Manille), mais ce sera surtout pour des raisons linguistiques ; tel institut religieux aura parmi ses conseillers ou ses conseillères de l'administration centrale un, deux, ou plusieurs membres japonais. Le cas de la congrégation des Sœurs de l'Enfant-Jésus est assez particulier. Fondée en France au XIX<sup>e</sup> siècle, elle s'est développée au Japon, au Canada et a ouvert des missions en Afrique et en Amérique latine. Devenue congrégation d'ordre pontifical, c'est surtout au Japon qu'elle s'est développée alors qu'en France elle a perdu de plus en plus d'importance. Ceci explique pourquoi au Conseil Central de Rome, il y ait plusieurs japonaises et aucune française.

Ce qui mériterait peut-être plus d'attention, c'est la présence de chrétiens japonais dans de nombreux pays pour des raisons professionnelles. Cette présence parmi les membres de l'Eglise à l'étranger n'est pas à négliger. Leur témoignage peut être une forme d'échange missionnaire. Il leur arrive souvent d'être intégrés à telle ou telle communauté locale ou encore d'être organisés en communautés ethniques, comme c'est le cas des japonais de Paris dont l'aumônerie fonctionne depuis de nombreuses années. Certaines personnes ayant des goûts ou des charismes particuliers pourront vivre en lien avec telle ou telle expérience d'Eglise en Europe, en Amérique ou ailleurs : mouvement charismatique, action catholique, communauté Saint-Gervais ou autres.

### **évangélisé en évangélisant**

Il y a une quinzaine d'années, un ambassadeur japonais à Rome avait fait de sa résidence un lieu de rencontre entre chrétiens et non-chrétiens japonais vivant ou résidant à Rome : ces rencontres comportant des conférences à sujets religieux étaient bien dans cette ligne missionnaire. Pourtant celui qui les avait organisées n'était pas catholique à l'époque... Il l'est devenu depuis, après son retour au Japon. C'est lui d'ailleurs qui est actuellement président de l'Association de soutien aux missionnaires japonais...

A son tour, le Japon est entré dans cette phase missionnaire de son histoire... petitement, sans prétention, mais de façon de plus en plus consciente et concertée.

*Jean Waret mep*

*Pari Senkyokai  
Mejirodai, 3-7-18  
Bunkyo-ku  
112 Tokyo Japon*

# CORÉE: D'UNE ÉGLISE QUI REÇOIT A UNE ÉGLISE QUI DONNE

par Gilbert Poncet

Le titre s'impose: on le retrouve comme un leitmotiv dans les textes de préparation au bicentenaire de l'Eglise de Corée. C'est la prise de conscience et la mise en œuvre progressive de la nécessité vitale d'un partage... On a beaucoup écrit sur cette jeune Eglise de 200 ans, du nombre important des baptêmes, du nombre assez grand des séminaristes... Une Eglise qui semble figée sur certains points (catéchèse, inculturation), formaliste, les structures confucianistes sacralisant le pouvoir ou la fonction, donnant au prêtre un statut social élevé... Mais aussi une Eglise généreuse et enthousiaste, qui ne s'enlise pas dans le respect humain et dont les chrétiens sont prêts à témoigner d'une foi toute simple, fière... *L'esprit de pionniers leur vient de leur développement national, qu'on a appelé le miracle coréen*, disent les missionnaires de Guadalupe. A maints égards, il semblerait que l'ouverture à la mission extérieure soit liée à l'offensive tous azimuts de la Corée pour s'imposer sur les marchés extérieurs et dans les relations diplomatiques. Mais n'y a-t-il que cela dans cette ouverture missionnaire?

## la société des missions étrangères de corée

On considère Mgr Ch'oe, ancien évêque de Pusan comme l'initiateur et le fondateur de la société missionnaire locale. Il se basait sur deux idées: – les débuts de l'histoire de l'Eglise avec ses martyrs et ses missionnaires invitent au partage de ce qui a été reçu – les voyages de Mgr Ch'oe en Europe lui ont fait prendre conscience du problème de la chute des vocations et de la nécessité pour l'Orient d'assurer la relève.

En 1974, la conférence épiscopale charge trois évêques d'étudier la question d'une société des Missions Etrangères de Corée; Mgr Ch'oe reçoit la responsabilité de la mettre en route; il réunit les premiers séminaristes qui seront formés au grand séminaire de Séoul. En 1979, une société de bienfaiteurs se met en place pour lui assurer un appui spirituel et financier. En 1981, un premier stage pastoral a lieu aux Philippines; le premier prêtre des Missions Etrangères de Corée part avec

trois prêtres diocésains qui ont un contrat de cinq ans, pour le diocèse de Madang, en Papouasie/Nouvelle Guinée.

Les ME de Corée comptent actuellement trois prêtres, ordonnés au titre de leur diocèse – les Constitutions de la Société n'ont pas encore été approuvées par Rome – et 35 séminaristes. La société n'accueillera plus de prêtres diocésains, à moins qu'ils n'acceptent une formation spécifique. En comptant les trois années de service militaire, la formation dure dix ans, dont six pour la philosophie et la théologie et une année de « noviciat ». Avec les stages pastoraux dans divers milieux coréens et à l'étranger, cette année est l'aspect le plus spécifique de la formation, car elle comporte nécessairement un engagement professionnel avec une réflexion sur le témoignage donné dans le milieu de travail.

Durant les deux dernières années de théologie, un petit livre du P. Amalorpavadass *Gospel et Culture*, traduit sous le titre *L'Inculturation est-elle possible?* guide la recherche dont les grands axes tournent autour des Eglises-sœurs, de l'évangélisation, de la réalité du peuple de Dieu, de la vie de la foi qui prend en compte les réalités sociales, politiques, économiques et culturelles, autour aussi de l'ouverture aux religions.

Après leur expérience pastorale en Corée, les trois prêtres diocésains ont eu bien du mal à accepter la pauvreté, les difficultés de climat et d'adaptation, en particulier la perte de leur statut social. Ils n'étaient plus reconnus comme dans leur propre pays. Ils auraient voulu un bâtiment d'église et toute l'organisation qui fait tourner une paroisse autour de son curé et de son clocher. Le premier prêtre des ME de Corée s'est senti plus à l'aise, tourné qu'il était vers l'évangélisation. Son enthousiasme déteint sur les séminaristes; outre ses lettres de Madang, son premier retour au pays, après trois ans sur le terrain, montre le chemin parcouru à la découverte d'un peuple et les transformations apportées dans son regard.

Un autre point mérite l'attention: l'unique directeur spirituel des séminaristes est un étranger, un père de Saint-Colomban. Quand on connaît un peu le nationalisme local, particulièrement quelquefois celui du clergé, c'est là une agréable surprise, non pas qu'un étranger soit dans une position d'autorité – ce qui n'aurait pas de sens – mais qu'il soit dans une position de témoin de la mission à l'extérieur et de ses exigences, auprès de frères qui se préparent au départ. Bon signe d'universalité. Les pères de Maryknoll et d'autres sociétés apportent aussi leur soutien.

La revue *Mission Etrangère*, organe de la Société, mérite d'être lue: interviews de missionnaires, invitation à la mission, etc., sensibilisent les bienfaiteurs et plus largement l'Eglise de Corée; elle a un vocabulaire qui tranche sur celui qu'on entend habituellement. Ce n'est pas encore tout à fait une Eglise qui donne et qui reçoit, mais le mouvement est lancé. Les laïcs qui écrivent dans cette revue traitent des responsabilités des Eglises entre elles. Ils touchent aux thèmes fondamen-

taux du respect des hommes dans leur culture, de l'évangélisation qui ne doit pas être laissée aux seuls missionnaires qui partent mais qui est l'affaire de toute l'Eglise et de toute Eglise. *Quand on veut pratiquer la mission à l'étranger, il faut prendre conscience des heurts provoqués par le fait que les missionnaires venus chez nous ne comprenaient pas notre tradition et nos coutumes, et donc il faut faire tous les efforts et toutes les recherches nécessaires pour trouver les chemins qui permettront de transmettre la lumière du Christ en respectant les coutumes et la culture traditionnelle du pays* (n° 4).

Si les ME de Corée ne sont au service que de la pastorale du diocèse de Madang, les perspectives d'avenir semblent vastes comme le monde. La Conférence épiscopale a reçu des demandes du diocèse de Daloa en Côte-d'Ivoire, mais aussi de diocèses latino-américains, demandes auxquelles elle n'a pas encore pu donner de réponse. Mais les ME pensent aussi à leur responsabilité vis-à-vis des Eglises plus proches, en particulier à celle de Chine, à travers laquelle la Corée a reçu le don de la foi. Elle pense encore à cette écharde dans sa propre chair, à la partie nord du pays : lors du bicentenaire, on a d'ailleurs constitué une association pour la mission en Corée du Nord, chargée de penser les problèmes, de faire prendre conscience aux chrétiens du Sud de la nécessité de porter dans leur cœur et dans leurs prières cette partie de leur Eglise réduite au silence.

Partir pour la vie entière ne semble pas un absolu dans la pensée des ME de Corée. Ils ressentent le besoin de venir ici dire ce qu'ils ont vu. Ils envisagent de travailler à nouveau dans leur Eglise d'origine au bout d'un certain temps, de manière à vivre aussi la mission à l'intérieur. Cela entraînera bien sûr des problèmes d'appartenance et d'incardination, de solidarité vécue aussi.

Actuellement, bien qu'ils les ordonnent au titre de leurs diocèses, les évêques ne considèrent pas les séminaristes des ME comme faisant partie de leur diocèse. Si, par la suite, comme on le laisse entendre, ils sont ordonnés au titre de la mission, qu'en sera-t-il de ce projet de retour ? Le directeur spirituel semble dire qu'il sera alors plus facile de leur trouver du travail, non pas seulement dans leur diocèse d'origine mais dans n'importe quel diocèse, par le biais de la Conférence épiscopale...

#### **d'autres sociétés aussi envoient...**

Jusqu'ici, les prêtres coréens ne partaient à l'étranger que pour faire des études ou pour être au service de communautés coréennes ; le départ des religieuses était motivé soit par leur formation, soit par l'engagement propre de leur congrégation.

Avec les Missions Etrangères de Corée, un pas a été franchi ; ce n'est pourtant pas le seul. En 1982, un frère bénédictin est parti pour les Philippines. En 1984, un prêtre diocésain a gagné l'Amérique latine et les Bénédictines missionnaires ont

envoyé une religieuse au Kenya où deux sœurs coréennes de Maryknoll sont déjà au travail. Sur cinquante et quelques ordres féminins établis en Corée, les neuf qui ont une vocation proprement missionnaire sont en train de former du personnel coréen pour la mission hors de Corée. Les Franciscaines Missionnaires de Marie ont déjà envoyé une religieuse au Paraguay et en préparent d'autres pour l'Ethiopie.

Quant aux cinq sociétés missionnaires masculines (Guadalupe, Colomban, Maryknoll, Missionnaires de la Charité de Mère Theresa et Missions Etrangères de Paris), mis à part les missionnaires de la Charité qui sont internationaux dès le départ, seuls les missionnaires de Saint-Colomban, après en avoir reçu l'autorisation de la Conférence épiscopale coréenne en 1982, ont décidé de s'associer des coréens à partir de 1985. Tant pour les pères que pour les sœurs de Saint-Colomban, il ne s'agit pas de fonder une branche coréenne, mais de tenter l'aventure du partage de la mission en internationalisant les groupes missionnaires dans quelque pays qu'ils se trouvent. Les Petits Frères et les Petites Sœurs de Jésus ont contribué à ce changement de mentalité, en montrant la possibilité de vivre ensemble et ailleurs, frères et sœurs en Jésus Christ.

Nous avons noté au début le lien établi par certains entre le développement de la Corée et l'esprit de pionniers. Sans négliger cet aspect, il ne faudrait pas tomber dans une vision déterministe trop simpliste. Certes on peut regretter certaines expressions qui nous paraissent trop nationalistes, mais il reste certain que l'Eglise ici vit de grandes choses. Elle veut devenir une Eglise de partage (journal catholique du 16/12/84). Au-delà de certains aspects un peu chauvins du bicentenaire, c'est le troisième centenaire que cette Eglise se met à préparer en s'efforçant de devenir une Eglise qui témoigne avec et dans les Eglises sœurs de l'Amour du Seigneur. Si elle veut garder vivant l'esprit de ses martyrs, de Kim Tae-gon, premier prêtre coréen, et des missionnaires étrangers qui ont donné leur vie pour elle, il faut qu'elle s'ouvre encore; mais elle se donne les moyens de le faire et elle le fera.

*Gilbert Poncet*

*301 Chung-Nam Kong-Ju  
Sin-Kwan 1 Dong 331  
Corée du Sud*

## LA MISSION AU PLURIEL A HONG-KONG

par Pierre Jeanne

Beijing, 26 septembre 1984. La République Populaire de Chine et la Grande-Bretagne signent un accord historique pour régler l'avenir du territoire de Hong-Kong. Le géant socialiste recouvrera sa souveraineté sur la totalité de l'enclave en 1997 mais il s'engage à respecter, après cette date de non-retour, les structures économiques et sociales de la Colonie pendant une période de 50 ans. Une nouvelle phase de l'ouverture du pays commence !

Depuis plus de deux ans, dans le territoire, des symptômes de perturbations économiques, voire même de panique, montraient le désarroi des esprits. Un ressort essentiel s'était cassé dans la belle machine financière de Hong-Kong. Elle s'était détraquée. Maintenant les industriels et les banquiers sont rassurés : les communistes ne tueront pas la poule aux œufs d'or. Le petit peuple respire et les politiciens examinent le texte des accords. La formule : *un seul pays, deux systèmes économiques*, est-elle viable ?

Les responsables des différentes familles religieuses de Hong-Kong, eux aussi, veillent mais pour d'autres raisons. La plupart d'entre eux, ainsi qu'un bon nombre de croyants, sont venus ici, il y a une trentaine d'années, précisément pour échapper à un régime qui prône un dépérissement des religions <sup>1</sup>. Les assurances données par Beijing en de nombreuses occasions, ne suffisent pas à dissiper leurs doutes. Est-ce que les communistes respecteront vraiment – ce serait une grande première – la liberté de religion ? Ne seront-ils pas tentés un jour ou l'autre de faire pression sur les croyants, en particulier sur les jeunes, pour les détourner de cet *opium du peuple* ? Les grandes religions consentent à s'ouvrir mais pas à n'importe quel prix ! Parmi elles, l'Eglise catholique est celle qui se sent la plus menacée. Ses conflits avec le pouvoir communiste lors de la Libération de 1949 <sup>2</sup>, les pressions que celui-ci exerça sur les croyants pour qu'ils élisent leurs évêques et rompent avec le Vatican, les emprisonnements de nombreux prêtres <sup>3</sup>, tout cela contribue à renforcer la méfiance des catholiques à l'égard de ce pouvoir officiellement athée. Les chrétiens, en général, ne craignent pas l'idéologie communiste, surtout à l'heure actuelle où l'on répète que le maoïsme, en tant que système de pensée, est mort. Mais ils redoutent le régime oppressif qu'il a engendré. C'est une aventure nouvelle qui commence. Comment la vivre ?

L'enjeu est important non seulement pour la communauté catholique locale mais pour les chrétiens du continent, dont le sort est plus ou moins lié à elle et aussi pour l'Eglise universelle. En effet les relations de celle-ci avec la Chine ont toujours été difficiles, voire même tumultueuses. La question de l'avenir de Hong-Kong va-t-elle amener les catholiques de la Colonie à se replier sur eux-mêmes? Ou sera-t-elle, au contraire, l'occasion pour la grande Chine de s'ouvrir davantage au monde entier, y compris à l'Evangile? La conception que l'Eglise locale se fait de la mission n'est pas neutre, surtout en ce moment où un tournant important est en train de se prendre.

Le profil de la communauté catholique de Hong-Kong a été façonné par l'histoire mais aussi par la culture chinoise et l'environnement socio-économique de la Colonie. C'est une loi de l'incarnation. Commençons par découvrir le visage de cette Eglise particulière dans son aspect le plus classique. Ensuite nous analyserons comment elle participe à la mission universelle du peuple de Dieu et, en particulier, comment certains apports récents ont transformé sa façon de la vivre et de la comprendre.

### la communauté catholique de Hong-Kong

L'Eglise a traditionnellement un profil bien particulier en milieu chinois. Les chrétiens, extrêmement minoritaires dans la société, sont soucieux de leur identité et ne craignent pas d'afficher leur foi. Les paroisses sont fraternelles, unies et très attachantes. Leur vie est un peu celle d'un clan de village où tout le monde est concerné par la marche de l'ensemble et par la tâche à réaliser. Par contre, les communautés sont souvent peu ouvertes sur le monde. Les membres de celles-ci, il est vrai, sont filles et fils d'un pays séculièrement replié sur lui-même. Mais aussi et surtout, bon nombre d'entre elles ont vu le jour et se sont développées en milieu hostile. Elles gardent, dans leur façon d'être, des réflexes d'auto-défense. Pendant la période dite des *Seigneurs de la guerre* ou quand des bandes de brigands dévastaient toute une région, les chrétiens venaient se réfugier à la mission

1/ Selon les marxistes le phénomène du dépérissement des religions est une phase de l'évolution historique postérieure à la dictature du prolétariat. Celle-ci supprimant les causes de l'aliénation la plus fondamentale de toutes, l'économique, les autres, dont la religieuse, déclineront tout naturellement pour mourir d'elles-mêmes. La Révolution culturelle avait entrepris d'extirper les religions du cœur des gens.

2/ Le mot Libération (ici avec un grand L) se réfère à la prise du pouvoir en Chine par les communistes.

3/ L'archevêque de Shanghai, Mgr GONG PINMAI est en prison depuis 1956 et plusieurs prêtres relâchés en 1979 ont été remis en prison, tels l'évêque de Baoding, Mgr FAN, et plusieurs jésuites de Shanghai.

4/ A l'étranger pour les plus fortunés, dans les investissements pour d'autres... et peut-être même dans le parti pour quelques-uns.

5/ Sur une population de 6.000.000 habitants, on compte 10 % de chrétiens dont la moitié sont catholiques (269.798). Les prêtres sont 345 et les religieuses 790 et il y a en tout 53 paroisses.

jusqu'à ce que le danger soit passé. L'Eglise jouait le rôle de citadelle et permettait aux croyants de tenir au milieu de difficultés de toutes sortes. Dans un tel contexte, les chrétiens se souciaient plus de leur sécurité que de l'annonce de l'Evangile. Dans les cas extrêmes, ils considéraient leur appartenance à l'Eglise comme un privilège qu'ils étaient peu enclins à partager avec d'autres.

Ce genre d'attitude a bien changé avec les bouleversements de la Libération. Les réfugiés, qui ont constitué les premiers fondements de beaucoup de communautés catholiques de la Colonie, demandaient d'abord aide et protection et se prêtaient volontiers au paternalisme. Bien des paroisses ont, aujourd'hui encore, tendance à vivre sur elles-mêmes. Leurs associations de laïcs servent les besoins internes de la communauté : vie liturgique, catéchèse, loisirs, mais parlent peu de présence au monde et de témoignage évangélique, et le catéchuménat met fortement l'accent sur l'unité et la discipline au sein du peuple de Dieu. Cette Eglise-institution rassure parce qu'elle donne l'impression d'une grande cohésion interne et d'une stabilité à toute épreuve. Elle va peu au monde mais attire toujours. Beaucoup de personnes se convertissent simplement en participant aux offices ou aux activités d'une paroisse. Pourtant, maintenant que se pose la question de l'échéance de 1997, on peut se demander si la communauté locale va pouvoir continuer de jouer ce rôle protecteur et si les gens ne vont pas aller, tout naturellement, chercher une sécurité ailleurs <sup>4</sup>.

En Chine, traditionnellement, la religion a toujours été soumise au pouvoir politique. De plus, par leur éducation, les Chinois tendent à fuir les confrontations directes et à éviter les ennuis. Avec beaucoup de pragmatisme, ils s'accommodent aux circonstances. Cette souplesse d'adaptation a bien servi aux communautés catholiques du continent pour tenir dans un environnement hostile et survivre à des transformations sociales et politiques sans précédent. Pourtant l'envers de la médaille est moins réjouissant. Soucieuse de ne pas accroître la tension entre les pouvoirs séculier et spirituel, l'Eglise contourne habilement les obstacles dans l'espoir que le temps aidera à résoudre les problèmes. De ce fait, elle donne facilement l'impression d'être opportuniste et de ne pas avoir un engagement ferme : manque de vision d'avenir et de souffle prophétique. Au niveau local, le baptême tarde souvent à se traduire dans les comportements par un changement réel. Par prudence ou par calcul, on évite de compromettre sa position et ses relations. De ce fait, l'impact de l'Evangile sur l'ensemble de la vie sociale n'est pas ce qu'il devait être.

L'exemple de Hong-Kong illustre bien ceci. Face au gouvernement colonial, les Eglises sont timides et quelque peu désengagées. Elles semblent surtout soucieuses de préserver leurs acquis et leurs bonnes relations avec le pouvoir. Les chrétiens <sup>5</sup> représentent une minorité. Certains sont à des postes de responsabilité importants dans les sphères gouvernementales ou industrielles. Pourtant ils font peu entendre leur voix pour promouvoir la justice sociale ou les droits des travailleurs. Si le

système se perpétue, comme les accords le précisent, jusqu'en 2047, qui parlera au nom des sans-voix, alors que Beijing aura donné sa bénédiction ?

### **la mission à Hong-Kong**

La mission est un appel à la conversion que le Christ adresse en permanence à son Eglise et par elle, aux multitudes. Il invite les chrétiens à s'ouvrir au Père pour aller rencontrer leurs frères et sœurs. Dans bien des cas, l'obstacle majeur est le désir de s'installer dans le confort et de vivre dans la suffisance qui engendre la peur de l'inconnu et le refus de la différence. L'esprit de la mission est, au contraire, une authentique jouvence de vie chrétienne. Il met en marche des gens et des communautés pour leur faire vivre une véritable aventure : aller plus loin, toujours, dans le don de soi, l'union au Christ, l'amour du prochain et le partage avec les autres.

Dans le cas des paroisses chinoises toujours menacées par la tentation du repli sur soi, ce dynamisme agit comme un puissant antidote qui arrache les chrétiens à l'auto-satisfaction pour les orienter vers Dieu et leur prochain.

L'Eglise de Hong-Kong a répondu bien des fois, au cours de son histoire de près de 150 ans, aux appels du Christ à sortir d'elle-même pour aller à la rencontre de l'autre. Elle ne s'est pas dérobée. Sa réaction fut particulièrement noble et fraternelle quand, pendant la période qui suivit la Libération, des foules de réfugiés envahirent la Colonie. La communauté catholique locale mobilisa alors toutes ses ressources et son personnel pour essayer de nourrir, habiller et loger les nouveaux arrivants. Entre 1955 et 1970, des milliers d'adultes demandèrent le baptême et les institutions catholiques, écoles, hôpitaux et centres sociaux « Caritas » se multiplièrent. Les chrétiens qui ont vécu cette période, l'évoquent avec émotion, se souvenant de l'admirable générosité du Seigneur en ce temps de pénurie. Quel élargissement d'horizon pour eux ! Marqués profondément par cette expérience de foi, ils imprègnent aujourd'hui la pastorale du diocèse un peu comme la mémoire du passé agit sur le comportement de la personne.

Dès cette époque, deux conceptions de la mission étaient en concurrence. Nullement contradictoires, elles n'en révélaient pas moins deux ecclésiologies différentes et correspondaient à deux sensibilités distinctes. Cette compétition fut une source d'émulation fraternelle au long de ces trois dernières décennies, même si de vives tensions apparurent de temps en temps.

Le premier modèle – *évangélisation immédiate* – donna naissance aux paroisses et aux mouvements de laïcs. Il met l'accent sur la proclamation de la Bonne Nou-

velle et l'implantation de communautés chrétiennes, vivantes et agissantes, dans les différents centres de réfugiés. Prêtres, religieuses et laïcs se mirent à réunir les chrétiens, à préparer des catéchumènes au baptême et à construire des chapelles. Les œuvres qu'ils organisaient – distribution de riz, écoles, dispensaires – avaient pour but, bien sûr, le bien-être de la population mais visaient aussi à faire connaître la foi chrétienne et à mettre les gens en contact avec les croyants. Cette conception a évolué au fil des années, grâce, en particulier, à la réflexion qui a suivi Vatican II. Maintenant on parle de proposer la Bonne Nouvelle, de communiquer sa foi et de cheminer avec l'autre.

Les missionnaires étrangers qui ont fondé l'Eglise de Chine et assuré son développement en ses débuts, sont à l'origine de ce modèle dynamique et diligent de la mission. Celui-ci s'est maintenant *indigénisé* et prédomine parmi beaucoup de prêtres et militants, dans les paroisses, les mouvements de laïcs et dans certaines écoles. Il a largement contribué à donner au diocèse son visage actuel.

Cette vision de la mission est celle de l'Eglise, signe pour le monde. Lumière des nations, sel de toutes les terres, elle est la manifestation visible, au cœur de la société, de l'amour de Dieu qui sauve. Les différentes œuvres de bienfaisance qu'organisaient les chrétiens étaient des signes destinés à étayer la Parole qu'ils annonçaient et à la rendre crédible. De même le témoignage de vie fraternelle de la communauté était capital : l'unité du groupe était l'illustration de l'efficacité de la grâce divine qui transforme le cœur de ses membres. Pour ceux qui se réfèrent à cette ecclésiologie, il n'est plus question de l'expression : *hors de l'Eglise, pas de salut*, comprise de façon étroite. Ils ont au contraire évolué et adopté la formule de Vatican II : *l'Eglise est le sacrement universel de salut*. Ils la mettent humblement en pratique dans leur vie quotidienne, portant témoignage de leur foi auprès de leurs collègues de travail, voisins et parents. Notons pour terminer que ces dernières années, quelques missionnaires, laïcs et religieux, ont été envoyés en Afrique ou en Amérique latine. C'est signe que l'Eglise locale a déjà atteint un certain degré de maturité.

Moins répandue que la précédente, la seconde sensibilité de la *mission-promotion* n'en est pas moins bien vivante, dans les centres sociaux Caritas par exemple. Née de la parole de Jésus : *ce que vous aurez fait au moindre de mes frères, c'est à moi que vous l'aurez fait*, elle met l'accent sur l'amour désintéressé du prochain et la charité en acte. Dans la situation tragique dans laquelle se trouvait la majorité de la population de Hong-Kong – transformé pendant des années en un vaste camp de réfugiés – il était urgent que l'Eglise mette ses ressources à la disposition de tous et se fasse la servante des plus pauvres, sans autre préoccupation que de parer au plus pressé : nourrir, vêtir et loger les arrivants. Ceux-ci demandaient du secours, il s'agissait non seulement de le leur donner mais aussi de leur permettre de se tenir debout par eux-mêmes, d'en faire des hommes et des femmes libres

et épanouis. D'abord panser les blessures puis armer les gens pour les amener à mieux faire face à l'avenir et à prendre progressivement leurs propres responsabilités.

Les animateurs de cette conception de la mission considèrent qu'il est préférable de ne pas inviter les gens à entrer au catéchuménat ni de leur annoncer directement l'Evangile. Pour mieux souligner le caractère gratuit de leur assistance, ils tiennent à laisser l'initiative de la question aux bénéficiaires de leur aide. Ces derniers, d'eux-mêmes, découvriront l'aspect spécifique de la vie des chrétiens.

Au fil des années, avec l'amélioration générale du niveau de vie et l'évolution des mentalités, les œuvres de bienfaisance se sont développées en projet de développement visant l'éducation et l'épanouissement *de tout l'homme et de tout homme*, selon la formule de Paul VI. C'est ainsi que les animateurs de la *mission-promotion* se sont lancés dans une vaste gamme d'entreprises allant de la formation professionnelle des ouvriers à l'animation de cercles de personnes âgées, en passant par la rééducation des délinquants et des drogués ou la préparation au mariage.

Cette sensibilité prévaut dans tous les centres Caritas, dans certaines écoles catholiques et à la Conférence de Saint-Vincent de Paul. C'est un courant fort et déjà bien intégré. Mgr Wu, l'évêque de Hong-Kong, pouvait faire remarquer avec fierté, dans sa déclaration avant les accords sino-britanniques, que 95 % des gens qui bénéficient des services de l'Eglise catholique sont des non-chrétiens <sup>6</sup>.

Cette conception de la mission s'appuie sur l'ecclésiologie de l'Eglise servante. A la suite de Jésus pendant sa vie, les chrétiens se mettent au service des pauvres, malades et infirmes (Lc 4,18-19,42). Cette tendance se méfie des sermons et des discours bien faits mais qui souvent ne sont pas suivis d'actions concrètes. Comme l'apôtre Jacques, ce groupe de chrétiens insiste sur le lien entre la foi et les œuvres.

L'avantage à Hong-Kong, avec ce genre de conception, est que les gens regardent l'Eglise d'un œil sympathique car ils ont le sentiment qu'elle est utile et qu'elle accomplit quelque chose. Ajoutons pour terminer que cette optique missionnaire, très en vogue dans le tiers monde, est appréciée par le gouvernement local qui se décharge ainsi volontiers de tâches qui, normalement dans d'autres pays, lui reviendraient.

6/ «Statement of the Catholic Church on the future of Hong-Kong». Texte chinois, *Kung Kau Po* du 24/8/85. Texte anglais, *Sunday Examiner* du 24/8/84. Les réactions à ce texte furent très

positives, y compris celles du quotidien communiste *Wen Wei Po* qui le commentait ainsi: «C'est un encouragement spirituel pour tous les cercles religieux.»

Le développement de l'Eglise de Hong-Kong entre 1949 et 1970 fut extraordinaire. En un peu plus de vingt ans, la communauté catholique est passée de 30.000 à 260.000 membres. Pendant la même période, le total des élèves des écoles tenues par l'Eglise s'élevait de 20.000 à 274.000. De plus, une quinzaine de centres sociaux s'ouvraient dans les différents quartiers. Quelles que soient les motivations ou les sensibilités, une œuvre remarquable a été accomplie. Pourtant notre regard ne peut se contenter de chiffres et de graphiques pour l'apprécier. Il doit aussi considérer bien d'autres facteurs et notamment la qualité de la présence de l'Eglise. Or durant ces trois dernières décennies, des insuffisances et des gauschissements se sont manifestés.

Soucieuse d'assurer son développement, l'Eglise a tendance à devenir un but en elle-même. Elle s'essouffle à assurer sa croissance, à recruter et à bâtir. Elle gère ses institutions un peu comme un propriétaire qui voudrait faire prospérer ses biens. De nombreux réfugiés, en arrivant à Hong-Kong, ont trouvé dans la foi chrétienne un soutien puissant qui les a aidés à supporter les épreuves. Mais, au fil des années, alors que leur situation matérielle s'est améliorée et que les services de bienfaisance se sont transformés, ils n'ont plus ressenti avec la même urgence le besoin de l'aide de Dieu. De plus, l'urbanisation et la modernisation de Hong-Kong ont engendré une certaine sécularisation. En ce moment, la moyenne de la pratique dominicale oscille entre 20 et 30 %.

Les paroisses ayant grandi en même temps que les établissements scolaires et souvent même dans leur enceinte, les chrétiens ont pu, très vite, bénéficier de l'éducation qui y était donnée. Certains ont pu faire des études secondaires de qualité qui leur ont ouvert les portes de l'université, sur place ou même à l'étranger. C'est ainsi que l'on retrouve maintenant beaucoup de catholiques dans la classe moyenne dont ils ont adopté le système de valeurs: s'enrichir honnêtement, fonder une famille prospère avec, au plus, deux enfants, en laissant de côté les parents moins favorisés, acquérir une villa dans les «nouveaux territoires» ou au moins un appartement dans un immeuble chic. Tout cela est devenu le but principal de leur vie. L'échéance de 1997 remet en cause cette conception égoïste du bonheur. Peut-être obligera-t-elle ces chrétiens à une meilleure conception de leur foi. L'Eglise pourra-t-elle les aider à se reconverter à une pratique plus saine de l'Évangile?

Devant l'urgence des besoins de la population, pendant les années 50, bien des prêtres et des chrétiens ont considéré qu'il fallait soutirer au gouvernement le plus d'argent possible pour aider encore plus de pauvres, scolariser encore plus d'élèves et hospitaliser encore plus de malades. Ainsi, grâce à de multiples subventions, de nombreux bâtiments sont sortis de terre, d'autres ont été agrandis. Maintenant on se retrouve à la tête d'énormes maisons, difficiles à gérer, dans lesquelles tout travail éducatif et évangélisateur est devenu problématique. Bien des

œuvres remarquables sont devenues des institutions qui ne sont plus catholiques que de nom car les quelques chrétiens qui y travaillent ne sont plus qu'une infime minorité et ne parviennent pas à y insuffler le moindre esprit évangélique. De plus le fait d'accepter de l'argent du gouvernement a fait perdre à l'Eglise une partie de sa liberté, par exemple pour le recrutement des élèves des écoles catholiques ou pour le développement des centres sociaux. De ce fait, elle apparaît liée au gouvernement colonial. Empêtrée dans l'immobilier et les problèmes de gestion, peut-elle encore prendre ses distances ?

Traditionnellement dans la société chinoise, la réussite des individus se mesure à leur position sociale, leur fortune et leur réputation. De plus, l'éducation y a toujours été hautement considérée : le succès aux examens conduisait directement à tous les grades de l'administration. Le personnel missionnaire, en réussissant, à partir de peu, à constituer un tel patrimoine, à le développer et à le gérer, s'est acquis l'estime de tous et, de ce fait, a contribué à une meilleure intégration de l'Eglise dans la société chinoise. Le diocèse, en misant largement sur l'éducation n'a pas manqué de trouver, dans la Colonie, une réponse favorable tant de la part des chrétiens que de l'ensemble de la population. Beaucoup ont pu, grâce à cette éducation, s'enrichir, s'élever socialement ou même, réussite suprême, émigrer en Occident. L'agir de l'Eglise coïncide parfois trop bien avec l'échelle des valeurs chinoises. On peut se demander s'il ne fallait pas, en même temps qu'elle se faisait accepter par la société, contester certaines valeurs pour mettre en avant celles des Béatitudes.

Finalement aucun des deux projets missionnaires, cités supra, ne conteste directement le capitalisme sauvage de Hong-Kong. Ils s'en accommodent, soucieux de préserver la tranquillité si précaire et ambiguë de la Colonie. Ils se cantonnent sagement aux créneaux qu'on octroie à l'Eglise (éducation, assistance sociale) hésitant à déborder ce cadre et à devenir ainsi le levain de toute la pâte. Il n'est certes pas souhaitable que l'Eglise constitue un contre-pouvoir qui obligerait le gouvernement à infléchir sa politique, mais il est indispensable que, par ses membres, elle s'engage et contribue à l'édification d'une société plus juste. Il s'agit d'être du sel qui ait le courage de son goût.

### **deux autres perspectives missionnaires**

Cette Eglise timide qui a un peu peur d'être elle-même, d'une certaine façon, est déjà soumise au pouvoir politique de demain ; car comment exercer, après 97, sa fonction critique si elle laisse faire aujourd'hui le gouvernement colonial ? Cet état de fait a, depuis un certain temps, provoqué une réaction saine à l'intérieur même des communautés ecclésiales. Celles-ci paraissent, de façon très naturelle, fabriquer automatiquement les anti-corps nécessaires pour combattre les maux qui les atteignent. A côté des modèles missionnaires déjà cités, deux autres ont surgi. Très minoritaires, ils n'en sont pas moins influents car ceux qui s'en inspirent

sont, en général, bien formés, très motivés et, de plus, certains d'entre eux se sont acquis une réputation méritée en matière d'animation spirituelle. Notons cependant que ce sont des missionnaires ou des religieux étrangers qui sont à l'origine de ces nouvelles façons de penser et que les mouvements qui en sont issus en sont tributaires pour une certaine part. Alors que les conceptions déjà mentionnées mettent l'accent sur l'œuvre à accomplir, ces deux autres voient les choses tout différemment. Elles insistent sur le rôle prophétique de l'Eglise et, par leur vie de témoignage, contestent ce qui, dans la société de Hong-Kong, est injuste, habité par le mal, pour annoncer le Royaume à venir. Au nom des valeurs de ce dernier, on relativise celles du monde présent. Les chrétiens qui se réfèrent à ces deux sensibilités se méfient des institutions de l'Eglise qui peuvent devenir un but en soi ou même une *tour de Babel* qui détourne de Dieu.

La première optique, *mission-communion*, est surtout présente à Hong-Kong par les Petites Sœurs de Charles de Jésus. Arrivées en 1955, il leur a fallu beaucoup de temps pour être reconnues et comprises parce que précisément elles ne géraient pas d'institutions. Depuis, les mentalités ont évolué et elles ont fini par être acceptées mais leur mode de vie pose toujours question. Elles n'habitent pas dans un quartier résidentiel ou même un couvent mais partagent la condition des pauvres, vivant au milieu d'eux, faisant un travail humble dans une usine ou une entreprise avoisinante. Comme Jésus de Nazareth, leur vie est répartie entre le travail et la prière et elles s'enfouissent dans la société comme le levain évangélique, croyant fermement qu'il fera monter toute la pâte humaine. Elles n'annoncent pas directement l'Evangile mais leur vie est porteuse de valeurs qui remettent en cause celles du monde. Leur présence au milieu des pauvres est un rappel constant, pour l'Eglise locale, que ce monde passe et que l'avenir se trouve ailleurs.

La dernière sensibilité, et aussi la plus récente, est la *mission-libération*. Beaucoup plus radicale que la précédente, elle a son franc-parler et n'hésite pas à s'engager dans une épreuve de force avec le gouvernement quand les droits de l'homme sont menacés. Car les animateurs de cette tendance – surtout des missionnaires ou religieux italiens et américains – considèrent qu'un chrétien ne peut se contenter d'aimer individuellement les gens mais qu'il doit aussi s'intéresser à la société en tant que telle et tâcher de réformer ses structures pour qu'elle devienne plus humaine et fraternelle. Ainsi leur regard sur la Colonie comporte une dimension politique évidente.

Les actions lancées ces dernières années ont eu des fortunes diverses. Alors que peu de gens à Hong-Kong ont remarqué les manifestations pour la justice sociale dans des pays comme la Corée du Sud et les Philippines, bien des personnes ont été sensibles aux actions menées, au niveau local, pour la défense des travailleurs et, surtout il y a deux ans, contre l'augmentation du tarif des autobus. L'Eglise catholique fut, elle aussi, atteinte par le feu des critiques de ce groupe, notamment lors de l'affaire du Jubilé d'or (mauvaise gestion dans une école catholique) quand tout Hong-Kong s'est passionné pour cette histoire. Un mouvement de promo-

tion pour la démocratie à Hong-Kong est en train de croître; les chrétiens attirés par cette visée missionnaire y participent activement. Ces militants qui veulent être la voix des sans-voix, du fait de leur franc-parler, dérangent les pouvoirs établis et, en conséquence, n'ont pas que des amis. De nombreux jeunes chrétiens de la JOC, de la Fédération des étudiants catholiques de Hong-Kong, du centre *Populorum Progressio* et de quelques autres groupes se rattachent à cette tendance.

### prospectives

Maintenant que l'on connaît l'échéance, il appartient aux gens de Hong-Kong de construire leur propre avenir, dès aujourd'hui, avec patience et foi. Leur participation sera capitale pendant les treize années qui nous séparent de 1997 et aura une grande importance pour préparer les cinquante années qui suivront. A côté de ceux qui sont béatement optimistes et prévoient des lendemains qui chantent, il y a les prophètes de malheur qui nous annoncent des jours sombres. Si cette dernière hypothèse devait se réaliser, l'Eglise serait contrainte de se replier sur elle-même et de se soumettre au pouvoir politique. Ce serait une régression sévère pour la mission. En fait la vérité se situe probablement entre les deux extrêmes: des transformations, plus ou moins désirées par la population, auront inévitablement lieu. L'Eglise en est consciente et cherche à faire face de son mieux.

Elle a la chance de vivre son envoi au monde de façon pluraliste grâce aux quatre courants missionnaires qui se complètent et s'enrichissent mutuellement. Chacun d'entre eux a une contribution positive à apporter à cette société inquiète et peu stable. Il en existe certainement d'autres moins facilement identifiables et il en apparaîtra selon les besoins et sous la mouvance de l'Esprit. L'Eglise sera la plus grande gagnante de l'opération car elle améliorera la qualité de sa présence au monde, la clarté de l'annonce du message et l'authenticité de sa vie chrétienne. En attendant, essayons de voir comment l'avenir s'annonce pour les quatre options ci-dessus.

La sensibilisation *évangélisation immédiate* ne disposera peut-être pas, à l'avenir, de la même liberté de mouvement qu'aujourd'hui. Pourtant elle bénéficiera d'autres avantages énormes: les liens entre la Chine et Hong-Kong se sont développés considérablement ces dernières années<sup>7</sup>, en particulier entre les chrétiens des deux côtés de la frontière. Le diocèse est bien équipé (livres, diapositives, matériel pédagogique) pour soutenir les chrétiens qui annoncent l'Evangile et ceux qui veulent se former. Beaucoup de catholiques de Hong-Kong, à la foi profonde, aiment l'Eglise de Chine et souhaitent contribuer à sa restauration et à son *aggiornamento*. Nombreux sont les Chinois qui ont soif de Dieu et qui désirent découvrir l'Evangile.

7/ Cf. *Spiritus*, 81, p. 426: «Nouvelles relations Chine-Hong-Kong».

Le modèle *mission développement* est celui qui a le plus de chances de réussir sur le continent et dès avant 1997. D'ailleurs un projet de formation du personnel hôtelier du sud de la Chine, commun aux autorités chinoises et à Caritas, a pris forme ces dernières années et est en cours de réalisation. Un autre projet similaire de coopération dans la nouvelle zone économique de Shenzhen a, lui aussi, démarré. Au cours d'une session de Renouveau, en 1984, une centaine de prêtres ont approuvé une motion en faveur d'une Eglise *servante et vraiment locale*. La façon dont ce courant approche toute personne, sa volonté de participer activement au développement du pays font qu'il peut être toléré et même appelé par des régimes politiques opposés idéologiquement.

La formule *mission communion* est déjà à l'œuvre sur le continent. Un petit nombre de chrétiens, techniciens, professeurs et secrétaires – chinois et étrangers de Hong-Kong – vivent l'Evangile humblement enfouis au cœur des masses humaines. La liberté restreinte dont ils disposent, le style bourgeois qu'on leur impose ne facilitent pas leur présence. Pourtant les gens finissent par percevoir le Message. Cette approche, bienveillante et patiente, est bien adaptée à la situation actuelle car bien des plaies de la Libération et de la Révolution ne sont pas encore cicatrisées.

Dans une Eglise institutionnalisée comme celle de Hong-Kong, il est important que la sensibilité *mission libératrice* puisse s'exprimer. Cependant le mouvement est encore fragile car il dépend toujours des étrangers pour la réflexion et pour l'action. Si les animateurs parviennent, avant 1997, à faire participer davantage de Chinois, chrétiens ou non, et à modérer leur langage, il pourrait, après l'échéance, jouer un rôle, critique certes, mais constructif dans la société de demain. Tant que leur voix pourra retentir et leur mouvement se développer librement, Hong-Kong aura la confiance de la communauté internationale et sera à l'abri des abus qui déshumanisent ceux qui les subissent et déshonorent leurs auteurs.

## conclusion

Les initiatives de plusieurs mouvements de laïcs, les déclarations officielles de l'évêché, les réactions de beaucoup de chrétiens laissent penser qu'une attitude accommodante va prévaloir dans l'Eglise à l'égard de la Chine pendant les treize années à venir. Les groupes et les personnes concernés ménagent la sensibilité du gouvernement de Beijing et s'abstiennent de le heurter de front. Même les catholiques les plus réticents évident de commettre l'irréparable. Après des années de conflits et d'hostilité, beaucoup souhaitent que s'instaure un vrai dialogue dans le respect mutuel. La situation actuelle évolue rapidement. Après de larges

consultations du clergé comme des laïcs, Mgr Wu, évêque de Hong-Kong, dans une déclaration précédant la signature des accords sino-britanniques, a adopté un langage ouvert à l'égard du gouvernement du continent. L'agence Chine Nouvelle, comme pour le remercier, l'a invité à participer aux célébrations nationales du 1<sup>er</sup> octobre.

Un tournant important est en train de se prendre. Entre une attitude de quasi-démission et l'intransigeance extrême, il y a place pour une troisième voie conciliatrice tout en restant ferme. Pour la communauté catholique locale, une orientation résolument missionnaire est la meilleure garantie de sa survie, car elle aidera les chrétiens à ne pas se refermer sur eux-mêmes dans la crainte ou l'amertume.

Terminons par quelques questions vitales. Les autorités catholiques du continent, comme celles de Taïwan, ont dû, pour survivre, faire des concessions importantes à leurs gouvernements respectifs. La communauté de Hong-Kong devra-t-elle les imiter? Ces deux pouvoirs politiques chinois considèrent qu'ils ont le droit de contrôler étroitement les activités religieuses. Les chrétiens de la future zone administrative spéciale seront-ils logés à la même enseigne? Certains semblent déjà résignés et courbent l'échine comme pour mieux se blottir dans le petit espace qu'on voudra bien leur laisser. *Jusqu'où l'Eglise de Hong-Kong pourra-t-elle aller dans les concessions? A quel moment devra-t-elle s'arrêter et refuser en conscience de céder davantage? Est-il utopique d'espérer que, dans la situation très particulière créée par les accords du 26 septembre, elle puisse aider ses sœurs chinoises à résoudre leurs contradictions et servir de pont entre le peuple chinois dans son ensemble et l'Eglise de Jésus Christ?*

*Pierre Jeanne mep  
Holy Spirit Study Centre*

*6 Welfare Road  
Aberdeen  
Hong-Kong*

# INDONÉSIE – DYNAMISME MISSIONNAIRE COMMUNAUTÉS LOCALES

*par Jo Gourdon*

Parler de l'Indonésie n'est pas tâche facile. Quand on sait que cet immense pays compte plus de trois mille îles, qui s'échelonnent sur un arc de cercle volcanique qui s'étire d'est en ouest sur 5.000 km environ et du sud au nord sur 1.900 km, on peut s'imaginer la pléiade de cultures qui émaillent l'archipel indonésien. Bien entendu toute cette pluie d'îles n'est pas habitée, mais 2.000 d'entre elles le sont et chacune de celles-ci, si elle ne représente pas une culture à elle seule, vit selon ses traditions et ses dialectes. En effet, on parle de quelque six cents langues ou dialectes pratiqués en Indonésie. Mais si l'on s'arrête à la diversité raciale rencontrée ici, il n'est sans doute pas exagéré de dire qu'il y a autant de différences entre un Papou d'Irian et un Minangkabau de Sumatra Ouest qu'entre un Hollandais et un Indien des Andes latino-américaines. Donc parler de l'Indonésie reviendrait à vouloir parler de l'Europe de Dunkerque à Tarras selon l'expression bien connue.

## **pourtant une nation...**

Cependant un combat commun pour l'indépendance, face au colon hollandais, a fait naître une sorte d'unité qui malgré tout doit encore se réaliser. En outre cette immense nation a été, par vagues successives, touchée ou baignée par des influences culturelles différentes. Ces variantes culturelles sont le fruit de la pénétration des grandes religions dans l'archipel au cours des siècles passés. C'est peut-être cette variété religieuse qui a contribué à former chez les Indonésiens une mentalité syncrétiste. Cette mentalité se retrouve peut-être plus en milieu javanais sans pour autant oblitérer un certain aspect féodal de la culture javanaise.

On rencontre en Indonésie les influences hindoues, bouddhistes, musulmanes, chrétiennes, animistes, pour ne citer que les principales sans oublier la religion *Kébatinan*, propre au monde javanais, religion qui se présente à mon avis comme une sorte de gnosticisme<sup>1</sup>.

Avec la révolution de 1945 pour acquérir l'indépendance est née une philosophie politique qui se veut unitaire. Cette philosophie politique est résumée dans ce qu'on appelle le *Pancasila* ou les cinq principes<sup>2</sup>. Bien qu'on dise que cette philosophie nationale ne soit pas une religion et ne veuille pas remplacer les religions déjà reconnues, elle marque forcément la vie religieuse de l'indonésien. De plus, il n'est pas rare qu'un débat renaisse périodiquement à ce propos. Le premier principe de cette idéologie est : *ketuhanan yang Maha Esa* ou la croyance en un seul Dieu. Donc il y aurait bien là une sorte de volonté unificatrice sous la surveillance du pouvoir central par l'intermédiaire du ministre des cultes. De plus le gouvernement a de temps en temps à faire face à une certaine volonté musulmane de vouloir créer un état islamique.

### **l'église indonésienne**

Tout ceci pour dire qu'il m'est difficile de parler non seulement de l'Indonésie, mais aussi de l'Eglise qui vit en Indonésie. Il va de soi que cette Eglise est riche de toutes ces cultures évoquées ci-dessus, cultures qui viennent lui donner un visage aux multiples facettes. Il est donc impossible en un si court article, de prétendre décrire l'Eglise Indonésienne. Ici, je me bornerai à essayer de dire mon expérience au sein de communautés chrétiennes qui m'ont accueilli. Ces communautés sont particulières comme nous allons le voir.

Depuis 1980, je travaille dans la province méridionale de l'île de Sumatra, le Lampung. Ce que je vais essayer de décrire n'est que mon point de vue qui peut devenir autre l'année prochaine selon ce que je vis ou vivrai dans de nouvelles communautés. Chaque jour surgit du neuf, ce qui fait la richesse de notre vie et devient source de dynamisme dans la pastorale que nous essayons de mettre en pratique.

Essayer de discerner le dynamisme missionnaire des communautés locales n'est pas toujours chose aisée. Mais si nous admettons que la mission n'est autre que la proclamation, dans sa vie, de l'Evangile de Jésus Christ, au milieu des hommes, alors le terrain se dégage un peu. Comment vivons-nous, en communauté, cette proclamation de l'Evangile de Jésus Christ ?

Les paroisses où j'ai à cheminer sont assez vastes et comptent des musulmans, des hindous, des bouddhistes (souvent assimilés aux hindous), des kabatinan javanais et des chrétiens de tous horizons. Bien que nous soyons au Lampung, la majorité des habitants est d'origine javanaise. En effet, depuis le début du siècle, une transmigration massive a été entreprise et se poursuit pour décongestionner l'île de

1/ Cf. Yohanes INDRAKUSUMA, « L'homme parfait selon l'école de Pangestu », *Christianisme et cultures* n° 3, Beauchesne, Paris.

2/ Cf. « Pantjasila, trente années de débats politi-

ques en Indonésie », collectif, *Etudes Insulindien-nes/Archipel* n° 2.

3/ *Transmigration in Indonesia*, H.-J. HEEREN, J.-A., Boom en Zoon, 1967.

Java qui compte à elle seule plus de la moitié de la population de l'archipel. Cet afflux de transmigrants a créé une situation anormale en terre lampung. Actuellement les aborigènes ne représentent pas le cinquième de la population totale de cette province. Sur les 5.000.000 d'habitants, il n'y a pas 1.000.000 d'aborigènes. Donc le visage de cette province est déjà très javanisé <sup>3</sup>.

### **l'église au lampung**

Si l'Eglise d'Indonésie vient de célébrer ses 450 ans d'existence officielle, celle du Lampung vient de célébrer, en 1979, ses cinquante années d'âge. Cette Eglise est donc très jeune. Ce sont les Pères du Sacré-Cœur de Saint-Quentin qui ont débuté l'œuvre d'évangélisation et qui ont, depuis un demi-siècle, contre vents et marées, contribué à consolider cette Eglise naissante. La majorité des prêtres, frères et religieuses fut bien entendu d'origine hollandaise. Depuis le cinquantenaire de l'Eglise du Lampung, le père évêque est un javanais de la *Transmigrasi*.

Comme le problème de la *Transmigrasi* commençait à se faire sentir et d'une façon pressante aux alentours des années 30, ces prêtres se sont surtout sentis attirés par tous ces déracinés qui débarquaient de Java central avec peu de bagages. Et de fil en aiguille, l'Eglise s'est spécialisée dans cette pastorale des transmigrants javanais. Tous les prêtres du diocèse, ou presque, pratiquent et l'indonésien et le javanais comme *langues pastorales*. Ce phénomène s'est tellement développé que Mgr Andreas Henrisoesanto, le nouvel évêque, s'étonnait, dans une de ses lettres pastorales de ce que l'Eglise du Lampung ne comptait pas encore d'aborigènes mais était composée, en majeure partie, de Javanais et de Chinois. Il n'est pas rare d'ailleurs d'entendre les aborigènes dire que le christianisme est la religion des Javanais.

Mais depuis peu, un phénomène de transmigration locale se développe. Comme beaucoup de Javanais, à leur arrivée au Lampung, s'étaient installés dans la partie sud de la province, la saturation menaçait. C'est pourquoi le gouvernement local a pris la décision de favoriser le transfert d'une partie de la population du sud vers la partie nord de la province, plus marquée par la culture Lampung bien que le nombre d'habitants y soit assez faible. Parmi ces transmigrants locaux, se sont glissées des familles chrétiennes. Si maintenant nous regardons une carte du Lampung, nous pouvons constater que les 70.000 chrétiens de la province sont dispersés un peu partout, même si la majeure partie se trouve regroupée dans les centres. Bien entendu, ceci ne va pas sans poser de sérieux problèmes de personnel pour le service de ces petites communautés disséminées un peu partout. Mais ce que je voudrais souligner ici, c'est le courage de plusieurs familles chrétiennes à s'en aller en terrain «non chrétien». On peut dire qu'actuellement, l'Eglise est partout présente au Lampung, même si ses enfants ne sont encore que Javanais en majorité.

## les communautés chrétiennes

Venons-en maintenant à la vie de communautés telle que je l'ai vécue au milieu de cette Eglise particulière. D'avril 1980 à janvier 1984, j'ai été appelé à cheminer avec des Javanais installés depuis relativement longtemps au Lampung. On peut dire que ces nouveaux venus avaient déjà marqué le paysage, au point de se sentir chez eux dans leur nouvelle terre d'adoption. Le style de vie est javanais, la langue est javanaise et il faut chercher pour rencontrer des éléments de culture Lampung. Beaucoup de *gens de Lampung* parlent javanais alors que rares sont les Javanais qui parlent le Lampung.

Ces communautés sont très diverses quant au nombre de leurs membres, quant à leur formation, quant aux raisons qui ont poussé ces gens à demander le baptême. Une communauté peut regrouper dix familles, mais certaines regroupent jusqu'à une bonne quarantaine de familles. Les communautés isolées n'ont souvent reçu qu'une formation rudimentaire, qui se limite à la pratique des sacrements. D'autres communautés se sont constituées au moment du coup d'Etat avorté de 1965. Ces gens recherchaient d'abord la sécurité en demandant le baptême. En effet, en Indonésie, surtout depuis cette année 1965, le parti communiste était interdit et chaque citoyen devait être inscrit à une des cinq religions reconnues par le gouvernement. Certaines communautés avaient déjà quarante ans d'âge alors que d'autres venaient tout juste de voir le jour.

En général on doit souligner la qualité du travail missionnaire des pionniers. Les communautés chrétiennes furent fondées à partir de familles baptisées ou candidates au baptême, avec une organisation tout à la fois forte et assez souple. Ce travail de pionnier devrait maintenant être consolidé et orienté de façon à construire de plus grandes communautés qui puissent bénéficier d'une plus grande autonomie. Les treize postes que j'avais à desservir sont devenus cinq en quatre ans.

Ce regroupement en grandes communautés, sans pour autant détruire les cellules de base, permet au peuple chrétien de s'ouvrir plus facilement au travail missionnaire de l'Eglise du Lampung. Une paroisse est organisée comme suit : à la base, un regroupement de familles chrétiennes selon la situation géographique ou quartier ; un regroupement de quartiers en poste ou secteur ; enfin un regroupement de postes ou secteurs en paroisse. Le regroupement de treize postes en cinq paroisses, et ce en quatre ans, dénote, à mon avis, le souci qu'ont les chrétiens de consolider leur Eglise et d'en faire une Eglise ouverte.

## le fonctionnement des communautés

Cette organisation de cellules, due aux pionniers, contenait un appel à un épanouissement plus large qu'il était temps de favoriser, de l'avis des animateurs déjà en place. Nous avons donc essayé de faire de ces «quartiers» des communautés

de base. Chaque semaine, chaque quartier se réunissait pour la prière communautaire hebdomadaire en dehors du dimanche. A l'intérieur de cette réunion, nous avons introduit une lecture biblique avec échange. Ceci se fit de façon à peu près sauvage, je veux dire sans programme bien défini, sinon que le passage biblique que nous lisions était l'évangile qui allait être proclamé lors de la liturgie dominicale.

Peu à peu l'idée émergea, chez les animateurs, qu'il fallait établir, pour les échanges, un programme de lectures bibliques en fonction du but pastoral que nous nous propositions, c'est-à-dire en vue de construire des communautés actives au sein de l'Eglise et au sein du peuple. Nous avons donc commencé par l'étude des Actes des Apôtres qui relatent la vie de la première communauté chrétienne à Jérusalem. Ainsi avons-nous découvert que les bases de cette jeune Eglise étaient la Parole de Dieu, la réunion de la communauté pour célébrer et sa vie sociale (Ac 2,42-47 était le texte de base).

Une telle démarche a permis la prise de conscience de ce qu'était l'Eglise et a favorisé une réflexion pour faciliter la mise en place de plusieurs structures : des groupes bibliques pour animer ces rencontres de quartiers, des sections liturgiques, des organisations sociales. Dans ces postes, les débuts furent quelque peu pénibles : il fallait inventer un système qui permit la vie originale de chaque quartier sans pourtant le cloisonner sur lui-même. Il fallait qu'une unité se mît en marche et que la communication joue entre ces sections. Ce souci fut le premier du catéchiste du poste ; le prêtre se consacrait à l'unité au niveau de la paroisse.

Cette méthode a provoqué le surgissement de cadres, d'animateurs de quartiers ou de sections. Ainsi la vie de la communauté prit une allure de vie ecclésiale organique où chacun avait sa part de responsabilité. L'Eglise locale se vit ainsi confortée ; de là naquit chez les animateurs le désir de devenir plus actifs dans la vie sociale du village ; ils se mirent à réfléchir : il ne fallait pas que l'Eglise devienne un ghetto au sein de la communauté humaine.

Dans certaines communautés, des chrétiens prirent leurs responsabilités dans la vie du village. Entraînés à prendre des initiatives et à porter des responsabilités au sein de leurs communautés chrétiennes, ils se lancèrent dans la vie active de la société. Un groupe de professeurs entreprit la construction d'une école libre. Des paysans se groupèrent en coopérative agricole. Un autre groupe créa des *Credit Unions*. Des organisations de femmes catholiques prirent part à la vie communautaire. Quelques leaders chrétiens s'inscrivirent dans des partis politiques.

Ces groupes, s'ils sont l'œuvre de plusieurs chrétiens, rassemblent des gens de toutes confessions religieuses. Une certaine entente naît ainsi entre différentes religions sans qu'il soit besoin d'en parler et la vie du village s'en trouve enrichie. Cependant tout ceci n'en est qu'à son premier stade. Il est encore trop tôt pour dire quelle sera la suite. En tout cas, un dynamisme certain se fait jour et pourquoi n'irait-il pas en s'accroissant ?

## une méthode à adapter

Depuis quelques mois, le père évêque m'a demandé de changer de paroisse. Ce n'est pas sans regret que j'ai quitté celle-ci où je me sentais à l'aise malgré les quelques difficultés inhérentes à tout ministère. Actuellement je me trouve avec un jeune prêtre indonésien et je dois avouer que je ne regrette plus mon ancienne paroisse, même si les espaces sont ici plus grands et la situation totalement différente. La paroisse compte en effet 42 postes disséminés sur plus de 200 km. Avec le jeune prêtre indonésien, nous essayons de mettre en place la même pastorale, mais avec des variantes. Après avoir été réticents quelques mois, les chrétiens semblent répondre positivement à notre offre mais les débuts sont lents. Comme le dit le jeune prêtre indonésien, il faut en terminer avec l'aide directe extérieure. Maintenant, il faut que les gens prennent conscience de leur richesse. Et leur première richesse, c'est la solidarité. Ils sont assez nombreux pour s'organiser et ensuite pour vivifier la communauté humaine à laquelle ils appartiennent.

La pastorale que nous pratiquons est relativement simple. Chaque six mois, l'équipe pastorale d'un secteur visite chaque quartier pour une sorte de récollection. Cette équipe se compose du prêtre, du catéchiste et des animateurs du secteur. La récollection débute par le sacrement de réconciliation suivi de l'Eucharistie, animée par le prêtre. La seconde partie est sous la responsabilité du catéchiste de secteur qui anime le groupe pour sa lecture biblique. La troisième partie est le rapport d'activités en tout genre par les animateurs. Ces trois parties de la réunion sont suivies par toute l'équipe pastorale. Cela se termine par un échange sous forme de questions-réponses. Une fois le secteur visité, l'équipe pastorale se réunit pour faire une évaluation et réorienter ce qui mérite de l'être.

Comme le faisait remarquer un catéchiste, ce système pastoral permet un renouveau de vie de nos communautés. Cependant il ne faut pas trop enjoliver les choses. Le catéchiste en question avait raison largement mais il reste beaucoup à faire car de nombreux chrétiens se tiennent encore sur l'expectative. Si nos réunions bisannuelles de quartier réunissent la presque totalité des chrétiens, tous ne sont pas actifs mais quand même une bonne moitié.

Une telle méthode a aussi permis, dans le premier secteur où je me trouvais, un élan œcuménique. Petit à petit nous nous rassemblions entre chrétiens pour les principales fêtes chrétiennes, Pâques et Noël. Il m'est arrivé aussi et souvent d'être invité à suivre les fêtes musulmanes et hindoues. Avant de quitter mon premier poste, une initiative protestante semblait vouloir prendre forme. La communauté catholique serait chargée de l'animation liturgique par la répétition de chants religieux. Mais il me semble que ce projet n'a pas vu le jour car le prêtre a été déplacé et quelque temps après son départ, le pasteur qui nouait le dialogue du côté protestant changeait de poste lui aussi.

Ceci pour dire que cette pastorale demeure malgré tout trop tributaire du prêtre ou du pasteur et que les chrétiens ne sont pas encore tout à fait prêts à se lancer dans une telle recherche. Peut-être l'avenir nous prouvera-t-il le contraire, pour notre plus grande joie.

### **les faiblesses de cette pastorale**

Cette dernière constatation nous amène aussi à prendre en considération les faiblesses d'une telle pastorale. Bien que plusieurs cadres surgissent du sein du peuple chrétien, cette pastorale repose encore sur le prêtre. Le manque de cadres se fait durement sentir : il serait peut-être temps de songer à une formation plus systématique pour eux. A l'heure actuelle, l'équipe pastorale doit chercher des cadres actifs pour les quartiers. Trop d'initiatives sont encore le fait de cette équipe pastorale, ce qui provoque un effet de mimétisme entre différents quartiers, quand ce n'est pas de la concurrence. Tous les quartiers se copient les uns les autres, sans trop savoir si ce qu'ils organisent convient ou non à ce quartier. Une certaine concurrence se fait jour qui pourrait provoquer un essoufflement ou une disparition de la vie du quartier au sein d'un même secteur ou de la vie d'un secteur au sein d'une même paroisse.

Une seconde constatation : cette équipe pastorale, si elle se déplace sans le prêtre, ne réussit pas à réunir tous les chrétiens. La liturgie de la Parole est encore considérée comme une liturgie de seconde classe par rapport à la liturgie eucharistique.

Une autre faiblesse se fait jour aussi, au moins dans un secteur. Certains chrétiens se sont lancés dans l'animation du village, mais ils en viennent à délaisser le service de la Parole et le rassemblement liturgique hebdomadaire. Ils risquent ainsi de tomber dans un certain activisme ou une pure recherche de promotion sociale au sein de leur propre village.

Si, en général, le peuple chrétien se rassemble un peu plus, restent ceux qui ne viennent pas, qui ont tendance à être un peu délaissés par l'équipe pastorale. Cette équipe, y compris le prêtre, vise peut-être trop à l'efficacité visible sans trop s'intéresser au pourquoi de la passivité de certains qui sont souvent parmi les plus pauvres de la communauté, au sens large du terme pauvreté.

Pour conclure ce rapide panorama de la vie ecclésiale d'un secteur déterminé, peut-être faut-il dire un mot sur toute l'Eglise indonésienne, sans pour autant sortir du cadre proposé ci-dessus ? L'Eglise en Indonésie est fortement minoritaire. Sur 147 millions d'habitants, l'Indonésie ne compte guère que cinq millions de chrétiens. L'Eglise indonésienne est donc noyée au sein d'une population musulmane largement majoritaire. Malgré son caractère minoritaire, l'Eglise a pignon sur rue grâce à ses organisations bien structurées et ses bâtiments en vue.

Cela ne manque pas de susciter chez certains musulmans une certaine appréhension. Témoin la propagande actuelle de quelques petits groupes de musulmans relativement actifs. Un prêtre de mes amis, de Jakarta, qui récemment était de passage, me disait avoir reçu des tracts dénonçant *la collusion des catholiques avec le pouvoir pour écraser la religion majoritaire ici* et un autre sur la façon de s'y prendre pour détruire le catholicisme dont la force vient de la famille monogamique, du célibat des prêtres, de la confession et de la dévotion à Marie; il fallait démolir ces quatre colonnes. Curieux et violent!

Sans cesse le gouvernement essaie de faire que la bonne entente et le dialogue règnent entre les religions mais la tâche est ardue. Une telle réaction peut être interprétée comme une réaction de peur devant le développement jugé trop rapide du catholicisme. Ce qui veut dire que le travail de l'Eglise est loin d'être terminé car une des tâches prioritaires de la mission de l'Eglise est de créer un climat de fraternité entre tous les hommes de toutes les races, langues, peuples, nations et religions. Ce travail est de longue haleine et si le dialogue est relativement facile entre élites de divers groupes, il l'est beaucoup moins au ras des pâquerettes. L'Indonésie, pays aux 3.000 îles, aux 600 langues, aux multiples traditions et cultures, reste une terre de choix pour cette mission.

*Jo Gourdon*

*Kotagajah  
Lampung Tengah  
Indonésie*

# PARTICIPATION DU LAÏCAT INDIEN A LA VIE DE L'ÉGLISE

par Benedict L. Jose

On dit à bon droit que l'Inde n'est pas un pays mais un continent. La grande variété des cultures, des langues, des climats et des régions n'a pas seulement donné naissance à des Etats différents mais aussi à divers modèles d'activités. Au sein de la tendance générale à l'unité et à l'intégration, il y a place pour l'effort de rester fidèle aux traditions et aux cultures régionales. Dans une population de 700 millions d'habitants environ, on compte 20 millions de chrétiens dont 12 millions sont des catholiques.

L'ancien héritage culturel, qui est pourvu de moyens pour atteindre l'homme de la rue, influence chaque jour son mode de vie ; il se reflète aussi sur le laïc catholique. Etendues sur les 12 diocèses à travers les différentes régions du pays, la vie et la croissance de l'Eglise, aussi bien que la prise de conscience et la participation des laïcs varient de région à région, de diocèse à diocèse. En conséquence, nous avons fait ici un effort pour dégager les orientations générales et les modes de participation essayés en Inde à l'égard des laïcs.

## **l'église en inde aujourd'hui**

Parmi les divers efforts apostoliques pour le renouveau de l'Eglise en Inde, le *All India Seminar on Church in India Today* s'est révélé comme un événement ecclésial majeur dans ce pays. Ce séminaire national doit son origine au Concile Vatican II dont il n'était qu'une conséquence pour l'Inde. Mais il était aussi la suite d'un processus de renouveau qui touchait en profondeur l'Eglise en Inde. Ce Séminaire national qui s'est tenu à Bangalore en mai 1969, avait été précédé par des séminaires préparatoires, diocésains et régionaux, à travers tout le pays<sup>1</sup>. Dans ce Séminaire national, le laïcat de l'Inde eut l'occasion d'étudier et de réfléchir, avec ses pasteurs, au rôle et à la pertinence de la mission de l'Eglise en Inde. La responsabilité chrétienne des laïcs, spécifique, fut manifestée à ce Synode, au cours duquel des responsables et des experts laïcs, aux côtés des représentants religieux, tous les évêques de l'Inde et des prêtres, purent travailler au programme pour le renouveau de l'Eglise en Inde.

Réveillés par ce Séminaire national, l'Eglise et ses laïcs essayèrent d'assumer leurs propres responsabilités par des programmes de renouveau. Différents centres pastoraux, diocésains et régionaux, furent créés pour prendre en charge les programmes d'animation. Le Centre National Biblique, Catéchétique et Liturgique de Bangalore (NBCLC) peut s'enorgueillir d'avoir formé des centaines de laïcs, venus de tout le pays, non seulement pour des stages hebdomadaires, mais aussi pour des solides programmes de formation de plusieurs mois et pour des séminaires d'orientation pour animateurs. Tandis que le P.D.S. Amalorpavadass dirigeait ce type de programme pour le renouveau, le P. Zeitler, à Pune, reçut mission d'orienter la conduite des vocations par son Centre de Vocations, qui devint plus tard le Centre National du Service des Vocations. Plusieurs diocèses et régions eurent des programmes réguliers de formation et d'animation pour les laïcs dans leurs centres de pastorale et d'orientation.

### **l'assemblée nationale consultative**

S'inspirant des recommandations du Séminaire de l'Eglise de l'Inde de 1969, la Conférence des évêques catholiques de l'Inde (CBCI) mit sur pied l'Assemblée nationale consultative en 1974. Cette Assemblée qui est composée de représentants de chaque section de l'Eglise catholique, compte presque 50 % de laïcs sur ces 84 membres. Cette Assemblée nationale pastorale est une bonne expression de la confiance que la CBCI a dans les rôles spécifiques et les charismes des laïcs. La NAC, comme l'indique sa constitution<sup>2</sup>, a trois buts principaux : a) donner son avis à la CBCI quand elle le lui demande ; b) assister la hiérarchie dans l'accomplissement des résolutions qui concernent le peuple de Dieu ; c) administrer les œuvres et les fonds que lui confie la CBCI.

De 1974 à 1984, la NAC a tenu dix rencontres générales. La plupart de ces rencontres durèrent trois jours ; on y a discuté sur des sujets tels que l'auto-suffisance, l'Eglise des Pauvres, le Concile Pastoral, les associations catholiques, la jeunesse et la famille ; des recommandations furent faites à la CBCI. La Centrale commune de fonds a son origine dans la NAC : ce fut le résultat de la réflexion sur l'auto-suffisance. A travers ce *pool* central de fonds, avec l'argent qui vient des gens du pays, plusieurs programmes d'animation purent être soutenus avec l'encadrement adéquat. Ce *pool* soutient aussi des programmes modestes, diocésains ou régionaux, de conscientisation qui se tournent vers les laïcs.

Réfléchissant sur le rôle que les laïcs peuvent avoir dans l'évangélisation du pays, la NAC a conduit des programmes de conscientisation pour les catéchistes. Par le

1/ Pour plus de détails sur les sessions préparatoires, cf. *Church in India Today*, CBCI centre, New Delhi, 1969, 637 pages.

2/ Constitution de l'Assemblée nationale consultative, article 1, n° 1-3.

biais de ce programme mis en œuvre par la NAC, les catéchistes du Nord, du Centre et du Sud de l'Inde eurent une série d'exposés pour comprendre les diverses expériences de leurs compatriotes dans des situations de vie entièrement différentes. A quelques exceptions près, la NAC a essayé d'analyser le thème du Synode des évêques et a ainsi fourni aux laïcs l'opportunité de creuser profondément le thème du Synode et par suite de se maintenir au niveau des questions que le monde catholique rencontre en général.

### **union catholique de toute l'inde**

L'Union Catholique de toute l'Inde (AICU) est l'organisation des laïcs de l'Inde ; son origine remonte à 1945. Jusqu'à 1975 son développement a été lent. Sous la conduite compétente de J.C. Rayan et de Rethaswamy, l'AICU s'est développée dans sa vigueur institutionnelle et s'est donnée de nouvelles possibilités d'existence dans ces activités. Cette organisation est fédérale, les unités diocésaines en sont les membres. Actuellement il y a 59 unités diocésaines. Sous la présidence actuelle de G.S. Reddy, un membre du parlement, cette organisation est capable de lancer un plan comme le *Jagruthi Project*. Ce projet vise surtout la conscientisation des laïcs par les laïcs. Quatorze leaders laïcs ont été choisis pour mener à bien ce projet ; ils ont reçu une formation intensive de trois mois au NBCLC de Bangalore. Par le biais de 21 séminaires de cinq jours, de bien d'autres séminaires de plus courte durée, avec aussi 110 cours du soir, ce projet devrait toucher, en trois ans, 6.000 laïcs dans différentes régions du pays.

Selon le memorandum de l'organisation, l'AICU a pour but d'étendre l'influence des idéaux et principes catholiques dans la vie publique indienne. Elle entend stimuler la conscience civique, sociale et nationale des catholiques pour jouer un rôle plus effectif et plus fécond dans la vie publique du pays et pour apporter leur pleine contribution à l'unité et à la prospérité nationales. Elle désire sauvegarder les droits et intérêts légitimes de la communauté catholique. C'est une organisation non politique. Tout en adoptant la neutralité, elle réagit aux situations politiques dans l'intérêt des catholiques. Préservant son autonomie, ses démarches et ses priorités sont décidées par des laïcs. Ayant été reconnue par la CBCI, elle a un conseiller ecclésiastique. Actuellement cette organisation est très active dans certains Etats ; dans un certain nombre d'autres, elle aurait besoin d'être revitalisée.

### **séminaire sur la nouvelle société**

L'Eglise indienne, dans le combat pour une nouvelle société, a tenu un séminaire de recherche à Bangalore du 19 au 24 octobre 1981. Ce séminaire de recherche, organisé conjointement par l'Association Catholique Biblique de l'Inde et par la Commission du Travail de la CBCI, se basait sur 45 documents de recherche ;

aucun d'eux ne fut présenté ou discuté au séminaire, mais tous ont été donnés longtemps à l'avance aux participants pour nourrir leur étude et leur réflexion. La vision de la nouvelle société a été analysée par les participants. Les questions majeures ont été discutées dans des ateliers interdisciplinaires. Il y eut sept ateliers. L'un traitait des structures de l'Eglise, un autre des nouveaux groupes ecclésiaux comme le Mouvement pour le Monde Meilleur, ou le mouvement charismatique, etc. Une autre question importante qui fut discutée tout au long de la rencontre, fut le rôle des laïcs; le rôle de la jeunesse dans l'Eglise a été aussi minutieusement traité. Un autre groupe se consacra à l'examen du rôle des femmes dans la bataille pour une nouvelle société. Ainsi ce séminaire de recherche fut consacré pour une bonne part au rôle des laïcs et à leur situation dans l'Eglise, pour faire émerger une nouvelle société en Inde. Les laïcs sont impliqués, dit la déclaration finale, dans le combat pour une nouvelle société non comme des aides de la hiérarchie mais de leur propre chef, car la sphère séculière est d'abord de leur responsabilité et de leur compétence <sup>3</sup>.

L'atelier inter-disciplinaire sur le rôle du laïcat déclarait que *en vue de conscientiser et de mobiliser les laïcs comme mouvement de masse... en harmonie avec la nouvelle vision, des organisations laïques efficaces sont requises tant au niveau national qu'à la base* <sup>4</sup>. Ce séminaire de recherche qui comptait comme participantes un quart de femmes, suggéra que, dans toutes les organisations et actions de l'Eglise, les femmes aient un droit égal à être admises comme directrices. On mit donc l'accent sur le besoin d'organiser les femmes par la conscientisation, la formation et la participation aux instances de décision <sup>5</sup>. Le séminaire en vint à l'examen des mouvements de jeunesse existant: il apparut qu'il n'était pas suffisamment en prise sur la justice sociale et l'action sociale efficace. Les trouvailles de ce séminaire de recherche et ses déclarations qui trouvèrent une large publicité dans les divers media, donnèrent une réelle impulsion à nombre de laïcs pour mieux comprendre leur propre rôle dans l'Eglise en Inde.

### forum chrétien de toute l'Inde

Des laïcs désignés, appartenant à différentes dénominations chrétiennes, environ 250, se sont réunis à Bombay le 19 juin 1983 et ont exprimé leur sincère désir d'une association inter-dénominations des laïcs chrétiens. Ce forum connu sous le nom de *Akhil Bharatiya Christī Sabha* n'est pas d'abord une organisation poli-

3/ N° 89 de la déclaration finale du séminaire de recherche, «l'Eglise de l'Inde dans le combat pour une nouvelle société», NBCLC, Bangalore, 1981, p. 68.

4/ Rapport de l'atelier n° 2, o.c. p. 1041.  
5/ *Id.* p. 1045.

6/ Rapport de la rencontre de la commission des laïcs, Bangalore, juin 1983, p. 3.

7/ Rapport des commissions de la CBCI (Trichy) 1980-1981, CBCI Centre, New Delhi, 1982, pp. 70-71.

tique ni un parti politique, mais pourtant l'une de ses premières responsabilités serait de réagir aux affaires politiques comme corps chrétien. Parmi les buts de ce forum national, on peut mentionner les suivants <sup>6</sup>:

- a) donner une contribution précise à la vie chrétienne en général,
- b) projeter une image vraie de la communauté chrétienne, lui garantissant la juste place dans notre propre pays,
- c) contrecarrer la fausse propagande qui dépeint les chrétiens comme anti-nationaux et le harcèlement pour intimider,
- d) défendre les droits fondamentaux.

Tout en respectant l'identité et la particularité des organisations de laïcs existantes dans les différentes dénominations ecclésiales chrétiennes, ce forum national est formé de leurs représentants. Les organisateurs pensent faire progresser cette organisation nationale avec quatre assemblées régionales majeures à Delhi, Calcutta, Bombay et Bangalore. Cette nouvelle organisation en est encore à ses premiers pas et on peut attendre beaucoup d'elle, surtout parce qu'elle est une organisation entièrement laïque de nature inter-dénominationnelle.

### **commission des laïcs**

La CBCI a mis sur pieds des sections – connues sous le nom de commissions – pour prendre en charge certains intérêts pastoraux spéciaux. Autrefois, la Commission de la Famille s'occupait des problèmes concernant le laïcat. Cette commission s'est mise à fonctionner à partir de 1972. En 1979, on en a détaché une commission pour le laïcat. En 1982, une restructuration des commissions ramena le nombre de dix-huit à cinq. Celle des laïcs fut maintenue. Dans un pays avec 112 diocèses et quatorze langues officielles, avec des différences culturelles encore plus grandes, l'effort premier d'une commission est la coordination des activités dans les diverses régions tout en donnant impulsion aux priorités dégagées par la CBCI.

Outre l'encouragement aux diverses formes d'apostolat des laïcs, cette commission vise à une plus grande implication des laïcs à tous les niveaux de l'Eglise. Toujours en vue de la même participation des laïcs, on attend de la commission qu'elle inspire et renforce les assemblées pastorales, diocésaines et paroissiales, construisant ainsi la communion du peuple de Dieu. Tout en promouvant et en guidant les organisations du laïcat catholique, même celles des diverses professions, elle doit promouvoir et guider les programmes de formation des leaders au niveau national <sup>7</sup>.

La commission des laïcs, par diverses conférences et programmes de formation, essaie de promouvoir des programmes d'animation pour les laïcs. Trois programmes ont été élaborés par cette commission: un pour les laïcs en général, un pour les femmes et le troisième pour les jeunes.

## convention nationale de bangalore (1983)

Cette convention nationale s'est tenue à Bangalore du 29 au 31 juillet 1983. Les principaux objectifs étaient :

- a) de créer dans le laïcat une conscience de son rôle dans l'Eglise et dans la société,
- b) de faire mieux se comprendre et s'unir les laïcs des divers rites et des différentes régions,
- c) d'encourager une connaissance des problèmes que la communauté catholique rencontre dans les différentes parties du pays,
- d) de rendre possible l'émergence d'une animation laïcale nationale par l'interaction des délégués <sup>8</sup>.

Les participants étaient envoyés par les divers diocèses, leur nombre dépendant de la grandeur du diocèse. Ils ont été choisis parmi les laïcs des diocèses qui ont un rôle actif dans l'apostolat laïc. La plupart d'entre eux était engagés dans l'Eglise et suffisamment informés des problèmes de l'Eglise locale. La plupart des organisations de laïcs ont été invitées à cette convention. En plus des représentants de ces organisations, on a nommé à cette convention des femmes et des jeunes comme délégués. Etaient aussi invités six évêques, quelques prêtres et religieux connus pour l'intérêt qu'ils portent à l'apostolat des laïcs.

Le premier jour, il y eut trois exposés. Ces documents d'orientation centraient leur attention sur la situation de l'Eglise :

- sur l'Inde à prédominance catholique (en relation avec le reste du pays, Kerala, Tamilnadu, Karnataka, Andhra Pradesh, Goa et Bombay);
- sur l'Inde adivasi à prédominance chrétienne (Madhya pradesh, Bihar, Rajasthan, et Nord-Est de l'Inde);
- sur le Nord de l'Inde (les vastes zones du reste du pays).

Ces exposés de situation ont été suivis d'un exposé théologique sur le rôle des laïcs. Des orientations pour un « leadership » efficace ont été données grâce à des techniques d'animation. La convention a eu deux types d'ateliers : les uns généraux pour évaluer la position et la situation des laïcs dans les diocèses et les organisations, dans les divers forums de nature sociale, politique et culturelle ; les autres particuliers regroupant les délégués de chaque zone/région pour décrire ensemble leurs situations de vie particulières, pour les évaluer, et pouvoir dresser un plan détaillé d'action.

8/ Convention Nationale des Leaders laïcs catholiques (Mangalore), 1983, *Commission for Laity*, CBCI Centre, New Delhi, 1984, p. 100.

9/ *Id.* p. 105.

10/ *Rapport de l'Assemblée générale de la CBCI*, Nagpur, février 1984, CBCI Centre, New Delhi, 1984, p. 81.

La déclaration finale de cette convention, qui a compté 220 participants de tout le pays, mit fortement l'accent sur la formation : *Encouragement et support financier sont nécessaires pour la formation spirituelle et pour les études théologiques de base en faveur des laïcs. Dans des cas spéciaux, il faudra pourvoir aux besoins d'une formation poussée jusqu'aux niveaux universitaires et post-universitaires. Il est souhaitable que les centres paroissiaux et diocésains aient des bibliothèques bien équipées. Les documents de l'Eglise doivent être rendus utilisables dans la langue régionale, sous une forme simplifiée... Ceux qui ont la responsabilité de la mission de l'Eglise doivent marcher la main dans la main avec le mouvement pour une participation co-responsable que Vatican II comme le Nouveau Code de Droit Canon réclament*<sup>9</sup>.

La convention et ses recommandations ont été accueillies avec enthousiasme par l'ensemble des laïcs. Ce projet a été perçu comme l'éveil opportun du laïcat à son rôle et à un « leadership » de participation. Comme les délégués se sont dispersés dans les diocèses les plus éloignés du pays et puisqu'ils étaient environ 220, ce réel événement de la convention aura un impact sur l'Eglise de l'Inde.

Prenant connaissance des réflexions et recommandations de la convention nationale et consciente de l'intérêt croissant des évêques pour le laïcat, la CBCI a choisi le thème suivant pour son assemblée générale de 1984 : la réponse de l'Eglise aux défis de la société contemporaine avec référence spéciale au rôle des laïcs. Cette rencontre de Nagpur a comporté un exposé de situation, une réponse d'un théologien et deux sessions d'ateliers. Dans la déclaration finale de la session, la CBCI a senti le besoin d'une double stratégie à promouvoir : la formation adéquate des laïcs et un changement organisationnel<sup>10</sup>. Une fois de plus on a mis l'accent sur la haute priorité pastorale que représente la formation des laïcs, hommes et femmes. Plusieurs des neuf recommandations de la même assemblée générale ont suggéré des méthodes et des moyens pratiques pour soutenir l'effort d'une formation systématique et la participation significative des laïcs dans la vie de l'Eglise.

Les 2 et 3 octobre 1984, il y eut une nouvelle rencontre de la convention nationale à laquelle prirent part 39 personnes dont 30 laïcs de tout le pays. Les sessions d'ateliers furent précédées d'un rapport par régions sur les effets de la convention nationale et les efforts pour accomplir ses résolutions ; cela conduisit les délégués à établir un calendrier pour la formation et la participation des laïcs dans l'Eglise en Inde. La commission des laïcs est actuellement au travail pour l'accomplissement systématique de ce programme.

### **consultation nationale sur les femmes**

Un autre événement, qui a ouvert une nouvelle piste aux laïcs dans l'Eglise en Inde, a été la consultation nationale sur les femmes. Elle s'est tenue à Bombay du 1<sup>er</sup> au 5 juin 1984.

Les objectifs de cette consultation étaient :

- a) d'approfondir chez les femmes la connaissance et la compréhension de leur rôle tel qu'on le découvre dans l'Écriture et les enseignements de l'Église,
- b) d'évaluer la part prise par les femmes aux différents niveaux et de faire des propositions pour le futur,
- c) de créer une plus grande conscience du juste rôle des femmes dans l'Église et la société et de suggérer les moyens pour le faire aboutir,
- d) de réfléchir aux facteurs qui entravent le développement des femmes et de trouver les moyens d'y remédier.

Dix-huit mois de préparation dans les diocèses et dans les régions ont précédé cette convention nationale. Diverses organisations de femmes ont tenu leurs propres séminaires préparatoires et des camps d'étude se sont centrés sur les thèmes qui devraient les aider à atteindre leurs objectifs. Le 12 février 1984 fut déclaré jour de la femme en préparation à ce processus de consultation que les diocèses menaient sur le rôle des femmes. Le Conseil des Femmes Catholiques de l'Inde (CCWT) et quelques organisations féminines régionales aidèrent les diocèses pour une participation liturgique significative avec des thèmes spéciaux, menèrent des séminaires sur ce sujet et même fournirent des informations statistiques sur la situation actuelle des femmes dans les diocèses.

Il y eut 88 participantes pour cette consultation nationale. Plusieurs venaient des régions et organisations qui avaient tenu des sessions préparatoires d'étude et d'évaluation. Les représentantes venaient de toutes les couches de la population du pays. La vision de la femme chrétienne, telle qu'elle est dépeinte dans les textes d'orientation et dans les discussions de groupes, était que toute femme chrétienne doit remplir son rôle sur une base égalitaire pour établir et promouvoir la cause des femmes dans l'Église et dans la société, et s'impliquer elle-même dans la création d'un nouveau monde d'amour, de paix et de justice.

Ce processus de consultation fit apparaître nettement que la femme est appelée à se renouveler elle-même et à renouveler le monde de diverses manières ; par la formation spirituelle et théologique, par le témoignage des valeurs évangéliques, par le renforcement de la vie conjugale et familiale avec sens des responsabilités mutuelles, par la participation aux organes de décision de l'Église et de la société, par l'engagement en ce qui concerne la justice sociale et les droits humains.

Cette consultation a donné à nombre de femmes qui venaient de contrées éloignées du pays l'occasion de se rencontrer, de dialoguer, de réfléchir ensemble à leurs rôles dans le plan de Dieu. Venues de paroisses et de postes missionnaires de ce vaste sous-continent, elles purent découvrir plus clairement leur vocation de femmes dans ce pays. Elles se sont dispersées avec l'espoir que ce processus puisse se poursuivre dans tous les diocèses de l'Inde et qu'ainsi il puisse amener au premier plan l'immense potentiel des femmes pour la croissance de la communauté chrétienne et de la société en général.

## **apostolat des jeunes**

L'apostolat de la jeunesse a été une des priorités de l'Eglise en Inde. Une commission à part de la CBCI portait le souci de cette mission. Mais la restructuration des 18 commissions en 5 nouvelles fit que la jeunesse fut prise en charge par deux commissions : les organisations existantes qui s'occupaient des institutions d'éducation et des travailleurs furent rattachées à la commission pour la justice, le développement et la paix ; les autres organisations de jeunesse dans les diocèses et la jeunesse inorganisée furent confiées à la commission des laïcs. La proclamation par l'UNESCO d'une année internationale de la Jeunesse en 1985 a donné à l'Eglise en Inde une occasion en or pour repenser et revitaliser son apostolat de la jeunesse. Par suite, les deux commissions ont eu conjointement des consultations régionales et nationales à différents niveaux.

Les divers séminaires et discussions ont conduit à une assemblée de planification qui s'est tenue à Bangalore du 15 au 17 juin 1984. Les participants étaient pour la plupart des jeunes représentants des régions ecclésiastiques, des organisations nationales de jeunesse et d'animateurs régionaux. Le but était d'esquisser une ébauche d'un plan d'action pour l'apostolat des jeunes ; dans le contexte de la jeunesse d'aujourd'hui, les 38 participants ont pensé que la préparation d'un plan d'action ne pouvait s'accomplir que sur la base du long terme. L'année internationale de la jeunesse de 1985 leur est apparue comme un point de départ douteux.

Les délégués – les représentants des commissions, ceux des différents mouvements catholiques de jeunesse comme la Fédération Universitaire Catholique de toute l'Inde, la Jeunesse Etudiante Chrétienne, les Jeunes Travailleurs Chrétiens et les représentants régionaux des zones ecclésiastiques – ont choisi un comité exécutif national de 21 membres dont 16 représentants des jeunes, 3 prêtres et 2 évêques, pour coordonner les programmes d'animation des diocèses et régions.

Des efforts ont été faits pour rendre le laïcat conscient de son rôle dans la vie de l'Eglise. L'implication et la profondeur de la participation varient d'un endroit à l'autre selon les conditions de vie, l'héritage traditionnel et la formation. Reste que l'enthousiasme montré par beaucoup semble bien indiquer une collaboration plus importante de la part des laïcs.

*P. Benedict L. Jose*  
*secrétaire*  
*CBCI – Commission des Laïcs*

*Ashok Place*  
*Goldkhan*  
*New Delhi 110001*  
*India*

# BRÉSIL : UN NOUVEAU VISAGE DE L'ÉGLISE

*par Michel Candas*

*L'origine de ce texte est une réponse assez développée à un questionnaire proposé par le CEFAL (Comité Episcopal France-Amérique latine) aux prêtres, religieuses et laïcs engagés dans l'apostolat en Amérique latine. Le questionnaire avait pour but d'établir un document qui ferait partager par l'Eglise de France le travail missionnaire qui s'y accomplit. Nous sommes heureux de profiter de ce partage.*

*L'auteur atteste la foi, annonce la Bonne Nouvelle, appartient à l'Eglise du Brésil depuis vingt-deux ans. Il a fait partie des communautés ecclésiales de Sao Luis, Pirapemas, Miranda, etc. Il a eu la joie de voir surgir une nouvelle manière de faire Eglise, qui est un phénomène général de l'Eglise brésilienne. Ce témoignage et cette réflexion s'insèrent au mieux dans ce numéro de Spiritus qui voudrait souligner les signes du dynamisme missionnaire des Eglises locales. Nous remercions sincèrement l'auteur de nous les avoir communiqués.*

## I. DÉCOUVERTE DU BRÉSIL

### *1. Un peuple*

Quand on arrive de France au Brésil, on passe d'une planète à une autre. Au Brésil, on trouve :

– *un peuple jeune* : il ne s'agit pas seulement de la prédominance des jeunes dans la population globale, ni du nombre d'enfants par famille, mais bien plutôt de la mentalité générale.

– *un peuple accueillant* : Mgr Illitch disait : *l'Amérique latine est la grande métisse*. L'accueil des personnes y est aisé : un étranger sera facilement hébergé, dépanné. On fera volontiers l'aumône à un estropié, à un aveugle, à un mendiant. Mais aussi on accueille facilement des courants d'idées fort divers : idéologies, religions, sectes classiques ou ésotériques, etc.

– un peuple marqué profondément par l'esprit *communautaire*. Certes on peut noter un comportement «grégaire», héritage, sans doute, du sang indien : celui qui s'isole est menacé par des dangers de toutes sortes qui existent dans la nature (serpents, tigres, bêtes féroces, etc.). Nous avons tous besoin les uns des autres (la coutume est encore aujourd'hui de marcher en «file indienne» : celui qui ouvre le chemin assure la sécurité des plus faibles qui marchent derrière). Mais cette tendance «grégaire» n'est pas, à mon avis, négative : elle est l'ouverture, le fondement, la «pierre fondamentale» à partir de laquelle se construit et se consolide un véritable esprit communautaire, plus conscient, plus organisé, plus exigeant. Par exemple, les paysans travaillent aisément en *mutirão*, groupe de 10, 12 ou 15 qui s'entendent pour aller tous ensemble dans les champs de l'un, puis dans ceux de l'autre, en partageant la même nourriture, en continuant de cultiver le champ d'un compagnon s'il tombe malade, etc.

– un peuple toujours *festif* : ils ont le rythme dans le sang. Tout commence et tout se termine par la fête. Tout est prétexte à fête, même les réunions politiques ! La fête est un peu la projection dans le présent d'un rêve collectif, d'une grande utopie mobilisatrice ; le rêve, l'utopie d'un monde différent, où toutes les différences seront abolies : races, couleurs, sexes, religions, classes sociales, où l'injustice, l'esclavage, les discriminations, la souffrance et même la mort seront enfin définitivement vaincus : voilà le sens profond, à mon avis, et le grand «message» que nous donne annuellement le Carnaval. Par la fête, les pauvres donnent une réponse à la question constante, lancinante, de la misère, de l'oppression, de la marginalisation : à quoi peut servir ma vie au milieu de tout cela ? N'y a-t-il aucune perspective d'espérance, alors que je suis «immergé» dans cet océan de mort ? La fête est, de ce fait, très importante : c'est une *forme de résistance passive* ; c'est un cri, un grand cri de vitalité, de foi en la vie malgré tout ; c'est un rêve tout éveillé, mais un rêve qui révèle une espérance invincible.

– un peuple *tellurique* : on sent une communion profonde, latente, entre l'homme et la terre, entre l'homme et la nature. Entre eux, c'est comme une complicité, un amour caché, une tendresse inavouée. La nature (par exemple, un coucher de soleil, un beau paysage, etc.) n'est pas quelque chose qui nous est extérieur, comme si c'était un spectacle donné à voir ; c'est une réalité enveloppante, dans laquelle, tous nous sommes plongés. En ce sens, certains romans (v.g. ceux de Graciliano Ramos, Guimarães Rosa, Jorge Amado, José Lins do Rego, etc.) et certains films illustrent bien cette caractéristique.

– un peuple où *l'enfant* est roi : l'enfant est attendu, aimé, valorisé ; il a sa place : il est élevé sans barrières, ni interdits, ni tabous. On n'use pas à son égard de méthodes répressives.

– un peuple *pragmatique*, c'est-à-dire qui ne s'embarrasse pas trop de préjugés ou de parti pris idéologiques mais qui donne la préférence au vécu, à l'expérience. La pratique est première et non la théorie.

En arrivant d'un pays comme la France, où beaucoup de divisions, desséchantes et sectaires, prennent leurs racines dans des idéologies opposées, on se sent libéré, on respire ! En ce sens, le Brésilien est moins intellectuel, moins cartésien ; *graças a Deus*, il est plus humain ! Ici, on ne part pas en guerre contre des moulins à vent ! On ne pèse pas des œufs de mouche avec des balances en toile d'araignée...

– un peuple remarquable par sa *créativité* : peut-être parce qu'il n'a pas derrière lui le poids de tout un passé ; tout est *devant*. Cette créativité se manifeste de multiples façons chez les pauvres : par exemple, ils savent organiser ou plutôt *improviser* une petite fête, dans un minimum de temps, avec un minimum de moyens. Ils font face à des situations inédites, complètement imprévues et trouvent des solutions ingénieuses pour réparer un moteur, passer une rivière, transporter un blessé, faire en brousse une attelle en cas de fracture...

– un peuple qui donne la preuve de son *esprit de lutte*. On a beaucoup insisté sur le fatalisme des gens en Amérique latine : en fait, au cours de l'histoire, le cri de révolte des Indiens en voie d'asservissement ou des nègres soumis à la pire des déchéances et à l'esclavage, a presque toujours été étouffé par les détenteurs du pouvoir ou par les privilégiés. La plupart du temps, ce cri a été tu par les manuels scolaires et par la littérature officielle.

Aujourd'hui, depuis cinq ou six ans surtout, nous assistons à l'émergence de mouvements très intéressants qui ne sont, au fond, que la partie, enfin rendue visible, de l'iceberg caché depuis des siècles : le mouvement de la « conscience nègre » et celui de la « conscience indienne ». L'histoire du Brésil est émaillée de nombreux faits de résistance active et de lutte de la part des esclaves africains et des indiens – comme les Quilimbo, les Ajuricaba, les Sepê Tiajaru – mais cette véritable histoire n'a jamais été contée : elle est occultée...

Outre ces mouvements de la « conscience nègre » et de la « conscience indienne », il y a actuellement, du nord au sud du Brésil, un terrain brûlant de lutte pour la dignité et la survie de millions de petits paysans : *la lutte pour la terre*. Ces derniers temps, nous assistons à un net développement et de la conscientisation et de l'organisation des résistants : le point de départ n'est jamais la haine, ni l'envie d'imiter les riches, mais la découverte d'une injustice institutionnalisée, non seulement au regard des droits de l'homme les plus élémentaires, mais aussi *par rapport aux lois officielles*, inscrites dans la Constitution du pays, en particulier dans le « statut de la terre », qui est très souvent bafoué. Beaucoup de *lavradores* – hommes et femmes – ont déjà donné leur vie, versé leur sang, soit dans le cadre des syndicats ruraux, soit en demeurant sur place, en tenant fermes dans la résistance aux *grileiros* ou aux *pistoleiros*, sur cette terre où eux-mêmes, leurs parents et ancêtres ont vécu et versé leur sueur.

– un peuple *écrasé* par la faim, le manque d'assistance médicale, les maladies, l'isolement, le manque d'écoles, les nombreuses injustices du système, la margi-

nalisation, et pourtant incroyablement *joyeux*, malgré tout. En général, on ne dramatise pas les situations, on a l'habitude de relativiser.

– un peuple de *vitalité* : au Brésil, on sait vivre et on sait mourir aussi ! La vie est toujours acceptée avec joie ; elle est respectée (je parle des pauvres) : par exemple, on n'achève pas un animal qui va mourir, pour abrégé ses souffrances... la mort aussi est reçue avec simplicité et vécue paisiblement. Un homme de cent ans, quatre mois et quelques jours, «sentant sa fin prochaine, fit venir ses enfants», les réunit autour de lui et leur déclara : «je vais partir. Le moment est arrivé. C'est l'héritage que j'ai reçu. Avant de mourir, je vous demande pardon.» Tous se récrièrent : «non, c'est toi qui dois nous pardonner – Bien, je vous pardonne et vous, pardonnez-moi aussi». Il demanda que l'on prie un peu pour lui après sa mort et alors, dans une grande sérénité, presque avec joie, il laissa ce monde.

– un peuple profondément et «naturellement» *religieux*. Au niveau des classes privilégiées, l'anti-cléricalisme est assez répandu. Mais la grande masse du peuple brésilien vit quotidiennement en référence à Dieu et en familiarité avec les saints. Il y a là beaucoup de religiosité populaire (il faudrait prendre du temps pour analyser le phénomène) mais surtout, et de plus en plus, un grand amour pour la Parole de Dieu ; c'est une «force de pesanteur» catholique, un atavisme catholique et ceci, malgré les efforts considérables et les résultats spectaculaires des sectes.

## 2. Une Eglise

Ce qui frappe en premier lieu, ce sont les situations dramatiques auxquelles est confrontée l'Eglise brésilienne, le courage et la lucidité avec lesquels elle se situe au milieu des conflits, puis des critiques, des persécutions – directes ou larvées – pour empêcher son engagement au service des droits de l'homme au nom de l'Evangile.

### **une nouvelle manière d'être église**

Cette attitude est possible à cause de l'être que se donne cette Eglise : une nouvelle manière de faire Eglise. Je sais que cette expression a été l'occasion de bien des critiques, mais j'affirme, avec toute ma conviction de baptisé et de prêtre : une Eglise nouvelle est en train de naître à la base au Brésil, à partir de l'Esprit et toujours en lien avec l'Eglise universelle. Je vais tenter de le montrer un peu, bien que ce soit difficile de le faire avec des mots : pour bien saisir ce phénomène extraordinaire, il faut pouvoir vivre au milieu des pauvres, à l'intérieur d'une communauté de base et ne pas seulement y passer en touriste.

Dans toute véritable communauté ecclésiale de base (CEB), il y a toujours cette trilogie : Christ hier, Christ aujourd'hui, Christ demain. Il me semble même que c'est *le test* pour reconnaître s'il s'agit ou non d'une véritable communauté de base.

a) On médite ensemble, on savoure les merveilles que Dieu a réalisées *hier* au milieu de son peuple : l'Ancien Testament, cette longue marche vers la libération (matérielle et spirituelle), la mise en route vers la libération intégrale par le Christ, ses paroles, ses attitudes, surtout son action et sa tendresse envers les plus pauvres, puis toute l'histoire de l'Eglise en commençant par les Actes des Apôtres, révélant ainsi la grande continuité de cette action à travers les témoins qui, au cours des siècles, ont prouvé la force de l'Evangile en donnant leur vie pour un monde nouveau, pour le Royaume...

b) En toute vraie CEB, *s'actualise* la présence du Seigneur : présent et agissant *hier* dans son peuple, il est ici présent et agissant *aujourd'hui*. Nous n'avons pas le droit de simplement nous rappeler ce qui a eu lieu dans le passé. Le Christ qui a parlé, qui a agi hier, surtout en faveur des plus petits, veut continuer aujourd'hui à parler et à agir. C'est pour cela qu'il nous appelle. Le peuple en marche de l'Ancien Testament, c'est nous. La communauté des premiers chrétiens des Actes des Apôtres, c'est nous. Il y a une grande continuité. Pour que le Christ *continue à parler*, il faut que l'Eglise (c'est-à-dire nous, le peuple de Dieu) continue à assumer son rôle prophétique : dénoncer, annoncer. Pour que le Christ puisse *continuer à agir*, il faut que l'Eglise (c'est-à-dire nous, le peuple de Dieu) continue à se mettre au *service* : servir les autres, mais surtout ceux qui souffrent le plus aujourd'hui. Or où sont les pauvres aujourd'hui au Brésil ?

Notre réalité est tellement conflictuelle, notre situation est tellement dramatique que, pour toute personne honnête, la réponse va de soi. La masse des paysans est persécutée, marginalisée, souvent même assassinée... Il en est de même des Indiens qui ont réussi à survivre. Les habitants des énormes favelas qui ceignent les grands centres urbains, vivent dans la même situation. S'il y a des opprimés, c'est qu'il y a des oppresseurs. Le dire, le reconnaître, en tenir compte pour actualiser l'Evangile, est-ce utiliser un schéma marxiste de lutte des classes ? Lorsque les pauvres, réunis en CEB, savourent la Parole de Dieu dans leur vie concrète d'aujourd'hui et découvrent qu'elle constitue pour eux *une force et un appel* pour construire ensemble un monde nouveau, un monde qui soit plus semblable au plan de Dieu, lorsque les pauvres, au nom de l'Evangile, s'unissent et s'organisent pour une libération intégrale de leurs frères, qui donc aurait le courage de les accuser de « réduction de la foi » ou de « réduction du christianisme » à une lutte purement économique ?

Car ce qui me frappe beaucoup dans les CEB, c'est cet aspect *d'intégration*, dans la conscience des chrétiens et dans l'action communautaire, de toutes les composantes évangéliques.

c) Enfin les CEB sont guidées par une grande utopie, une grande vision, un grand rêve : Christ *demain*. Le peuple de Dieu a été appelé pour *marcher vers...* Il faut *se libérer de...* mais il faut surtout *se libérer pour...* S'il n'y avait pas la deuxième partie, la première serait une tragique illusion. Le peuple de Dieu, réuni en CEB, sait vers quoi il marche, parce qu'il sait *vers qui*. Les opprimés d'aujourd'hui ne veulent pas devenir les oppresseurs de demain.

Si ce monde d'aujourd'hui est inhumain et anti-évangélique, comme l'a dit Puebla et comme l'ont répété les évêques de la CNBB, à quoi servirait-il de tout bouleverser pour tout rétablir ensuite ? D'où l'habitude exigeante de la « révision » à partir des valeurs évangéliques. Il faut la poursuivre jusqu'au bout. Cette révision se pratique régulièrement dans toute CEB. Il s'agit de passer au crible nos propres actions et réactions, nos comportements, nos préjugés parfois inconscients, nos véritables motivations. Par là s'affirme en chacun une véritable « conscience critique » vis-à-vis de soi-même et du monde dans lequel on vit. On a tellement martelé, pendant des siècles, que le paysan est un minus, que le Noir est un être inférieur – il y eut même des théologiens pour se demander si les Indiens avaient une âme. Aujourd'hui, par toute la propagande officielle, le régime assène les idées forces de la doctrine néo-fasciste de la Sécurité Nationale. Les CEB, par l'éveil de la conscience critique dans la vie de chacun, ajoutent à la foi au *Cristo Já* (le Christ *déjà* présent et agissant au milieu de nous) le *Cristo ainda não* (le Christ qui n'est *pas encore*), indiquent une direction dont le but n'est pas atteint, maintiennent une tension vers la Parousie, vers le Royaume définitif, vers une nouveauté absolue.

Mais en même temps, cette conscience critique aide chacun à découvrir, chaque jour, les petits pas qu'il peut et doit faire, pour se rapprocher du *Cristo ainda não*. A quoi peut servir que je lutte pour mes frères, opprimés par un système agraire féodal, si moi-même, dans mon foyer, je continue à regarder ma femme comme une inférieure et à la traiter en esclave ? Faire la vaisselle, nettoyer la maison, ça jamais ! Moi, je suis un homme. Je ne vais tout de même pas m'abaisser à faire tout ça. C'est l'affaire des femmes.

La nouvelle manière de faire Eglise dévoile les possibilités d'une nouvelle société, l'établissement de nouvelles relations entre les hommes, la nouvelle manière d'entrer en relation avec les autres. Les CEB sont ainsi *une semence dans la société* : tout en étant d'Eglise, elles ont une portée plus vaste...

### une option

Ce visage de l'Eglise est tellement nouveau (tout en étant un retour aux sources) que certains le rejettent comme subversif. En fait, c'est vrai : il est normal qu'il apparaisse ainsi puisque l'ordre officiel est en fait un désordre établi avec des structures évangéliquement injustes. *Les pauvres*, dans l'ensemble, au travers de

toute l'Amérique latine, accueillent ce nouveau visage de l'Eglise avec une *joie profonde*, comme un trésor caché depuis longtemps, qu'ils ont enfin découvert. On peut parler d'une véritable «révélation», au sens propre d'un voile qui se déchire, avec une vie nouvelle qui s'instaure, qui donne un sens à leurs souffrances, à leurs luttes, qui donne une perspective à leur destinée et leur communique la force invincible de l'espérance.

Dans une véritable CEB, les barrières tombent entre ceux qui *ont* et ceux qui n'ont pas, entre ceux qui *savent* et ceux qui ne savent pas, entre ceux qui *peuvent* et ceux qui ne peuvent pas. Tout est partagé, tout est mis en commun, tout est au service de la communauté: le travail des champs, la pêche, le cassage des noix, la nourriture, le souci des malades, l'aide aux vieillards ou aux infirmes, la lutte pour la santé, celle pour l'école (car les villages ou les quartiers pauvres sont très souvent abandonnés, mais alors la communauté s'organise elle-même), la lutte pour la terre, les responsabilités syndicales, la lecture et la méditation de la Parole de Dieu, les chants, la catéchèse, la préparation de l'Eucharistie quand il y a un prêtre, la préparation des célébrations, celle des sacrements,...

### **un tissu serré**

Ce phénomène ne donne pas lieu à la dispersion et à l'éclatement de l'Eglise. Malgré la diversité des situations et l'immensité du territoire, ce qui frappe, c'est une excellente *articulation* à l'intérieur de l'Eglise: au niveau de l'épiscopat d'abord, un réseau serré de services de coordination et de réflexion, grâce aux commissions spécialisées de la CNBB; à la base, un tissu très dense de CEB, elles-mêmes en étroite union avec les paroisses et les diocèses; d'ailleurs dans la plupart des diocèses, une équipe diocésaine permanente de coordination des CEB est à leur service; au niveau national, sont organisées des rencontres inter-diocésaines des CEB. La dernière en date a eu lieu à Canindé, Ceara, en juillet 1983.

Intéressant aussi, le mode de fonctionnement d'organismes comme la Commission Pastorale de la Terre (CPT), la Commission Indigéniste Missionnaire (CIMI), etc. La hiérarchie respecte pleinement l'autonomie des équipes responsables, tout en les couvrant entièrement, en particulier au moment des critiques ou des persécutions.

### **autre, le ministère**

Il faut reconnaître que, dans un passé relativement récent, l'évêque et même le prêtre faisaient partie (fût-ce inconsciemment) de cette portion de la société qui était distincte et complètement séparée de la masse. Ils avaient une vie relativement aisée; parfois ils possédaient des terres ou des troupeaux; ils étaient cultivés, avaient des diplômes, savaient faire des discours. Par ailleurs, ils détenaient un

pouvoir spirituel qui faisait qu'ils étaient tout à la fois courtisés par les hommes d'argent ou de politique et sollicités par les pauvres pour une charge publique, un avantage matériel, un avancement.

Par suite qu'ils le veulent ou non, ils donnaient une certaine image de l'Eglise. Et même, l'Eglise, c'était eux ! *L'Eglise, c'était la hiérarchie*. Il ne serait jamais venu à l'esprit de personne que l'Eglise pouvait être une communauté fraternelle, où le Christ est l'unique chef, l'Esprit Saint l'unique lien et où l'autorité doit s'exercer comme un service et non comme un privilège.

Aujourd'hui, l'aspect pyramidal de l'Eglise est en train de disparaître pour faire place à une grande famille où chacun est différent, mais justement pour compléter l'autre. Nous méditons souvent le texte où Paul parle des charismes. La tentation de cléricalisme, qui a fait tant de mal dans le passé, qui a gravement déformé le visage de l'Eglise de Jésus Christ, est radicalement rejetée : prêtre et évêque retrouvent ainsi leur véritable place, leur vraie mission. Plus de terreur sacrée devant eux, plus de faux respect, mais une attitude empreinte d'amitié sincère, de familiarité affectueuse avec la joie d'être ensemble, de prier, de chercher, d'agir ensemble.

Pas de supériorité de la part des uns ou des autres. Pas d'enseignants et pas d'enseignés. Tous sont élèves et maîtres. Car un seul est Maître, l'Esprit qui parle à partir de la réalité, par la bouche des pauvres. Que de fois ne voit-on pas jaillir des exemples de vie donnée, de désintéressement, de sacrifice, mais aussi des pensées d'une densité incroyable, de la bouche de paysans analphabètes, qui n'ont eu pour école que les champs où ils travaillent *de sol a sol* (du soleil levant au soleil couchant).

Les CEB m'ont aidé à approfondir et à purifier mon sacerdoce. Grâce à elles, j'ai découvert ce qui constitue le noyau central du sacerdoce :

- le prêtre est celui qui fait *émerger la communauté* (car le Seigneur nous précède : il y a des pierres d'attente), qui anime la communauté, la fortifie, l'aide à réfléchir, la questionne au nom de l'Evangile et à partir de ce que vivent les gens, mais avec un peu de recul (car eux sont immergés). Il découvre s'il n'y a pas eu *déviation* : par exemple, un accent exagéré donné au spirituel désincarné ou au contraire à la lutte pour un monde meilleur, mais en oubliant le plan de Dieu.
- le prêtre est l'homme de *l'universel*, qui a pour mission propre de *relier* les petites communautés entre elles et aussi l'ensemble des communautés avec la grande communauté qu'est l'Eglise. Si ce travail n'était pas fait, chaque communauté tendrait à se séparer et à devenir une « secte ». Il faut qu'il y ait une grande variété de nervures, de vertèbres, de veines, d'artères de toutes sortes, mais aussi qu'elles soient reliées organiquement pour faire un corps vivant. La force des communautés, c'est qu'elles sont *de base*, mais leur vie, c'est qu'elles sont *ecclésiales*.

## un renouveau

J'aimerais encore dire ceci : on juge l'arbre à ses fruits. Ce renouveau, cet essor se traduit aussi par des vocations sacerdotales. Dans mon diocèse de Coroatá, nous étions 12 prêtres pour environ 500.000 habitants. L'an dernier, un jeune de notre région a été ordonné prêtre (Raimundo Baiano), un autre va l'être dans les prochains mois (Caetano), deux autres (Josias et Pedro-Paulo) se préparent au sacerdoce.

Josias (24 ans) est originaire d'un village de l'intérieur de Pirapemas. Je le connais bien, j'ai suivi toute son évolution : on peut dire que le terreau fertile de sa vocation a été et continue d'être sa communauté de Peritorio (l'une des premières de Pirapemas). Josias est soutenu, orienté mais aussi questionné par sa communauté : « tu es du peuple ; tu es l'un de nous ; tu es né dans une famille pauvre. Attention, il y a le danger que tu deviennes un prêtre riche, peut-être pas par l'argent, mais par la mentalité. Attention, ta "culture" ne doit pas te couper du peuple. N'oublie pas tes racines. Attention, pendant tes congés, tu voyages trop. Tu dois rester davantage au milieu de nous, participant aux travaux, aux activités de la communauté. Ce n'est pas que nous ayons besoin de toi ; c'est parce que tu as besoin de nous. Attention, tu commences à employer des mots difficiles ; tu ne sais plus parler avec les mots des pauvres. Ta mère est malade : pourquoi as-tu voulu, toi-même, de loin, résoudre le problème de sa santé ? N'as-tu plus confiance en la communauté ? Nous sommes tout près d'elle et nous pouvons, jour après jour, prendre les initiatives nécessaires... ».

Ainsi intervient la communauté de Peritorio dans le cheminement de Josias vers le sacerdoce. Ces chrétiens sont lucides. Ils savent *par expérience* qu'il y a une autre manière d'être prêtre. Ils la souhaitent vivement pour Josias.

Voici un autre exemple de cette lucidité chrétienne. La supérieure d'une congrégation était arrivée à Pirapemas pour préparer la venue d'une petite équipe de trois religieuses. La communauté (des représentants des quartiers de la ville et des CEB de l'intérieur) s'est longuement réunie avec elle. Elle ne s'y attendait pas. D'habitude ce problème d'implantation nouvelle de religieuses se traite avec l'évêque, parfois (un peu) avec le curé. Mais le peuple !

A la fin d'une réunion, moitié acculée dans ses retranchements, moitié émerveillée par la maturité des chrétiens, elle demanda brusquement : « Vous dites que les sœurs ne doivent pas assumer les responsabilités des membres de la communauté. Mais enfin, qu'attendez-vous exactement des sœurs ? » Réponse d'une pauvre paysanne analphabète, que tout le monde reprit en chœur : « Nous attendons qu'elles soient de la même congrégation que nous ! » Pas besoin de commentaire.

En résumé, voici les avancées que je soulignerais à partir de mon expérience :

– *articulation* : le petit noyau d'Eglise est relié par de nombreux rayons lasers (structures toujours légères et qui s'inventent au fur et à mesure du cheminement) non seulement au reste de l'Eglise universelle (paroisse – épiscopat – CNBB – et, par l'épiscopat, Rome, symbole de l'unité dans la diversité) mais aussi à toutes les organisations de la société qui luttent pour un monde meilleur (syndicat – mouvement de quartier – associations populaires contre la vie chère – club des mères – défense de la santé – associations de chômeurs – lutte contre la prostitution – conscientisation et engagement dans la politique – campagne pour la réforme agraire – clubs des jeunes, etc.). Donc une avancée à un double niveau : dans l'Eglise elle-même et dans la société où de plus en plus de chrétiens sont présents et agissants comme le levain dans la pâte.

Je prends un tout petit exemple : nous avons, depuis 15 ou 16 ans, à Pirapemas, un « syndicat-bidon », qui, au lieu de défendre les intérêts et les droits des paysans, se mettait toujours du côté des plus forts, c'est-à-dire du *fazendeiro* ou de la grande société *agro-pecuaria*. Après un long et patient travail de conscientisation, dans et par les CEB, et malgré les pressions, menaces, chantages, les paysans ont réussi à élire un compagnon qui lutte pour la justice et qui, malgré une structure syndicale « modèle Mussolini », essaie de réaliser un syndicat authentique.

– *intégration* : il suffit de vivre un peu avec une CEB pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de séparation entre contemplation et action, mais, au contraire, un va-et-vient continu, un enrichissement réciproque. Je dirais à la limite : dans une vraie CEB, pas de Parole de Dieu, méditée et savourée, qui ne débouche sur une action ; pas une action réalisée ensemble – ou en accord avec les frères – qui ne soit célébrée.

C'est la source d'un grand dynamisme, d'une grande vitalité. Grâce à la CEB, « l'aujourd'hui de Dieu » apparaît dans la prière et dans l'action au milieu d'un peuple. En utilisant de grands mots : on saisit bien à la base qu'il n'y a pas deux histoires, l'une qui serait profane et l'autre sacrée. L'intégration se fait continuellement dans les consciences individuelles et dans la vie de la communauté. Le Seigneur chemine avec son peuple ; le Seigneur est le maître absolu de l'histoire ; rien n'échappe à sa tendresse. Voilà pourquoi il veut la libération intégrale de son peuple.

– *créativité* : pas une célébration ne ressemble à une autre. Tout en respectant le cadre et l'esprit liturgiques, le peuple de Dieu invente sans cesse de nouveaux chemins de « participation et communion » (Puebla), tout en valorisant la culture et la religiosité populaires – grâce, par exemple, aux nombreuses « dramatisations » (la Parole de Dieu et la vie du peuple sont représentés sous forme de petites pièces

de théâtre, spontanées), grâce aux processions, aux chants, aux poèmes composés par les gens, par les chemins de croix dans les rues, etc.

– *élan missionnaire* : on redécouvre à la base *la vocation missionnaire de tout baptisé*. Combien de paysans très pauvres, sans avoir étudié à l'école, sacrifient une grande partie de leur temps et donnent une grande partie de leurs forces pour aller visiter, animer les communautés voisines (parfois à 15 ou 20 km) et aussi pour aider les villages où il n'y a encore rien d'organisé. Ils accomplissent un véritable ministère. Ils ont comme un grand secret qui leur brûle le cœur : l'Evangile a transformé complètement leur vie et ils ne peuvent plus garder ça pour eux. Leur conviction et leur enthousiasme sont communicatifs.

– *œcuménisme* : nécessairement, les catholiques rencontrent tous les jours de nombreux membres de sectes. Chaque fois, il y a échange d'idées sur des interprétations différentes de la Bible ; ça n'avance pas : on reste bloqué sur des positions ou parfois le plus faible se laisse influencer.

Mais là où existe une CEB vivante, elle donne un témoignage concret de vie évangélique et ensuite, tout le monde se retrouve peu à peu uni dans la lutte pour la terre, pour la défense des opprimés, dans l'effort pour un syndicat authentique, dans le travail des champs en commun, dans la lutte pour la promotion des prostituées, dans la construction et la prise en charge d'une petite école, etc.

### **mais aussi des tensions**

Mais l'Eglise ne connaît pas que des avancées ; elle connaît aussi des tensions. Là où il y a de la vie, là surgissent des problèmes. La communauté ne peut connaître la paix des cimetières. Voici quelques tensions éprouvées :

– tension entre une Eglise plus *conscientisée* et la *masse* des catholiques. Nous devons toujours en tenir compte dans notre pédagogie apostolique...

– tension entre une Eglise qui veut prendre au sérieux *l'option pour les pauvres et les opprimés*, s'engager au nom de l'Evangile dans la lutte pour la justice et la libération, et une Eglise *soucieuse de garder de bons rapports avec les pouvoirs publics*, comme cet archevêque qui aime à répéter : « Nous devons – vous devez obéir aux autorités civiles et militaires ». Ce qui est juste, mais cette insistance à le souligner, de la part d'un homme d'Eglise, risque de laisser dans l'ombre l'autre règle : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », surtout lorsque le régime couvre, comme le dit Dom Aloisio Lordscheider, *des structures de péché, une violence institutionnalisée*.

– tension entre ceux qui disent Eglise et pensent *hiérarchie* et ceux qui disent Eglise et pensent *peuple de Dieu*.

– tension entre ceux qui veulent copier les *anciens modèles* cléricaux et ceux qui cheminent vers une Eglise rénovée.

– tension entre les tenants d'un certain *Pentecôtisme catholique* (don des langues, conversion individuelle, importance de la chaleur humaine, un certain illuminisme, spiritualisme pur. Il ne faut pas mélanger les choses de l'homme avec les choses de Dieu; les pauvres doivent embrasser les riches et non parler de lutte; les riches doivent se convertir... Tout cela à l'état de tendance; je schématise), et ceux qui veulent parvenir à un monde fraternel sans discrimination, mais *sans faire l'économie d'une lutte nécessaire* pour y arriver.

– tension générale au Brésil, entre *Etat* et *Eglise*. Le régime continue, bien que d'une manière plus subtile que dans les années 70, sa politique de persécution, directe ou indirecte.

– tension entre cette Eglise d'après Medellin et Puebla qui, dans sa grande majorité, *s'est engagée au service des pauvres* et dans la défense des opprimés (paysans, indiens, noirs, ouvriers, marginaux, prostituées), et tous ceux qui, de près ou de loin, *participent à la caste des privilégiés* (hommes politiques, propriétaires de grands domaines, associés à des multinationales, etc., sans oublier les petits fonctionnaires qui sacrifient tout pour garder les miettes que laissent tomber les privilégiés).

## II. NOTRE PRÉSENCE ET NOTRE ACTION AU BRÉSIL

### 1. Histoire et évolution de notre travail

Le début de mon travail au Brésil (1962-1964) a coïncidé avec une certaine apogée de l'Action catholique. Xavier de Maupeou, avec qui je faisais équipe, était chargé de la JOC sur la ville de Sao Luis de Maranhao et moi, de l'ACO. L'action catholique a marqué *une étape très importante* dans l'évolution et la croissance du catholicisme brésilien. La méthode «voir-juger-agir», la découverte et l'analyse de la réalité, comme lutte pour reconstruire le monde selon le plan de Dieu, le recours constant à la Parole de Dieu comme inspiration et critique permanente de l'action, tout cela, me semble-t-il, a formé une génération de chrétiens, préparés à recevoir le concile de Vatican II qui, lui, a jeté les fondements d'une étape nouvelle.

Peu à peu, grâce à l'aide de nombre de forces vives de l'Eglise brésilienne, nous avons découvert que l'Action catholique, telle que nous la vivions, était en fait pensée à *partir de schèmes mentaux occidentaux*, à partir d'une réalité européenne. Peu à peu, le poussin a fait éclater la coquille et quelque chose d'autre est né. Les CEB sont apparues. L'Eglise a commencé à prendre un visage nettement brésilien. Il n'y avait plus d'un côté les *militants* et de l'autre, la *masse*, mais le peuple de Dieu, dont je parlais ci-dessus.

Par ailleurs, il nous est apparu (après une période d'euphorie à laquelle nous avions communiqué avec l'Eglise universelle) que le concile Vatican II avait été une ouverture et un renouvellement *beaucoup plus pour l'Occident que pour nous*. De nombreux aspects nous avaient séduits : mystique du développement, valorisation de la technique et des sciences modernes (réconciliées avec la foi), critique et purification de la religiosité populaire, rénovation de la liturgie et de la pastorale, de la théologie, etc. Mais il nous est apparu qu'il fallait réévaluer ces apports de Vatican II en fonction de notre sous-continent. En fait, notre Vatican II a été *Medellin* comme expression, formulation, essai de théorisation de notre cheminement latino-américain. Ensuite, malgré toutes les pressions très fortes pour en édulcorer le contenu, il y a eu *Puebla...*

Vatican II, par sa manière de poser les problèmes, par ses préoccupations modernistes et libéralisantes (reconnaître et baptiser les valeurs d'une société économiquement en plein essor), nous est apparu de plus en plus comme une réforme, un réformisme, alors que nous sentions l'urgente nécessité d'un *changement radical* : lorsque les structures sont « en état de péché », lorsque la situation « oppresseurs-opprimés » est tellement scandaleuse, peut-on se contenter d'une petite réforme ? Nous nous sentions obligés au nom de l'Evangile et au nom de l'homme, de joindre nos forces à celles de tous les hommes de bonne volonté pour changer radicalement cette société qui *fabrique* sans discontinuer de la misère.

Toute cette évolution de l'Eglise brésilienne a retenti profondément, non seulement dans mon cœur, dans ma vie de prêtre, mais aussi, bien sûr, dans mon travail en paroisse, à Sao Luis d'abord, dans le quartier de Fatima, ensuite dans les secteurs de Pirapemas et de Miranda où je suis encore aujourd'hui.

Pour ne pas répéter ce que j'ai dit dans la première partie, je noterai simplement quelques points précis de mon travail. Ce que je trouve d'intéressant dans le travail de l'Eglise au Brésil, c'est un certain pragmatisme dans l'action pour laisser place à l'Esprit Saint.

## 2. La pédagogie de notre action

a) Notre mode d'action aussi a changé. Avant toute activité, ecclésiale ou non, on se réunit et on s'écoute les uns les autres : prenons, par exemple, la campagne de Fraternité 83 : « Fraternité, oui – Violence, non ». Qu'est-ce que cela veut dire ? Quelles sont les formes de violence, ici, maintenant ? Comment construire la fraternité ? De quelle manière concrète, allons-nous essayer de vivre cette campagne ?...

b) Périodiquement nous faisons une évaluation pour voir où on en est, pour voir si nous atteignons les objectifs ou non, ce qu'il faut changer ou améliorer, comment mieux répartir les responsabilités...

c) Lorsqu'une activité est terminée, nous faisons une révision avec tous ceux qui ont participé à l'action. Chacun explique ce qu'il a trouvé de positif dans l'action, ce qui était négatif et pourquoi. Se met en place une correction fraternelle très franche et très utile qui aide énormément à la prise de conscience de la communauté. Cette révision a lieu aussi bien après une Semaine Sainte, un « mois de Marie », une année de catéchèse ou de vie paroissiale qu'après des élections syndicales, après les récoltes pour voir comment on a vécu le travail en commun (*mutirao*). Dans chacun de ces trois temps forts, le prêtre n'a jamais le premier ni le dernier mot.

Il me semble intéressant de signaler aussi l'utilisation très fréquente des techniques de groupe et d'expression corporelle. On utilise en techniques de groupe le « brain-storming », les six-six, le panel, les discussions à partir d'une exposition, la rédaction d'une affiche, la réflexion du groupe par des poésies ou des chansons improvisées...

L'expression corporelle a un grand rôle : danse, mime, procession (chargée d'un sens nouveau : le peuple de Dieu en marche vers sa libération), les gestes inventés en liturgie ou pour actualiser des scènes bibliques. Ces « dramatisations » plutôt que d'être la simple mise en scène de passages de l'Evangile sont la représentation d'événements importants de la vie des gens, des événements-clefs, des faits chargés de toute la symbolique de l'oppression, de la résistance, de la joie du peuple. Très souvent, les spectateurs participent spontanément ; ils complètent, ils réagissent car c'est la projection de leur propre vie. Lorsque ensuite on lit le passage de la Bible qui a été choisi, un dialogue très profond et dynamique commence ; une véritable révélation se fait : Dieu parle réellement à son peuple pour illuminer sa marche, réanimer les découragements, remettre debout ceux qui étaient prostrés, donner à chacun un appel concret.

### *3. Accents nouveaux dans notre ministère*

– *la Bible* : le peuple, les CEB, le cheminement de toute l'Eglise au Brésil m'ont amené à faire la grande découverte de la Parole de Dieu. Les protestants disent souvent en Amérique latine : « l'Eglise catholique a interdit la Bible au peuple » ou encore « les prêtres ont caché la Bible pour empêcher le peuple de la lire ». En fait, moi, catholique de France, j'ai découvert la Bible au Brésil, non pas ces bribes qui servaient à étayer des thèses dogmatiques ou à bâtir une apologétique, non pas des passages tirés par les cheveux pour leur faire dire ce qu'on voulait qu'ils disent, mais un message vital du peuple de Dieu en marche hier pour le peuple de Dieu en marche aujourd'hui.

Les pauvres aiment profondément la Bible qui est leur recours quotidien pour leur prière, leur réflexion, leur action. Elle leur montre l'amour préférentiel de Dieu pour les petits. Elle renverse la hiérarchie des valeurs de ce monde. Elle est source inépuisable d'espérance.

Le Brésil a modifié mon être chrétien : ma foi ne peut plus s'appuyer sur des formules ; elle s'enracine dans un vécu au sein du peuple de Dieu, mû par l'Esprit Saint, hier, aujourd'hui, en marche vers un demain encore imprévisible, mais préparé pourtant par cette longue marche.

Je suis convaincu que là est *la vraie tradition* : la fidélité historique à l'appel de l'Esprit qui parle en même temps par la Bible et par les événements et non par la répétition servile de formules figées qu'on appelle « l'orthodoxie ». Quel paradoxe et quelle injustice ce serait de traiter d'hérétiques ceux qui essaient d'être fidèles au dynamisme de la vie !

– *les documents* qui nous ont marqués ont été surtout ceux de *Medellin* et de *Puebla* et maintenant ceux de la CNBB : parole prophétique et évangélique à partir des problèmes concrets du peuple et du moment historique.

– *la théologie de la libération* a marqué une avancée décisive dans notre travail avec le peuple. En schématisant, on pourrait distinguer « la théologie du développement » qui répondait à une optique de progrès continu, suite à l'euphorie de Vatican II ; puis une « théologie de la révolution », reflet de l'espérance du Tiers Monde après Bandoeng, Cuba, Camilo Torrès, Che Guevara : l'idée générale est que l'indépendance économique, culturelle, politique, n'est possible qu'en l'arrachant aux oligarchies internationales. Enfin « la théologie de la libération », formulation et expression de l'expérience vécue dans les milliers de CEB. En fait, quoi que puissent penser ses féroces détracteurs, elle est, à mon avis, une authentique théologie et non une idéologie marxisante. Elle est un nouveau chemin vers Dieu que les pauvres d'Amérique latine sont en train de nous indiquer...

La théologie de la libération ne distille pas la haine, n'inculque pas aux pauvres l'esprit de vengeance. Elle ne veut pas du tout consacrer la séparation « opprimés/opresseurs » ; simplement, elle reconnaît que cette séparation existe et que cette situation est intrinsèquement anti-évangélique. Elle ne veut pas bouleverser l'ordre social en ce sens que les opprimés d'aujourd'hui deviennent les oppresseurs de demain. Elle veut proposer la construction d'une nouvelle société, fraternelle, égalitaire, respectueuse des plus petits et valorisant les différences (sexes, races, ethnies, coutumes, religions, régimes politiques...) où tous pourraient avoir la parole et la possibilité de participer comme sujets libres et responsables.

Je voudrais lancer ici un appel fraternel à ceux qui en Europe sont inquiets, croient percevoir de graves déviations dans la théologie de la libération ou même veulent la condamner et je leur dis : « venez et voyez ; venez passer six mois, un an, non pas dans une de nos grandes villes mais *à la base*, avec les CEB, dans une région que vous choisirez et ensuite, après avoir participé, vous pourrez parler car vous direz ce que vous avez vu et entendu ».

Je peux affirmer, avec bien d'autres témoins, que ce n'est pas seulement une utopie; déjà se dessinent les contours, la forme concrète et visible de cette société nouvelle. Les CEB (en cela, elles sont pour certains subversives) sont en train de vivre une nouvelle expérience d'exode, de marche vers la Terre promise: cela constitue une énorme richesse pour le reste de l'humanité, en particulier pour le renouvellement de l'Eglise universelle: un nouveau tissu ecclésial se constitue.

Pour conclure, je voudrais seulement souligner l'importance de la Mission comme échange entre peuples et entre Eglises. Il faut continuer, comme l'ont fait nos délégués auprès du CEFAL, à *relancer l'appel* pour l'Amérique latine. Sinon, l'Eglise de France, à mon avis, risque de se replier sur son hexagone et de perdre de sa verueur évangélique.

La France est vue par les Brésiliens eux-mêmes comme une vaste «caisse de résonance» pour des *idées* continuellement neuves, parfois séduisantes ou alors pour de vieilles idéologies et de vieux préjugés avec des bases pseudo-intellectuelles: mais tout reste au plan des idées et cela divise. Il manque peut-être à la France d'aujourd'hui le «pionniérisme» en action, le pragmatisme de ceux qui ouvrent de nouvelles voies et dont la référence n'est pas en arrière mais *en avant*, la créativité et la souplesse de ceux qui partent toujours des problèmes concrets du peuple et non de leurs idées.

Ne pourrait-on pas organiser, en parallèle à la présence française en Amérique latine, celle de latino-américains en France ou en Europe, avec l'objectif de nous enrichir tous de nos différences et pour que les Français se laissent questionner sur *les racines* (qui ont des ramifications en France) de la profonde injustice économique internationale? Pour que la France et l'Europe puissent par eux bénéficier davantage des richesses propres à l'Amérique latine: joie, simplicité, faculté d'accueil, créativité, ouverture aux personnes et aux idées différentes...

J'ai personnellement la conviction profonde qu'il se réalise en Amérique latine un *processus historique irréversible* qui peut être *déterminant* pour la vie de l'Eglise universelle: c'est comme un *creuset* où lentement se forme un nouveau mode d'être Eglise. Les persécutions dont souffre cette Eglise au Brésil, sa force prophétique (elle donne aujourd'hui de nombreux martyrs: témoins et prophètes jusqu'aux ultimes conséquences), son enthousiasme à vivre l'Evangile, sa connivence avec la Parole de Dieu où elle puise continuellement des raisons de vivre, de lutter et d'espérer, au milieu d'une misère incroyable, tout cela nous fait revivre l'ambiance des premiers chrétiens. Combien les pauvres eux-mêmes ont retrouvé *leur propre image* en relisant ensemble le récit des premières communautés chrétiennes dans les Actes des Apôtres...

En conclusion à ces quelques pages «Pour un partage missionnaire», je voudrais demander au lecteur de bien mettre mes réflexions dans leur contexte: elles ont jailli comme le cri de toute ma vie. Il y a certainement des erreurs ou des

exagérations mais c'est le témoignage sincère d'un homme qui a donné 22 ans de sa vie au service de l'Amérique latine et de l'Eglise qui y grandit, le témoignage d'un prêtre qui a voulu entendre l'appel de Jean XXIII et qui, malgré ses infidélités et ses petitesse, ne l'a jamais regretté une seconde.

Je vous propose un flash pour terminer. Il y a quelques jours, en débarquant de l'avion qui me ramenait du Brésil, j'ai rencontré un ami. Il m'a dit : « Tu es parti pour aider les chrétiens du Brésil... Ne crois-tu pas qu'un jour, ce seront eux qui viendront nous aider, nous les chrétiens de France? » Je lui ai répondu : « C'est bien possible ». Et en réfléchissant, je me dis maintenant : « C'est même déjà en train de se faire ! L'Eglise du Brésil est déjà en train d'interpeller l'Eglise de France, de la forcer dans ses retranchements, en somme de l'évangéliser ».

*Michel Candas*

*Praça João Lisboa 51  
65460 Pirapemas Maranhão  
Brésil*

# DYNAMISME MISSIONNAIRE AU SUD-BÉNIN

*par Pierre Legendre*

Dans les principales villes du Sud-Bénin – Cotonou, Porto-Novo, Ouidah, Bohicon, Abomey – la première impression offerte par les communautés chrétiennes est celle de paroisses pléthoriques, avec leur masse de pratiquants avides de sacrements et la nuée des enfants et des jeunes dans les catéchismes et les catéchuménats. Les communautés de bon nombre de bourgs et de villages donnent la même impression. Aussi parle-t-on facilement de chrétienté avec tout ce que le mot sous-entend d'installation et d'habitudes sociologiques aux antipodes de l'esprit missionnaire. Et quand on pose la question sur l'existence d'un dynamisme missionnaire dans les Eglises du Sud-Bénin, vous provoquez un sourire sceptique et amusé. « La ficelle ligote mieux que la corde » dit un proverbe Mina. Il faut donc y regarder de plus près.

D'abord les chrétiens demeurent encore très fortement minoritaires. L'environnement habituel de chacun est celui d'un monde encore très éloigné de la foi chrétienne. Dans sa propre famille, son travail, son quartier, chaque baptisé est confronté aux manifestations et aux habitudes d'autres religions, en tout premier lieu les cultes Vodun, ensuite l'Islam Noir, les diverses Eglises chrétiennes africaines. Naissance, mariage, décès et funérailles, maladie, accidents, palabres, tout est occasion pour la foi chrétienne de se vivre, de s'affirmer, de se confronter. Et selon le dynamisme spirituel de chacun, une telle situation peut être ou non missionnaire.

Des groupes ethniques importants ne sont encore qu'effleurés par l'Evangile : les Toffinu sur les bords du lac Nokoué et de la rivière So, les Holli entre Pobé et Kétou. Dans les villes, l'Evangile atteint difficilement les apprentis, les petites vendeuses, la masse énorme des enfants et des jeunes dans les écoles de base et les CEMG, les populations des quartiers périphériques sans cesse en extension.

Cette situation est renforcée par les démarches de beaucoup en direction du christianisme. Les motivations en sont multiples et pas toujours discernables. La visite de Jean-Paul II a mis en relief, si cela était oublié, que les chrétiens formaient une grande famille universelle. Ce caractère international ne manque pas de rayon-

nement. Devenir chrétien est toujours considéré comme un pas sensible vers une forme de modernité. On apprécie les engagements de l'Eglise et de ses fidèles dans les tâches concrètes de développement pour améliorer la santé, pour offrir aux gens les moyens de se donner eux-mêmes leurs outils de développement, pour favoriser la promotion de la femme. Dans les villages, les chrétiens prennent souvent des initiatives en vue du bien commun et pour favoriser la paix.

Mais l'attente spirituelle est encore plus forte au cœur d'un grand nombre de Béninois. Cela se manifeste par le désir de la prière, la volonté d'avoir une communauté et un lieu pour prier. Le respect des chrétiens pour la religion ancestrale, l'importance qu'ils donnent aussi aux funérailles, l'entraide et la solidarité devenues beaucoup plus habituelles dans les communautés, tout renforce l'attente d'une annonce explicite de l'Evangile.

### **en prise sur les problèmes des gens**

On ne peut pas dire qu'il existe, en réponse à cette attente, une pastorale missionnaire concertée. Cependant des attitudes et des initiatives sont communes dans le Sud-Bénin. L'attention qu'on leur porte met en relief combien le dynamisme de l'annonce de l'Evangile reste vivace.

L'attitude fondamentale, plutôt spécifique des zones rurales, c'est l'attention particulière que portent les agents pastoraux aux problèmes réels des populations. Cela n'est possible qu'à la suite de nombreuses visites, de contacts prolongés avec les gens, de veillées passées ensemble, de dialogue sur la vie quotidienne. Si des zones sont éloignées ou difficilement atteintes, elles n'en sont pas négligées pour autant. Ni le prêtre, ni les religieuses, ni les catéchistes ne restent assis chez eux. C'est une question de base pour une annonce de l'Evangile. Mais il arrive fréquemment que ces rencontres soient organisées. A partir de villes comme Bohicon, Ouidha, des équipes de laïcs, jeunes et adultes ensemble, partent vers les villages environnants. Les chrétiens vont ainsi rencontrer les gens chez eux. Ils se font connaître et apprennent aussi à poser un regard attentif sur la vie de leurs frères. De là naissent des sympathies. Quelques personnes viennent prier avec les chrétiens. Un petit groupe de priants se forme. Il écoute la Parole de Dieu. Il s'organise et devient une petite communauté. On choisit en son sein quelqu'un capable de rassembler et de conduire. Il est même arrivé que toute la communauté d'un village se déplace à pied pour visiter un village entièrement païen. Sur la place du village, tout le monde s'est retrouvé pour la veillée, les chants, les danses qui étaient une proclamation explicite de l'Evangile.

L'impact est toujours assez fort. Mais cette première démarche demeure stérile si des visites régulières ne sont pas continuées, si les véritables problèmes des gens ne sont pas pris en compte. Le commencement d'une première annonce est tou-

jours une aventure originale où l'Esprit de Dieu manifeste sa souveraine liberté. Quelques habitants du village de Za-Détékpa, isolé derrière un grand marigot, avait vu des chrétiens de Zakpota réciter le rosaire dans un quartier. Ils leur ont demandé de venir prier chez eux. Une vingtaine se sont déplacés. Surprise! Ils trouvent 200 personnes rassemblées dans la maison du peuple. Après la méditation de quelques mystères du rosaire qui retrace la vie du Christ, les chants religieux hanyié éclatent. Cela se terminera par une petite fête. Les gens de Za-Détékpa s'organisent et c'est ainsi que le village s'est ouvert à l'Evangile.

Le dynamisme missionnaire se greffe souvent sur des actions de partage, d'entraide et de solidarité des communautés chrétiennes déjà établies. Presque toutes ont un comité Caritas qui rassemble des fonds, distribue des aides, s'engage dans des actions de développement. Dans le diocèse d'Abomey, des groupes de laïcs et des prêtres diocésains sont très actifs dans leur recherche d'une expression de la foi à travers la culture. Ils ont donné toute leur importance aux veillées de funérailles. Les participants y sont très nombreux et souvent païens. Chants, rites, proclamation de la Parole de Dieu et commentaires, tout annonce le Christ mort et ressuscité.

### **dimension missionnaire de la foi**

Des chrétiens organisés expriment aussi dans leurs activités la dimension missionnaire de leur foi. La Légion de Marie, très présente dans les quartiers des villes, visite beaucoup de monde à domicile. Des chrétiens défaillants sont ainsi rappelés à la vie chrétienne mais également beaucoup de non-chrétiens se posent des questions et se mettent en marche.

Les communautés Feu Nouveau, formées de lycéens et d'étudiants, organisent depuis dix ans des camps-mission. Le dernier, en juillet 1984, se déroulait à Ahouansouri, chez les Toffinu du nord de la ville de Cotonou. La préparation *d'une intervention* de ce genre mobilise les chrétiens du lieu et les personnes les plus dynamiques du secteur. Plusieurs semaines avant l'événement, on se retrouve, on se visite, on discute, on prie et même on jeûne. Puis arrive la semaine de séjour au milieu des populations. Les visites commencent, surtout chez les malades, les plus oubliés. Chaque soir, sur la place du village, sous forme de mystère joué par les jeunes, l'histoire du salut se déroule pour un public nombreux, attentif et très participant. Mais ce qui frappera le plus et décidera des groupes à se mettre en route après le départ du Feu Nouveau, c'est la qualité de la prière personnelle et communautaire, de la vie fraternelle et cette ambiance dynamique et simple qui donne envie d'être disciple de Jésus.

Dans leurs discussions avec les villageois, les jeunes se heurtent aux graves problèmes des adultes et découvrent leur impuissance devant ces situations. Ils font appel à la communauté Emmanuel. Ce sont actuellement deux cents chrétiens

qui cherchent à vivre radicalement l'Evangile. Ils rayonnent déjà dans les milieux les plus différents où ils vivent. En équipes, ils prêtent main-forte aux plus jeunes. Ainsi les adultes Emmanuel, eux-mêmes souvent des convertis, portent témoignage devant les vieux du village, les chefs de famille. Une profonde solidarité s'est ainsi créée, par l'annonce de l'Evangile, entre la communauté Emmanuel et les communautés Feu Nouveau. Les aînés continuent de visiter, dans le diocèse de Cotonou, des communautés de village nées voici quelques années à la suite de camps-mission. Et encore ce 25 décembre, tandis que beaucoup célébraient en famille, tranquillement, la naissance de Jésus, 24 frères et sœurs Emmanuel ont quitté à sept heures Cotonou pour aller célébrer Noël avec la jeune communauté chrétienne du village d'Axôsu-Kômé.

Ce que les chrétiens réalisent ainsi en groupes ne saurait faire oublier toutes les actions individuelles. Un village entier dans la région de Porto-Novo s'est ouvert à la foi chrétienne grâce à l'action d'un retraité chrétien. Sur les bords du lac Ahémé, un analphabète, tellement fervent et pénétré de l'Evangile, a réussi à former des groupes de jeunes chrétiens parmi les élèves de première et de terminale d'un CEMG. Une femme visite les malades, lave leurs habits et crée un courant de solidarité dans son village. Un petit groupe naît et l'entoure. L'atmosphère du village change. L'annonce de l'Evangile devient possible.

Ainsi, en y regardant de plus près, le dynamisme missionnaire anime chrétiens et communautés du Sud-Bénin. Mais ce dynamisme n'a pas encore franchement débordé vers le Nord du pays où l'annonce de l'Evangile est plus récente, ni passé au-delà des frontières. Cette initiative dépend davantage de la hiérarchie. Les déclarations missionnaires de l'épiscopat ne manquent pas ainsi qu'une réelle bonne volonté. Mais l'obstacle de l'autonomie jalouse des diocèses et de l'estimation paralysante du besoin de prêtres a ralenti, sinon stoppé, les initiatives. Cependant le jour est peut-être proche où le souffle qui anime intérieurement beaucoup de communautés chrétiennes du Sud pourrait déborder et apporter un élan nouveau et missionnaire dans cette région de l'Afrique.

*Pierre Legendre sma*

*B.P. 9102  
Cotonou II Bénin*

# SAINT-PIERRE D'ESSOS, UNE PAROISSE URBAINE COMME TANT D'AUTRES

par S. Anne-Marie Poulain  
et P. Louis Cesbron

Dimanche 19 février, au bas de la colline de Mvolye, connue pour avoir été le point de départ de l'évangélisation en cette région, un groupe recueilli se rassemble lentement. C'est le jour choisi par la communauté paroissiale pour la célébration de l'année sainte. Nombreux sont ceux qui n'ont pas hésité à se mettre en route à pied avant cinq heures. D'autres ont pris d'assaut taxis ou transports en commun.

Le cortège s'ébranle: pas de service d'ordre et pourtant un recueillement étonnant. Un premier groupe prend la grande croix que l'on a amenée, chante, présente ses intentions. A tour de rôle, chaque communauté de la paroisse va porter la croix. Au sommet, la célébration continue ponctuée par les chants les plus divers. Un observateur extérieur aurait eu du mal à dire si cette paroisse était Ewondo, Bassa, Bafoussam, Bangangte, francophone... Les chants étaient repris par tous, les prières écoutées attentivement par l'ensemble. Les petits enfants qui y prenaient part étaient écoutés avec intérêt, dans un pays où, pour se faire entendre, il vaut mieux être un sage à cheveux blancs. Nous n'étions pas au jour de la Pentecôte et pourtant les merveilles proclamées par chacun dans sa propre langue étaient reçues par tous. Simple image d'une paroisse qui cherche à être le lieu de communion d'un congrégat de communautés; fruit aussi d'un travail caché et patient, entrepris depuis près de dix ans.

## au sein des différences

Un retour en arrière, une présentation des lieux permettront peut-être de mieux saisir le pourquoi et le comment de notre action pastorale et de comprendre qu'un pèlerinage au point de départ de l'évangélisation peut servir à la prise de conscience, pour toute une communauté, de sa vocation missionnaire. En 1974, Mgr Jean Zoa invite à *susciter des communautés locales à taille humaine*. La paroisse Saint-Pierre se trouve dans la zone périphérique de la ville où l'on trouve, en un secteur rural traditionnel en perte de vitesse, une population autochtone, une population aux origines multiples venant des quartiers, un

éventail très large des couches sociales de la ville. Comment tout à la fois constituer de petites communautés et garder l'unité? Si, en secteur rural, certaines solidarités peuvent se nouer, dans un cadre géographique restreint, en ville, il faut trouver d'autres bases. Il existe des lieux de rencontre, souvent sur des bases économiques (tontines de toutes sortes) ou sur des bases claniques. L'expérience nous a montré que, dès le départ, il faut miser sur les valeurs du Royaume, si l'on veut aider à la naissance de ces communautés, quitte à les voir se diversifier par la suite.

Un choix est donc fait pour privilégier les rencontres par petits groupes autour de la Parole de Dieu entendue, expliquée, priée. La paroisse, jeune et pauvre, n'a pas de salle pour les réunions; elles se feront dans les familles qui acceptent de nous accueillir. Pour chaque groupe, une rencontre hebdomadaire. Mais personne ne se rassemble spontanément; c'est la première époque, faite de tâtonnements, jalonnée d'échecs. Il faut visiter les familles, faire comprendre que la vie chrétienne ne peut être vécue en vérité si l'on se contente d'une pratique dominicale qui reste souvent très individualiste.

Le deuxième stade, c'est celui de la persévérance: à la première rencontre, c'est l'enthousiasme; à la suivante, il ne reste plus qu'un ou deux pelés. Alors, il faut tenir contre vents et marées à la régularité de ces réunions; la jeune pousse peut, à cette condition, prendre racine et commencer de croître. Méfions-nous toujours de ces arbres miracles qui ne sont pas passés par cette phase de l'enracinement patient. Certaines communautés n'ont vraiment commencé à vivre qu'après cinq ans de travail obscur. Pendant cette période, on peut déceler ceux qui seront les animateurs, des hommes et des femmes fidèles durant ce temps caché. Pour ceux-là, des sessions de formation ont été organisées en lien avec l'équipe de formation permanente du diocèse. Il reste encore beaucoup à faire en ce domaine.

### **dans le monde du quotidien**

Après plusieurs années, des communautés très diverses se réunissent régulièrement. Les unes ont une unité ethnique: Ewondo, Bassa, Bafoussam, Bafang, Bangangte; elles permettent à chacun d'entendre la Parole de Dieu dans sa langue. D'autres regroupent des couples chrétiens, des jeunes, voire des enfants. D'autres encore optent pour le renouveau charismatique. Toutes les sensibilités doivent être respectées. La Parole, accueillie, pain partagé à la même table, vient lentement faire de ces groupes autant de petites communautés, véritables familles en Christ. Témoin cette réflexion récemment entendue: «longtemps j'ai vécu seule, fille unique de parents divorcés; maintenant, j'ai reçu des frères et des sœurs.»

Rien de spectaculaire dans ce lent processus de transformation: seules ces petites choses qui font la famille: visites de l'un à l'autre, intérêt porté aux soucis des autres membres, travail cherché pour un autre, aide apportée aux jours les plus

durs, réconciliation lors de conflits... Tant de petits riens qui manifestent le Royaume tout proche de nous. «Qu'ils soient un!», c'est le premier fruit de la Parole partagée. J'entends parfois des paroles comme celle-ci : la prière démobilise ; il y a des tâches plus urgentes. Mais qui mobilisera pour l'œuvre de justice et de paix du Royaume, sinon celui qui en est le Maître ? Voilà un mois à peine, l'un de ces groupes découvre, dans un de nos quartiers, une jeune femme paralysée, trop pauvre pour consulter un médecin. On se cotise. Une femme prendra deux matinées entières pour l'accompagner, avec d'autres membres de la communauté, à l'hôpital où elle pourra être soignée...

C'est ainsi que la Parole prend chair. Unité mais aussi ouverture «afin que le monde croie», c'est l'autre versant de la conversion. Il ne suffit pas d'être bien ensemble ; encore faut-il l'être pour le Christ. Cette ouverture se fait dans deux directions, ouverture à son Eglise, ouverture au monde.

### **ouverture à l'église**

Pour que ces familles prennent conscience qu'elles sont membres d'une Eglise plus large, la paroisse tente d'être le lieu d'échanges entre les unes et les autres. Une fois par mois, les communautés les plus proches de la chapelle sont invitées à prier ensemble. A tour de rôle, elles prennent part à l'animation liturgique des célébrations dominicales. Toute cette coordination est réfléchie, décidée au niveau du conseil paroissial où toutes ces communautés sont représentées.

Des heurts, il y en a bien sûr : la diversité des groupes ethniques ne favorise pas toujours la compréhension ; l'approche des uns et des autres n'est pas la même ; une communauté charismatique ou une cellule d'action catholique n'ont pas le même langage. C'est alors qu'il ne faut pas perdre de vue l'objectif initial : le rassemblement au nom du Seigneur et par Lui. Quand on connaît les préventions qui existent entre des ethnies aussi différentes que celle des Beti et celle des Bami-leke, il est étonnant de voir ces derniers opter pour qu'un Ewondo soit président du conseil paroissial. La vie commune autour du Christ apprend lentement à situer les rapports interpersonnels et à considérer les autres sur des critères différents de ceux que le monde véhicule. Le visage de l'Eglise, riche des multiples nuances de chaque communauté se dévoile ainsi enrichi par l'apport de toutes.

### **ouverture au monde**

Les communautés qui acceptent le risque de l'ouverture au monde sont les plus vivantes. Celles qui végètent sont celles qui refusent de faire le pas. Depuis trois ans, pour aider chaque communauté à prendre conscience du devoir de témoignage, au temps du carême, nous confions des croix aux communautés qui sont invitées à aller chaque jour visiter d'autres familles ou rencontrer des vieillards abandonnés ou malades. Ainsi peuvent-elles manifester qu'elles ne sont pas un

lieu de repliement sur soi, mais au contraire, sel et lumière au milieu du monde. Maintenant des groupes prennent eux-mêmes des initiatives. Un groupe s'efforce de faire ses réunions chaque fois dans une maison différente du quartier, aussi bien chez les catholiques que chez les non-chrétiens. Un autre, attentif aux enfants, aide à leur catéchèse. Un autre se préoccupe du mariage religieux de couples vivant maritalement depuis des années. Phénomène plus récent, des baptisés adultes, qui en fait n'ont jamais été évangélisés, viennent demander une formation chrétienne parce qu'ils ont rencontré le Christ dans ces groupes; ils ont soif de le connaître plus. Il faut longuement ramer à contre-courant pour que l'on accepte non pas seulement de *venir à l'église*, mais d'*être cette Eglise*; non pas seulement de recevoir les sacrements, mais de devenir Eglise-sacrement.

C'est un peu cela le mouvement de ce corps ecclésial que forme notre paroisse. Permettre au plus grand nombre de découvrir l'Eglise à travers ces communautés à taille humaine. Ouvrir ces communautés les unes aux autres, pour qu'elles soient en vérité pierres vivantes de l'édifice Eglise. Veiller à ce qu'elles restent ouvertes à leur milieu environnant pour que vienne le Règne.

Notre groupe apostolique, formé de deux sœurs et de deux prêtres, a essayé de jouer, pour lui-même, ce jeu de la communauté. Nous nous réunissons au même rythme hebdomadaire que nos communautés de quartier. C'est la Parole de Dieu, accueillie ensemble, qui, lentement, nous fait devenir « un ». A travers nos doutes et nos hésitations, nous cherchons à dire nos pauvres « oui » quotidiens. L'Esprit féconde comme il l'entend, souvent de façon inattendue, notre acquiescement à la Parole de Dieu. Et pour qu'on se rappelle bien que tout vrai dynamisme ne peut venir que de cet Esprit qui façonne le visage de l'Eglise, chaque jour, à tour de rôle, l'un de nous consacre une heure au nom de tous, à se rendre présent dans la prière du Seigneur. Ainsi, nous formons une communauté parmi les autres communautés de la paroisse, unie et travaillant avec les autres pour le témoignage de la miséricorde du Père. Le dynamisme missionnaire n'est plus seulement celui d'une petite équipe de spécialistes, il est celui de toute une communauté paroissiale où chacun se laisse évangéliser en devenant facteur d'évangélisation.

*Sœur Anne-Marie Poulain*  
*Père Louis Cesbron*

*BP 1370*  
*Yaoundé*  
*Cameroun*

# LA RELÈVE DE LA MISSION

par Henri Maurier

## introduction

Prenons quelques précautions de langage ! Si on regarde la mission à partir de cette petite péninsule du continent asiatique-africain qu'est l'Europe de l'extrême-ouest, deux faits récents peuvent attirer l'attention : l'ouvrage de O. Degrijse, *L'éveil missionnaire des Eglises du tiers monde*<sup>1</sup> et le *Congrès Missionnaire de Lisieux*<sup>2</sup> duquel nous retiendrons spécialement la prestation de Mgr Isidore De Souza, *La mission aujourd'hui, qu'est-ce que c'est ?* Deux analyses, deux situations, deux territoires qui ne se ressemblent guère, sans être contradictoires. Le premier, ancien supérieur de la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie (Scheut), actuellement directeur national des Œuvres Pontificales Missionnaires de Belgique, est plutôt du côté des supporters des instituts missionnaires ; le second, ancien recteur de l'Institut Catholique de l'Afrique de l'Ouest (Abidjan), actuellement archevêque coadjuteur de Cotonou (Bénin), en voit plutôt la fin imminente. Je me garderai bien de prétendre à l'arbitrage d'un match ; je voudrais plutôt essayer de déceler, derrière la pertinence des analyses de l'un et de l'autre, les présupposés méthodologiques que l'on pourrait énumérer ainsi :

1° Les concepts de mission *ad intra* et de mission *ad extra* ne sont pas complètement élucidés. Dans la situation présente de quadrillage (presque totale) des nations en Eglises particulières<sup>3</sup>, la mission aux non-chrétiens peut se faire aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de ces Eglises ; de même, la mission aux chrétiens (l'approfondissement de l'évangélisation) peut être faite, à l'intérieur d'une Eglise donnée, par ses propres membres ou par des expatriés<sup>4</sup>. Convenons que, par mission *ad extra*, on entend la mission faite auprès des chrétiens comme des non-chrétiens dans une Eglise particulière « A » par des chrétiens appartenant à une autre Eglise particulière « B ».

2° L'expression *institut missionnaire* manque aussi de précision. Il importe de distinguer les grands *ordres religieux* (qui ont pu assumer des tâches missionnaires hors de leurs provinces d'origine) comme les Bénédictins, Dominicains, Franciscains-Capucins, Jésuites, Augustins ; les *instituts missionnaires spécialisés* qui

n'ont pas d'autres œuvres que l'œuvre missionnaire *ad extra*; les congrégations ou instituts qui ont des œuvres spécifiques (enseignement, hospitalité) aussi bien dans les Eglises de leur province d'origine qu'ailleurs.

3° Il faut surtout bien voir que ces ordres, instituts, congrégations, par leur structure propre d'exemption ou de droit pontifical, tout en étant divisés en provinces territorialement définies, ont une structure *transversale* par rapport aux Eglises particulières; l'engagement dans un institut ne se confond pas avec l'engagement dans une Eglise particulière. Autrement dit, il y a une opposition structurelle entre le système des Eglises particulières (unies au centre romain) et le système des ordres, instituts, congrégations (unis au centre romain) mais non dépendant des Eglises particulières. Les conditions de travail et d'épanouissement des uns et des autres ne sont pas les mêmes.

4° Dans les activités ecclésiastiques, pastorales, missionnaires, il importe de distinguer les *projets*, des *personnes et organisations* qui les mettent en œuvre. Mgr De Souza parle beaucoup de projet, peu des acteurs; le P. Degrijse aurait plutôt la tendance inverse.

5° Constatons que Mgr De Souza parle très peu de la mission au sens théologique du terme. En effet, une définition abstraite théologique est incapable de rendre compte de la variété historique des missions concrètes, de leurs conditionnements et de leurs contingences humaines. D'où l'intérêt des analyses «historiques-structurelles» de Mgr De Souza. Aussi bien la définition des projets actuels et la prospective concernant leurs acteurs éventuels ne nous fait aucunement sortir de la condition humaine en cette fin du XX<sup>e</sup> siècle.

6° J'ai déjà parlé de la différence des structures entre les Eglises particulières et les ordres-instituts-congrégations. Il importe également d'avoir présentes à l'esprit l'opposition structurelle qu'il y a entre la multiplicité potentiellement centrifuge des Eglises particulières et l'unité potentiellement uniformisatrice du centre romain; il n'y a pas de christianisme catholique sans contrôle hiérarchique d'orthodoxie tout autant que sans inculturation multiple du message dans la diversité des peuples. Il importe tout autant de remarquer que si les hiérarchies définissent les projets, ce sont les peuples qui ont les ressources énergétiques pour les réaliser.

1/ Fayard, Paris, 1983, 122 p.

2/ 28-30/4/84. Ce congrès national avait pour thème: «Au-delà de toute frontière, témoigner de l'Evangile.»

3/ Selon la terminologie du *Nouveau Droit Canon*.

4/ Ainsi S. Souliane FATATIKA de Wallis et Futuna, Sœur mariste travaillant au Sénégal, auprès des musulmans de Pikine, d'après son témoignage à Lisieux.

Enfin les Eglises et les peuples ne peuvent pas définir des projets sans négocier de quelque façon avec les pouvoirs politiques nationaux (et internationaux).

7° Un réalisme élémentaire conduit à se demander à chaque niveau d'où viennent les finances, quel que soit le désintéressement des personnes ? Qui paye quoi ?

Munis de ces quelques clés, nous pouvons entrer dans les constructions proposées à notre attention.

### *1. Eveil missionnaire des Eglises locales*

#### **églises à part entière**

Le livre du P. Degrijse entend faire le compte des initiatives des Eglises du tiers monde (TM), en matière de mission *ad extra*, c'est-à-dire hors de chez elles, en d'autres pays et d'autres continents. Ainsi se trouve soulignée la vitalité des Eglises, fruits des missions modernes *ad extra* des Eglises européennes, depuis le xvi<sup>e</sup> siècle. En devenant elles-mêmes missionnaires, elles accèdent aux prérogatives normales d'Eglises à part entière et font cesser par le fait même le monopole missionnaire des anciennes Eglises occidentales. Voilà un fait, minime sans doute au niveau des media de la société séculière, mais important pour le christianisme. Interrogeons-nous sur son ampleur et sur sa signification.

Le livre est un plaidoyer pour la mission, non une œuvre scientifique. L'auteur se plaît à voir dans cet «éveil» un effet du Concile de Vatican II et, spécialement, du Synode romain de 1974 sur l'Evangélisation. On pourrait en discuter : comme si ces instances romaines ne se trouvaient pas obligées d'avaliser des courants historiques qui se font sans elles. D'autre part, cet «éveil» peut servir de monition fraternelle : les Eglises du TM sont fières de leur dynamisme et de leurs initiatives, dénonçant la lassitude, la crise, le relâchement des Eglises occidentales dans leur engagement missionnaire ; par là, l'auteur entend stimuler les vieilles chrétientés. Nous sommes donc en face d'une œuvre pastorale d'animation missionnaire, en même temps que d'apologie et d'exaltation du centre romain et des responsables ecclésiastiques. Une histoire, une prospective scientifiques auraient d'autres exigences. Considérons d'abord l'ampleur des faits relatés.

#### **un élan missionnaire ad extra**

L'ouvrage n'est pas exempt d'une certaine *inflation du langage* : là où l'auteur parle d'explosion (p. 40), de véritable «boom» (p. 43), de «partout dans le monde», parlons plutôt de semis clairsemés – ce qui n'est pas rien – car nul ne

sait si ce qui lève deviendra un grand arbre ou un modeste légume. Si l'on enlève de ce volume les pages qui sont des citations, des commentaires de textes conciliaires et synodaux, de congrès missionnaires, de conférences épiscopales et de personnalités ecclésiastiques, les faits de fondations strictement dits tiennent peu de place. Distinguons donc les déclarations d'intention, qui ne sont certes pas sans importance sur l'évolution des mentalités, des réalisations proprement dites. Notons aussi un effet de loupe : parlant uniquement de cette orientation missionnaire, l'auteur peut y voir lyriquement une nouvelle Pentecôte, mais tous les aspects de ces Eglises ne sont pas aussi glorieux, tant s'en faut. Autrement dit, il manque un outil élaboré qui permettrait de juger en quoi un élan missionnaire *ad extra* est la marque de la vitalité ecclésiale : un tel outil devrait tenir compte des circonstances favorables ou défavorables à l'expatriation au loin.

Un autre effet de grossissement est obtenu par l'*accumulation des chiffres* : le fait missionnaire nouveau est surtout vu sous l'aspect quantitatif ; rappelons précisément que c'est là une des caractéristiques communes aux publications missionnaires d'insister sur les statistiques et les formes comptables d'implantation. Si on n'y prend garde, on a l'impression d'une masse. En fait, outre que certains chiffres sont négatifs, d'autres sont sans signification précise faute de critère de référence : de quelle croissance faut-il créditer la *Society of the Mission of St Francis Xavier*, fondée en 1887, à Goa, réorganisée en 1939 et comprenant, en 1977, 105 prêtres, 27 frères, 48 scolastiques et novices (p. 67), ou encore l'*Indian Missionary Society* qui, fondée en 1943, totalise en 1980, 48 prêtres, 22 frères, 69 scolastiques et 15 novices (p. 67). L'auteur nous dira que ce qui frappe là, c'est le grand nombre des aspirants. Mais que signifient ces 14 instituts séculiers (sans date de fondation) travaillant en Inde, dont 6 d'origine indienne, qui groupent ensemble 300 membres (p. 63), ce qui donne une proportion de 21,4 membres par institut ? Aucune commune mesure avec les fondations de Mère Teresa qui, depuis 1950 et 1963, enregistrent 1.800 religieuses et 500 frères (avec 354 novices, femmes et hommes) et 150 maisons (p. 69).

Un autre effet d'*amplification* est obtenu par le fait qu'on nomme *les pays* où il se passe quelque chose, pas les autres. D'après l'auteur, les seuls pays d'Afrique où l'on peut parler d'un effet missionnaire sont le Nigeria, le Burundi, le diocèse de Moshi en Tanzanie, l'Ouganda (pour le cas des Apôtres de Jésus) et le Zaïre ; d'autres pays estimeront avoir été oubliés... Manifestement, à y regarder de près, quelque chose s'éveille – et ce n'est pas rien. Dans son élan et son enthousiasme l'auteur ne manque pas de prolonger ses observations par les incantations d'usage : *La mission doit se décléraliser. Elle est une tâche qui incombe à tout le peuple de Dieu. La base doit devenir missionnaire et soutenir la mission. Les vocations missionnaires de laïcs doivent être encouragées* (p. 84). (Je souligne) Nous en sommes bien d'accord, mais ces proclamations ne sont pas des réalisations.

Il n'en reste pas moins vrai qu'il y a des faits. Quelles sont leurs significations? Le P. Degrijse raisonne avec une notion univoque de la mission *ad extra*, celle qui est faite surtout par les instituts missionnaires, comme dans l'ancien temps – là-dessus, Mgr De Souza ne sera guère d'accord –. En effet, le P. Degrijse remarque que le nombre des aspirants dans les instituts du TM a brusquement augmenté et que l'engagement missionnaire *ad extra* des Eglises du TM se fait principalement par le biais des vocations qu'elles fournissent aux grands ordres, instituts, et congrégations missionnaires internationaux. L'auteur en déduit que le poids de l'effort missionnaire va basculer du côté du TM : certes le nombre des aspirants est un indice, mais attendons que ces jeunes d'aujourd'hui soient les missionnaires actifs de demain pour juger de leur impact. Plus importante est la constatation de l'auteur qui rappelle que ces grands ordres-instituts-congrégations sont occidentaux dans leurs traditions, leur formation, leur train de vie, leurs finances (sauf quelques exceptions). De là, les difficultés que ces ordres éprouvent à être de plain-pied avec les peuples pauvres du TM. Il insiste sur la prudence avec laquelle il faut examiner les vocations qui peuvent être portées par un désir de sécurité et d'élitisme. Il espère néanmoins (non sans quelque contradiction) que ce clergé élitiste saura, mieux que les occidentaux, promouvoir une religion populaire (p. 100). Si on démêle les attentes des réalisations effectives, force est de constater que la créativité des Eglises du TM en matière de nouveautés religieuses et missionnaires n'est pas démontrée. Et ce recrutement des ordres-instituts-congrégations dans les jeunes Eglises est interprété négativement par Mgr De Souza : il serait le signe que *les instituts missionnaires (l'évêque ne considère qu'eux) peuvent être tentés de prendre n'importe quel moyen pour s'empêcher de mourir. Ils écarteraient ainsi le mystère de la Croix de l'entreprise missionnaire et transformeraient celle-ci en une expédition civilisationnelle qui veut à tout prix perdurer*. D'autre part, ce recrutement ne prive-t-il pas les nouvelles Eglises d'éléments dynamiques dont elles auraient besoin?

### unifier autour de rome

Si j'étais dramaturge, c'est là que les deux héros devraient s'affronter dans un débat cornélien ! Plus modestement, je ferai remarquer que nous nous trouvons devant cette opposition structurelle signalée plus haut comme « clé » n° 3 : les Eglises particulières, les évêques et leur clergé n'ont pas les mêmes « intérêts » que les ordres-instituts-congrégations. L'expansion de ces ordres internationaux est aujourd'hui tout simplement une des pièces maîtresses par lesquelles le Saint-Siège organise l'unité, le contrôle de l'orthodoxie, l'universalisme du catholicisme planétarisé, le faciès cosmopolite du chrétien à venir ; à côté d'autres instruments qui vont dans le même sens : les voyages du Pape, l'internationalisation de la Curie romaine, les synodes romains et les visites *ad limina*, le contrôle des universités et instituts de recherche, les nonciatures, les distributions financières.

Autrement dit, dans l'hypothèse d'une humanité planétarisée à la recherche d'une religion unificatrice, le catholicisme est des mieux placés organisationnellement. Les instituts religieux internationaux de droit pontifical représentent donc une capacité centripète face aux Eglises particulières, avec leurs exigences d'identité, d'inculturation, de « contextualisation » qui manifestent une tendance centrifuge<sup>5</sup>.

Ainsi, à travers l'expansion des instituts internationaux, c'est moins la créativité missionnaire de la périphérie qui se manifeste que celle du centre romain, qui depuis longtemps revendique la responsabilité première en matière missionnaire. Autrement dit, les Eglises locales du TM commencent à donner au Saint-Siège des ressources humaines pour l'exécution de ses projets. D'ailleurs, les instituts internationaux, par leur quadrillage d'installations, offrent à l'expatriation des cadres adaptés que n'ont pas les Eglises particulières. Par leurs possibilités de gérer leur personnel, ces instituts peuvent aussi bien spécialiser par exemple un jésuite indien dans l'étude de l'hindouisme, qu'un jésuite canadien dans l'étude de l'Ethiopie<sup>6</sup> et cela dans la mesure où ces instituts sont libres de s'investir comme ils l'entendent. Je n'en dirai pas autant des instituts missionnaires spécialisés qui n'ont plus de possibilités d'agir qu'à l'intérieur et avec l'aval des Eglises particulières dont ils sont en quelque sorte les bouche-trou, à la fois demandeurs (ils doivent avoir le maximum de leurs membres expatriés) et demandés (les évêques, dont Mgr De Souza, sont dans le besoin).

### **relations inter-églises : voie de la mission**

Dans la foulée de l'analyse du P. Degrijse, interrogeons-nous maintenant sur la capacité des Eglises particulières pour la mission *ad extra*. Avec la collégialité épiscopale, les relations interpersonnelles entre évêques, prêtres et fidèles qui se visitent et se reçoivent, les clergés *fidei donum*, les étudiants, les jumelages inter-diocésains et interparoissiaux, les tourisms-pèlerinages réciproques, les coopérants, des nouveautés sont en route qui peuvent très bien fonctionner en dehors des instituts missionnaires spécialisés et des grands ordres internationaux<sup>7</sup>. La règle y serait la réciprocité, la multiplicité des contacts et des temps forts, mais aussi le court terme. Et pour l'approfondissement des relations, on peut imaginer, de part et d'autre, des institutions destinées à promouvoir l'étude des langues, des

5/ Cf. par exemple le discours de JEAN-PAUL II aux évêques du Zaïre en visite ad limina, D.C. 1854, 19/6/83, p. 605, sur les dangers de la théologie africaine.

6/ Tel le P. Claude SUNNER, depuis 30 ans en Ethiopie et éditeur d'une énorme collection de textes éthiopiens poétiques et philosophiques.

7/ Un exemple de partenariat dans la réciprocité : des ethnologues sénégalais et d'autres pays viennent à leur tour étudier l'Europe : cf. *Jeune Afrique* n° 1219, mai 1984, p. 58.

histoires et religions locales. Dans notre monde en voie de planétarisation, cette connaissance réciproque qui aboutit au partage et à l'estime mutuels, ne serait-elle pas la forme moderne du «voyez comme ils s'aiment» de la primitive Eglise? Il ne s'agit pas encore à proprement parler d'un apostolat auprès des non-chrétiens, mais ceux-ci pourraient se rendre compte de ce que sont les chrétiens entre eux: véritablement universels et fraternels. C'est ce genre de «mission» semble-t-il, que Mgr De Souza préconise dans son exposé et qu'un congrès national comme celui de Lisieux met en exercice.

Si ces analyses ont quelque exactitude, on voit qu'au niveau des ressources en «hommes» et de leurs possibilités de circulations et d'implantations, le clivage Eglises particulières / ordres-instituts-congrégations religieuses est important. Mais considérons maintenant les *projets*.

### **églises particulières et instituts religieux**

Mgr De Souza parle surtout d'inculturation et de développement; le P. Degrijse y ajoute la religion populaire (p. 100), les communautés de base (p. 92), la libération des pauvres (p. 102). Il faudrait aussi mentionner les nécessaires négociations avec l'Etat, les puissances locales, et, d'autre part, la prise en compte des désirs populaires. L'histoire de l'Eglise montre à satiété que la capacité des Eglises particulières à gérer ces projets peut entrer en compétition avec les capacités des ordres-instituts-congrégations. Après tout, une Eglise particulière peut s'accommoder de l'expulsion des jésuites et des congrégations. Les populations peuvent préférer les «bons pères» au curé, etc. Il est difficile de reprocher aux Eglises particulières de vouloir se réserver la négociation avec leur Etat, leur élite, etc. On peut se demander si elles apprécient beaucoup de se voir court-circuitées par des instances romaines ou congrégationnelles en ces domaines... Les évêques se plaignent parfois des projets des religieux et missionnaires qui travaillent chez eux, et inversement! Le P. Degrijse y fait allusion à propos des missionnaires polonais qui se trouvent une vocation de réformer les Eglises locales sur le modèle polonais. Il y a donc là des sources de tensions, et ce n'est pas pour rien que cet auteur rappelle les documents du Saint-Siège concernant les relations entre les évêques et les instituts religieux (p. 118).

En ces domaines, il n'est pas possible pour la bonne marche d'un institut, d'être purement et simplement au service des évêchés locaux. Un institut réussit d'autant plus qu'il a la possibilité de s'investir dans un projet dont il a la maîtrise organisationnelle pour une longue durée; encore faut-il que ce projet corresponde à une attente et de l'Eglise particulière et des populations (sans oublier l'Etat). C'est autour d'une telle activité que fonctionne une spiritualité et un recrutement satisfaisants. Si les congrégations religieuses locales, fondées dans une Eglise particulière, ont tout à gagner à avoir de tels projets, les instituts missionnaires spécialisés sont par contre handicapés. Autant ils ont eu cette possibilité quand ils

jouissaient du *jus commissionis*, autant ils en sont privés actuellement, dilués qu'ils sont en des multitudes d'activités dont ils n'ont plus la maîtrise. D'où leur crise. Les grands ordres, par contre, ont d'autres capacités d'auto-réalisation.

## 2. *Transmutation de la mission*

En somme, le P. Degrijse conserve une idée relativement univoque de la Mission : s'expatrier, convertir les non-chrétiens, instituts missionnaires spécialisés. Tandis que Mgr De Souza centre son exposé sur une *transmutation* du sens et des modalités de la mission. Alors que le premier s'appuie sur des textes ecclésiastiques et se contente d'un concept théologique de la mission, le second est beaucoup plus réaliste en envisageant « les » missions dans la variété de leurs conditionnements historiques. Le P. Degrijse a surtout en vue des instituts missionnaires dans leur internationalisation, tandis que Mgr De Souza pense surtout aux Eglises particulières. A mon avis, l'un et l'autre minimisent les oppositions structurelles propres au catholicisme romain. Quand le P. Degrijse montre la façade internationale des Franciscaines Missionnaires de Marie (p. 111), il ne dit rien de leurs œuvres et des projets qui les sous-tendent, tandis que Mgr De Souza parle d'abondance des projets des Eglises particulières mais glisse sur leurs ressources en hommes et organisations pour les réaliser.

### **interculturalité**

L'intérêt de la conférence de Mgr De Souza est de formuler avec force ce que j'appellerais le *projet global* de la mission aujourd'hui et demain : les Eglises, l'Eglise doivent apprendre à vivre en *interculturalité* : *tous les peuples se trouvent en face de la tâche toute nouvelle d'apprendre à vivre en permanence dans la différence de manière responsable et solidaire*. Ce qui est tout différent évidemment, mais non sans parallélisme, du projet global de la mission d'hier qui était *l'implantation de l'Eglise catholique romaine là où elle n'existait pas*. L'évêque montre la portée christologique de ce projet, mais sans insister sur sa portée évangélisatrice auprès des non-chrétiens. Il revendique aussi la pratique et la conception de l'apôtre Paul. Mais il passe rapidement sur le rapport de Paul à Pierre, cet envers de l'interculturalité qu'est le contrôle hiérarchique de l'orthodoxie et de l'unité, et les moyens pour l'accomplir.

Il n'analyse pas non plus qui a la maîtrise des moyens civilisationnels de cette interculturalité et qui la paye. Mais on comprend que c'est désormais une mission tous azimuts puisque chaque Eglise doit être en activité d'inculturation de l'Evangile dans la culture et la situation de son peuple, et doit, en même temps, comprendre, estimer l'inculturation de tous les autres et en être solidaire. La distinc-

tion bipolaire du monde qui présidait naguère à la conception de la mission : pays de chrétienté / pays de non-chrétiens, donc de missions, a désormais cessé. Il n'y a plus un monde chrétien en face d'un monde païen, conduisant à privilégier la mission *ad extra* ; chaque Eglise, chaque pays connaît, selon des proportions diverses, une même diversité des composantes religieuses : *des chrétiens de diverses dénominations, des déchristianisés, des non-chrétiens, des indifférents, des agnostiques, des athées, des protagonistes et des antagonistes à l'Eglise institution, des progressistes et des traditionalistes, etc.*

## les instituts missionnaires

Il s'ensuit, selon Mgr De Souza, que les instituts missionnaires spécialisés qui répondaient – non sans ambiguïtés – à la bipolarisation antérieure – monde chrétien / monde païen – ont fini leur temps, ce que prouve d'ailleurs l'extrême diminution de leur recrutement. Ils ne sont plus que des survivances, *tentés de prendre n'importe quel moyen pour s'empêcher de mourir* en recrutant de jeunes éléments dans les nouvelles Eglises. Voilà quelque chose qui va consterner les missionnaires et leurs instituts. Mgr De Souza nous permettra bien d'en discuter et d'évaluer ses arguments.

1° Mgr De Souza se défend de faire de l'histoire : il n'en a pas le temps dans une conférence rapide. Mais il essaie de caractériser la mission de demain par rapport à celle d'hier ; c'est un bon principe car, si nous ne savons pas très bien où nous allons, du moins pourrions-nous voir clairement d'où nous venons ; les contrastes permettent de mieux comprendre. Le conférencier s'attache donc à décrire des structures, ce qui nous paraît une bonne chose, à condition que ce soit exact même si c'est partiel. A condition aussi de penser que les structures mises en œuvre hier par certaines institutions, ne sont pas forcément obsolètes quand ces institutions changent ; ainsi, il nous paraît bizarre que l'on puisse reprocher aux instituts leur spécialisation même, comme si la spécialisation des charismes et des ministères n'était pas une constante dans l'Eglise catholique.

2° Mgr De Souza ne parle que des instituts missionnaires. Je suppose qu'il reconnaît aux grands ordres (qui furent aussi missionnaires *ad extra*) le droit d'exister et de recruter. Or, eux aussi écrèment les jeunes Eglises ; le P. Degrijse l'a bien indiqué.

3° Notre conférencier examine le *jus commissionis* du côté de ses inconvénients. Quelle institution n'en a pas ! Mais ce n'est pas par ce bout-là qu'il fallait prendre les choses. Il fallait le voir comme institution-moyen permettant l'implantation de l'Eglise catholique, avec ses déterminations existant alors. Que Mgr De Souza attaque le principe même de l'implantation d'une Eglise qui se veut moyen institué de salut ou qu'il attaque le choix que le Saint-Siège a fait de cet outil juridique (après l'usage du malheureux moyen que fut le patronat espagnol et portugais) ! Les inconvénients signalés paraissent minimes : tel le déguerpissage d'une

équipe missionnaire occasionné par l'imprécision des limites de juridiction ! Quant au changement de nationalité des missionnaires sur un territoire changeant de « propriétaire colonial », ce n'est pas le *jus commissionis* qui est en cause, mais tout simplement que, sous n'importe quelle latitude et à n'importe quelle époque, le pouvoir ecclésiastique ne peut rien faire sans négocier avec le pouvoir civil.

4<sup>e</sup> Il y avait un autre avantage au *jus commissionis* que Mgr De Souza perçoit comme un abus : la tendance des instituts commissionnés à se croire propriétaires de leur mission ! D'abord, je ne crois pas que cela ait été fréquent : ni chez les fondateurs, ni dans les constitutions ou directoires, ni dans la pratique missionnaire. Par contre – et cela vaut pour n'importe quelle association religieuse – un institut n'est vivant que pour autant qu'il a la maîtrise de son œuvre et peut y investir à long terme au niveau du personnel, des stratégies, des finances, de la spiritualité. Or le *jus commissionis*, en rendant un institut responsable d'un territoire accomplissait cette condition de bon fonctionnement. Et ce n'est pas étonnant si les instituts s'effondrent quand ils perdent ce *jus*, ou plutôt quand ils n'ont plus d'œuvres sur lesquelles exercer leur maîtrise.

5<sup>e</sup> Africain, Mgr De Souza ne peut pas ne pas souligner l'expérience douloureuse de la colonisation soi-disant civilisatrice, inspirée par l'orgueil et l'impérialisme de l'Occident et dont les missionnaires ne furent pas indemnes. Mais même si cette morgue n'avait pas existé (et il est étonnant que tant de siècles de christianisme monopoliste ne l'aient pas prévenue !), l'implantation de l'Eglise n'aurait pas pu se faire sans les changements civilisationnels nécessaires et inéluctables. Cette prédication-implantation d'abord ne pouvait être le fait que de ceux qui avaient la maîtrise civilisationnelle des voyages au loin : c'est pourquoi la mission a été un « aller au loin », puisque les Africains ou les Américains ou les Chinois n'avaient ni les moyens ni l'idée de venir en chrétienté.

L'exemple de Paul ne vaut pas ici car Paul voyageait dans le monde civilisationnellement unifié de l'empire romain ; ce qui n'était pas du tout le cas du xvi<sup>e</sup> au xx<sup>e</sup> siècles, ce qui le devient maintenant (grâce d'ailleurs aux moyens occidentaux de circulation et de communication). Ensuite, c'est la structure même de l'Eglise catholique, comme religion révélée, qui exige certaines formes civilisationnelles : comme la lecture et l'écriture, la circulation de certaines matières sacramentelles, la nécessité du contrôle d'orthodoxie ; et puisque cette Eglise voulait un certain type de clergé, il fallait bien instituer les moyens civilisationnels ad hoc. Aussi bien, le nouveau projet de la mission que Mgr De Souza appelle l'interculturalité, demande des moyens civilisationnels appropriés. Il ne faut pas rendre responsables les missionnaires de ce qui est structurel à l'Eglise du Christ depuis qu'elle fonctionne ; ou alors, il faut demander des comptes au Père éternel : pourquoi n'envoie-t-il pas son fils chez les chasseurs-cueilleurs ou chez les agriculteurs sédentaires-indépendants ou dans un petit royaume indépendant, plutôt que dans un empire à fonction universalisatrice ?

6° Les missionnaires ont partagé la mentalité des pionniers: explorateurs, commerçants, militaires, administrateurs. Certainement! Mais ceci nous éclaire aussi sur les structures de la vocation et de la réussite d'un institut. C'est une illusion de croire que ces vocations et instituts sont à 100 % spirituels, c'est au contraire le point de rencontre de toutes sortes de motivations personnelles et institutionnelles. Et pourquoi donc l'œuvre de Dieu ne serait-elle pas incarnée dans ce fonds-là? Le P. Degrijse a bien noté que les vocations puisées dans le TM par les ordres et instituts internationaux sont aussi portées par la recherche de la sécurité et de l'élitisme inhérents à ces institutions expérimentées. On peut en déduire que les jeunes Eglises ne fonderont des instituts nouveaux bien à elles, que dans la mesure où elles pourront tabler sur des motivations similaires; c'est aussi une des raisons de la décadence des instituts missionnaires spécialisés: les motivations anciennes sont épuisées, d'autres n'ont pas pris la relève. Mais, pour conclure que ces instituts sont finis, il faudrait que le nouveau projet, tel qu'il est défini par Mgr De Souza, ne soit pas susceptible d'engendrer des motivations humaines favorables. S'il devait en être ainsi, autant dire que le projet prévu est déjà mort.

7° Le conférencier insiste sur les difficultés des jeunes Eglises, submergées par les urgences, ankylosées par des structures qui, telle l'armure de Saül, empêchent le jeune David de fonctionner; il conclut: *ni moratoire, ni ouverture désordonnée à des largesses aliénantes*. Cela ne semble pas rendre les missionnaires spécialement indésirables puisque, à la fin de la causerie, l'évêque leur tend la main. Mais faudrait-il alors que ces institutions ne recrutent pas dans les jeunes Eglises (puisqu'elles écrèment des valeurs et puisque la mission ne devrait plus être spécialisée)? Faudrait-il alors qu'elles ne recrutent qu'en vieille chrétienté? Leur serait-il interdit de pratiquer cette interculturalité que l'évêque préconise?

8° Pourquoi insinuer que les *instituts missionnaires peuvent être tentés de prendre n'importe quel moyen pour s'empêcher de mourir*? Ignore-t-on qu'il y a une *demande* chez les jeunes du TM, comme le manifeste l'étude du P. Degrijse? Ces jeunes ne sont-ils pas libres de leur engagement? Et est-ce un abus de choisir le clergé régulier plutôt que séculier?

Concluons. Il y a plusieurs «bonnes» raisons pour croire en la fin des instituts missionnaires spécialisés. Mais il y a aussi plusieurs «bonnes» raisons pour espérer leur survie (et leur transformation). Le pire qui pourrait leur arriver serait de stériliser les initiatives créatrices des jeunes Eglises. Rien ne prouve qu'ils en sont là.

Henri Maurier pb  
Institut Catholique de Paris

21 rue d'Assas  
75006 Paris

Chantez, mes frères noirs,  
chantez encore.  
Mais ne vous en tenez pas là.  
Elevez la voix,  
exigez une réponse.  
Elevez la voix  
et dites ce que vous avez sur le cœur.  
O vous millions sans visages.  
Criez, ô vous, images de Dieu.

*« Shanti » de Mthuli Shezi,  
dramaturge sud-africain*

Debout homme noir  
et remets ta casquette  
sur ton crâne meurtri.

Regarde-le en face  
dans ses yeux bleus et froids...  
et dis-lui : ça suffit.

J'ai supporté trois siècles.  
C'est fini.

Ne barguigne pas avec l'oppression.  
Le temps se fait court, vieux,  
le temps presse,  
le Noir ne doit plus  
perdre un seul instant.

*Don Mattera, sud-africain,  
poète et militant de la Conscience Noire.*

# LA VOCATION MISSIONNAIRE DE L'ÉGLISE D'HIER A AUJOURD'HUI

*vue notamment à partir de la france*

*par Charles-Marie Guillet*

## **introduction : la naissance missionnaire de l'église**

Le Concile Vatican II, dans son décret *Ad Gentes*, commence son chapitre doctrinal par cette petite phrase : *De par sa nature, l'Eglise, durant son pèlerinage sur la terre, est missionnaire...* De sa nature, c'est-à-dire de ce qu'elle reçoit à sa naissance, au jour de la Pentecôte. Que s'est-il passé alors ? Pierre l'explique longuement : Jésus, mort sur la Croix, Dieu l'a ressuscité des morts et sa promesse s'accomplit : l'Esprit est envoyé, cet Esprit, puissance intime du Père qui fait comprendre la vérité de tout ce que le Fils a annoncé. Les auditeurs de Pierre sont apaisés et vivifiés par la Bonne Nouvelle, comme par une eau qui inonde, non pour engloutir et détruire (sauf le péché), mais pour faire vivre et réunir. Pierre et les Apôtres parlent leur langue propre et tous comprennent, qui viennent des quatre coins de la Méditerranée.

Luc raconte aussitôt ce qui en est le fruit : la première communauté chrétienne, réunie dans la chaleur de la vie en commun, du partage eucharistique et de la prière, dans la fidélité à la prédication apostolique et la mise en commun de tous les biens ; c'est presque trop beau, mais il y a aussi des menteurs et des escrocs (Act. 5,8). Plus important : la communauté n'est ni fermée ni paresseuse ; l'Esprit pousse non seulement à *donner* mais à *accueillir* les païens, ces étrangers auxquels l'Esprit de Pentecôte n'est pas mesuré. Luc rapporte ici quelques événements très significatifs de cette Eglise *naissante-missionnaire* (Act. 8 ; 10). L'Eglise missionnaire porte aux païens la Parole, mais elle peut aussi, elle doit aussi recevoir d'eux l'Esprit qui est répandu au-delà des barrières de langues, de races, de classes... L'Eglise est donc bien missionnaire *de par sa nature* comme l'explique le Concile : *Elle tire son origine de la mission du Fils et de la mission du Saint-Esprit, selon le dessein du Père*. Pour l'Eglise, la mission prend sa source, aujourd'hui comme à l'origine, dans l'Esprit de Jésus envoyé. C'est lui qui pousse la communauté qu'il rassemble à vivre aux dimensions du monde.

## les quinze premiers siècles de l'histoire chrétienne

Le mot « mission » (ou son équivalent littéral) n'apparaît pas dans le vocabulaire chrétien pour désigner *une* action, une activité particulière de l'Eglise, mais plutôt un développement, plus ou moins spontané, de toute l'Eglise qui se « dilate » selon les circonstances, les motivations profondes variant selon les époques.

**la multiplication des cellules d'Eglise – des origines au v<sup>e</sup> siècle :** Conquête pacifique de l'empire romain : à partir de chaque communauté (surtout urbaine), à partir de chaque chrétien, dans un monde mono-culturel, le christianisme se répand de personne à personne, de groupe à groupe, de cité à cité, comme par *osmose*. Cette expansion se fait d'est en ouest, puis vers le nord et l'est (Edesse première ville entièrement chrétienne) et vers le sud (Arabie, Ethiopie). Vers la fin de l'empire, passage aux barbares évangélisés par les ariens. Avec Saint Martin, en Gaule, au iv<sup>e</sup> siècle, le christianisme pénètre particulièrement dans les campagnes. A cette époque enfin naît le monachisme sous forme érémitique, puis sous forme cénobitique, notamment en Orient et en Egypte.

La motivation de cette expansion est *l'euphorie primitive* : on vit habituellement, notamment par la célébration eucharistique, « en présence réelle du Seigneur ressuscité ». Le début du v<sup>e</sup> siècle marque un certain tournant augustinien : on se met à parler de l'universalité du salut quelque peu à partir de l'universalité du péché ; les hommes pécheurs ont besoin, pour le salut, de l'institution-Eglise, du baptême.

**l'expansion européenne et l'avènement de la chrétienté : v-ix<sup>e</sup> siècles.**

*Les rois.* A partir de Clovis, l'Occident va passer de l'arianisme au christianisme romain. Pendant ce temps, les empereurs byzantins ont sur la propagation de la foi et la protection de l'Eglise une influence considérable (v.g. les conciles). Plus tard l'action des rois devient souveraine : l'empereur carolingien est d'ailleurs couronné par le pape.

*Les moines.* Leur influence est souvent considérable : à la fois cénobites et voyageurs, ils rayonnent et évangélisent. Citons : Patrick et les moines irlandais ; Augustin chez les Angles ; Willibrord et Boniface en Frise et Germanie ; Cyrille et Méthode dans le centre oriental de l'Europe.

La motivation de l'évangélisation est assez « mêlée », *à la fois religieuse et politique* ; on veut en même temps procurer le salut et dominer le monde. Si en Orient on voit se développer un certain « césaro-papisme », on voit naître peu à peu en Occident ce qu'on appellera la « chrétienté » : on voit édifier le monde en un Royaume dès ici-bas.

**la chrétienté triomphante : x-xv<sup>e</sup> siècles.** Le x<sup>e</sup> siècle voit, sous Grégoire VII l'une des grandes *réformes de l'Eglise* : réforme du clergé, surtout victoire de la puissance « spirituelle » de l'Eglise sur celle, « temporelle » de l'empereur. Innocent III

explicitera la théorie « théocratique ». A cette même époque, à partir d'Urbain II, la chrétienté, à la fois expansionniste et défensive, se livre aux croisades contre *l'Islam*. En même temps, l'Occident voit se développer une expansion monastique considérable, évangélisatrice à ses débuts, qui sombre parfois rapidement dans la richesse et la puissance. Au tournant du XIII<sup>e</sup> siècle, on assiste à un sursaut évangélique avec François d'Assise et Dominique; ces nouveaux religieux sont par nature « évangélisateurs »; bientôt franciscains et dominicains se rencontrent au cœur de l'Asie où ils établiront de bonnes relations avec l'empire mongol (Jean de Montecorvin à Pékin au XV<sup>e</sup> siècle). Cette entreprise de christianisation disparaîtra dès la fin du XV<sup>e</sup> siècle à cause du fanatisme des Mongols convertis à l'Islam et de la réaction défavorable des empereurs chinois.

*La visée religieuse* (procurer le salut) *s'accroît* surtout avec la découverte de mondes nouveaux; elle entre parfois en conflit avec la politique à cause de ses traits de « puissance » ou de ses caractéristiques trop européennes. Le mot « mission » n'est pas employé pour désigner l'action de ceux qui sont chargés de la diffusion de la foi au-delà des frontières de l'ancienne chrétienté.

### la mission moderne du XVI<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècles

L'expansion de la foi se fait peu à peu sous l'influence des clercs. Avec la découverte d'un Nouveau Monde inattendu (Christophe Colomb 1492), le mot « mission » va exprimer, à frais nouveaux, une activité au fond très ancienne mais avec une conscience très nouvelle. La mission devient la spécialisation de ceux qui quittent la chrétienté pour « aller planter l'Eglise » là où elle n'est pas.

**va-t-on recommencer la Pentecôte ?** On veut faire ce que les premiers apôtres ont fait après la Pentecôte. Mais ceux-ci, chrétiennement libres, (Act. 5,29; 15), étaient persécutés par les empereurs, les puissances, les instances religieuses en place. Ce n'est pas le cas des « nouveaux apôtres »; ils sont soutenus par un pouvoir dominateur et colonisateur, riche d'argent et de culture latine. Ils sont envoyés par leurs majestés très chrétiennes, espagnole et portugaise *et* par une Eglise fortement hiérarchisée. On ne peut guère parler de kénose de la Parole de Dieu (Ph. 2). On force, plus ou moins, au baptême; l'Eglise étend sa latinité mentale, doctrinale, hiérarchique, juridique en même temps que sa catholicité. Cela pèsera lourd sur les siècles à venir.

Assez rapidement la « mission » va se trouver compromise avec les intérêts politiques et commerciaux. Au surplus, la traite des Noirs vers l'Amérique, la destruction des civilisations amérindiennes, les rivalités entre Espagne et Portugal ne vont rien arranger. La « mission » connaît de réels et immenses succès, peut-être plus d'ordre quantitatif que qualitatif. Pourtant la qualité brille dans la défense des droits de l'homme avec Barthélémy de Las Casas et Vittoria qui en fait la théorie, avec le remarquable essai d'inculturation avec Ricci et de Nobili. Mais

les rites chinois « mêlés à des coutumes entachées de paganisme » sont condamnés par le Saint Office (1645). Cette opposition catholique à l'inculturation et aux réformes ne sera pas sans conséquences sur la « mission » et sa liaison exclusive à l'Occident.

**la «mission», œuvre surtout des religieux, devient rapidement responsabilité directe du Pape, xvi-xvii<sup>e</sup> siècles.** La «mission» est surtout l'œuvre des religieux : franciscains, dominicains, mercédaires, augustins et le très gros contingent des jésuites à partir de 1545. En dehors de l'Amérique latine, on voit des succès espagnols aux Philippines et des succès portugais à Goa, Macao, Malacca. A cette époque, la mission part de France vers le Proche-Orient, et surtout vers l'Amérique du Nord, le Canada : récollets, jésuites, sulpiciens, missions étrangères. Il y a aussi des femmes remarquables : Marguerite Bourgeois, Marie de l'Incarnation et des laïcs : Jérôme Le Royer de la Dauversière. Commencée par une véritable époque mystique, cette présence de la France au Canada passe peu à peu de la priorité de l'évangélisation des indigènes à celle de l'encadrement religieux des colons.

A cette même époque, on s'aperçoit progressivement des grands inconvénients découlant des « patronats » des états catholiques, ce qui mène finalement le pape Grégoire XV (1622) à mettre la mission et les territoires de « mission » sous la responsabilité directe et dernière du Saint-Siège, en instituant la Congrégation de la Propagande. Quelques années plus tard, sous l'influence d'un grand missionnaire au Tonkin (A. de Rhodes) et la responsabilité de F. Pallu, F. de Montmorency-Laval, P. Lambert de la Motte naît la société des Missions Etrangères de Paris. A cette époque aussi paraît la célèbre instruction de la Propagation de la Foi concernant le nécessaire respect des cultures (1659). Le texte fut peut-être peu suivi ; il n'en existe pas moins.

Aux xvi-xvii<sup>e</sup> siècles, après Ignace de Loyola, sans oublier la foi bien sûr, l'obéissance devient pour ainsi dire la vertu clef de la mission. *La «mission», c'est l'envoi, suivi d'obéissance, à quelque destination.* Le plus caractéristique, c'est l'envoi le plus dur, vers ceux qui sont le plus loin de la chrétienté. La mission, dans un sens plus juridique que théologique, c'est l'envoi d'une partie de la terre vers une autre partie de la terre, plus que l'envoi de Dieu vers le monde entier. La mission, même pour l'institution de la Propagande, évoque d'abord non l'Evangile, mais le mandat, le rapport hiérarchique de l'envoyeur à l'envoyé (la soumission de celui-ci, l'autorité de celui-là). La mission descend d'en haut, va vers, agit avec autorité, parle mais n'écoute pratiquement pas. On exporte (et impose de fait) la chrétienté occidentale ; on est plus «missionnaire» qu'évangéliste (ce qui ne sera pas sans graves conséquences). La prédication kérygmatische disparaît quelque peu (au sens de la prédication dominicaine originale) : le prédicateur devient alors plutôt l'orateur sacré des assemblées chrétiennes. On comprend que, dans ces circonstances et perspectives, un mode de pensée chrétienne domine (caractéristique de la contre-réforme d'ailleurs) : le mode déductif et autoritaire qui va des principes (un peu intemporels) à la vie, du centre à la

périphérie. Cela explique que, malgré le dynamisme spirituel profond et souvent admirable des fondateurs, des saints et des martyrs, la « mission » (alors et pour longtemps) a bien du mal à vivre en ses structures dominantes le vrai « mystère » de l'Eglise. Il n'y a pas là jugement de personnes ; il faut cependant constater des faits lourds d'enseignement.

**de la déprime au sursaut : XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles.** Le XVIII<sup>e</sup> et le début du XIX<sup>e</sup> siècle vont voir une grande diminution dans l'activité missionnaire au loin comme dans le recrutement des « missionnaires ». C'est le résultat d'une lutte assez vive entre Rome et les patronats nationaux, mais aussi de la crise interne de l'Eglise occidentale : jansénisme, gallicanisme, sécularisation révolutionnaire. Même, sous le pontificat important de Benoît XIV, dans des circonstances assez pitoyables, la Compagnie de Jésus sera supprimée. La « mission » supporte les contrecoups de cette situation.

Assez rapidement, après la tourmente révolutionnaire en France, se produisent un vrai sursaut et un renouveau « missionnaires » : restauration des jésuites, reprise missionnaire des instituts traditionnels, prolifération de nouveaux instituts missionnaires : Oblats de Marie Immaculée, Congrégation de Sainte-Croix, Congrégation du Saint-Esprit (reprise avec Libermann), Missions Africaines de Lyon, Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun, Missions Etrangères de Milan, Pères Blancs, Sœurs ND d'Afrique, Missionnaires du Verbe Divin, Scheutistes, Missions Etrangères de Mill-Hill, Mary Knoll, Burgos, Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, Franciscaines Missionnaires de Marie... A partir de 1857, des prêtres diocésains partent en mission lointaine avec des contrats de 5, 6 ou 9 ans. On voit naître aussi des œuvres missionnaires : saint Pierre apôtre, Union missionnaire du clergé, Propagation de la Foi, Sainte Enfance. Par ces œuvres notamment, les laïcs s'intéressent aux « missions » : bientôt, ils partiront eux-aussi.

Déjà, en cette fin de siècle, où la conception de l'Eglise demeure profondément centralisée et autoritaire, peut-être un changement se prépare-t-il : *la générosité profonde ne peut être d'abord service d'une institution*. Il faudra du temps encore, et d'autres circonstances, d'autres expériences, pour que le mystère se manifeste plus pleinement. A cette même époque, cela se manifeste aussi dans les missions Réformées ; elles sont nombreuses en Afrique et en Extrême-Orient. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, elles établiront la « Société des Missions ». Les missionnaires sont alors, comme les catholiques, souvent anti-colonialistes mais ils prônent l'émancipation par la culture occidentale (supériorité de l'homme blanc, destruction pratique des cultures indigènes, imposition des divisions de l'Occident, souvent liaison avec la politique...).

**la « mission » moderne en pays de vieille chrétienté, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles.** Dès après le concile de Trente, un mouvement pastoral de réévangélisation des fidèles s'inaugure avec saint Charles Borromée. En France, le XVII<sup>e</sup> siècle verra l'inauguration des missions pour « ramener les protestants » : Poitou, Gévaudan, Languedoc... Il y eut de grands efforts, menés en particulier par les capucins, mais avec peu de résultats.

A la même époque, se mettent en place des « missions pour les fidèles » : missions de l'Oratoire en région parisienne ; création de la Congrégation de Jésus et Marie ; Crétenet missionne dans le Lyonnais ; Julien Maunoir et Michel Nobletz en Bretagne ; François de Sales en Savoie ; Alain de Solminihac à Cahors ; Pierre Fourrier en Lorraine ; François Régis en Velay ; L.-M. Grignon de Montfort en Vendée et en Bretagne...

Il s'agit là d'une instruction catéchétique populaire (pour adultes surtout), par catégories ; péché, sévérité de Dieu, enfer pour les pécheurs endurcis, mort à craindre. Cela doit aboutir à la confession générale et à la communion. Il s'agit moins de convaincre que d'impressionner et d'émouvoir.

Dans ces pays de vieille chrétienté, où l'on a l'impression d'une remise en cause générale par la modernité et d'un abandon de pratiques anciennes, on veut s'efforcer de *refaire la chrétienté* : on se fait, d'ailleurs, surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, une conception du Moyen-Age comme un âge d'or vu à travers les cathédrales et les sommes théologiques. Cette conception qui a sa grandeur est au fond très inexacte. La réforme liturgique de Dom Guéranger est un bon exemple de cette conception. A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la réforme prendra, avec Léon XIII, une allure plus sociale, moins ultra-montaine. Mais par le biais de la théorie du « pouvoir indirect » de l'Eglise sur toute chose, *la mission demeurera autoritaire et centralisée*.

### **début d'un retournement radical, début XX<sup>e</sup> jusqu'à la préparation de Vatican II.**

*La mission lointaine* : elle continue avec vigueur sur la lancée du XIX<sup>e</sup> siècle. On voit même se créer des associations de laïcs missionnaires (Ad Lucem, Dr Aujoulat). Une réflexion théologique et spirituelle naît et se développe : la missiologie (P. Schmidlin, P. Charles...). Une longue série d'encycliques missionnaires sont publiées : elles enseignent une attention aux autres peuples et cultures : Benoît XV – 1919 – *Maximum Illud* ; Pie XI – *Rerum Ecclesiae* ; le Pape insiste sur la nécessité d'un clergé indigène ; Pie XII – *Evangelii Praecones* – accentue les demandes de son prédécesseur – 1957 – *Fidei Donum* – que les évêques aient tous soin de l'Eglise universelle ; que des prêtres diocésains soient envoyés dans les diocèses de mission ; Jean XXIII : le concile à peine lancé, le Pape insiste sur la nécessité de la responsabilité des laïcs dans les missions.

L'enseignement et les actes des papes de cette période sont très importants ; ils amorcent seulement toutefois ce qui ne se révélera qu'à Vatican II. Le « retournement » du sens de la mission, basée d'abord sur l'Esprit et non sur la structure de centralisation, demandant de recevoir et pas seulement de donner, ne se voit guère que dans la réflexion de précurseurs ; des « missionnaires » comme le P. Tempels et le P. Aupiais ; des théologiens de la mission et des missionnaires assez originaux : le P. de Montcheuil, l'abbé Montchanin et Dom Le Saux, les PP. de Beaurecueil, Queguiner, Dournes... C'est l'époque également où s'inaugure une réflexion chrétienne originale, théologique et philosophique, sur les religions non chrétiennes ; Daniélou, de Lubac, Maurier, Maritain, Gardet, Massignon.

*La mission à l'intérieur*: sous ce nom, la mission en pays de vieille chrétienté prend un départ assez radicalement nouveau. Importants seront bien sûr l'organisation et le contenu nouveaux; plus importante toutefois la motivation profonde qui opère, déjà, par rapport à quatre siècles de travail missionnaire, un renversement radical. On missionne, non pour aller planter la structure ecclésiale ou ecclésiastique dans un monde sociologique ou géographique déchristianisé, mais d'abord à partir de l'Esprit du Christ répandu dans toute la vie: c'est là l'intuition de l'Action Catholique, qui retrouve le mystère de l'Eglise et fait rentrer les laïcs dans l'action apostolique de l'Eglise. Le catholicisme social, important, n'était pas parvenu à ce résultat. Toutefois, l'Action Catholique sera bizarrement définie par Cardijn comme par Pie XI: participation des laïcs à l'apostolat de la hiérarchie ou à la mission du clergé. Cette définition, qui donnera lieu à la théorie du « mandat » d'évangélisation donné aux laïcs par la hiérarchie pour des secteurs particuliers pèsera lourd dans la suite (et pèse encore aujourd'hui malgré le concile). On ne peut pas dire que l'AC ait pleinement réussi à restaurer une ecclésiologie vraiment théologique pour une mission ecclésiale où don et accueil, où laïc et prêtre vont de concert. Toutefois elle y a ouvert...

A partir de Pie XI jusqu'au concile de Vatican II, la mission acquiert *un contenu nouveau plus évangélique; un retournement de ses motivations profondes* s'amorce. La mission va exprimer comme au début, comme à la Pentecôte, la nature même de l'Eglise en son mystère et non d'abord une fonction spécifique d'une société ou d'un appareil. Là, les missions à l'intérieur rejoignent les missions à l'extérieur, dans une commune redécouverte de *la mission* comme mystère chrétien.

### **conclusion : la mission pour nous aujourd'hui**

**vatican II et la mission** : au début de *Lumen Gentium* et d'*Ad Gentes*, un renversement s'opère dans la conception de l'Eglise et de la mission comme nature de l'Eglise : ce qui est premier, c'est le mystère et non la structure (celle-ci, nécessaire, n'est que servante); ce qui est premier, c'est l'universalité et l'égalité à partir de l'Esprit répandu et non les distinctions, les divisions, les hiérarchies à partir de l'humanité. La foi chrétienne est un geste de partance, de mise en route, et non de possession, car le Dieu des chrétiens est un Dieu « en forme de mission », la Trinité est mystère d'envoi. C'est par l'envoi dans l'histoire que Dieu est reconnu dans la foi; Jésus et l'Esprit racontent Dieu en terme de mission. La communauté chrétienne authentique n'est elle-même, comme fruit de l'envoi du Fils et de l'Esprit, qu'en étant *envoyée*: sa mission atteste sa vocation; ainsi Jésus appelle les Douze et les envoie pour être non des fonctionnaires sacrés, mais la réalisation première et mystérieuse de l'Eglise communion. L'Eglise, par nature missionnaire, est conversation, dialogue, communication (Paul VI); elle est *don* et *accueil* de l'Esprit du Christ répandu dans l'univers. Ce n'est pas sans conséquences pour l'activité missionnaire.

**tentations de la vie missionnaire.** La critique nécessaire de l'esprit de conquête qui a dominé la grande partie de l'histoire de l'Eglise, la prise de conscience moderne du particularisme chrétien, peuvent mener, par refus louable d'impérialisme, « à émigrer dans le silence de Dieu ». Mais ce serait oublier que l'on ne s'ouvre vraiment à l'universalisme qu'à partir d'un signe toujours particulier: Jésus pour nous. Le problème est énorme: il faut penser Jésus comme ouvrant à toutes les histoires humaines. Ceci dit, une foi sans dimension missionnaire, ne serait plus une foi chrétienne.

**exigences pour les personnes comme pour les institutions.** L'Eglise est interpellée par la Parole même à travers laquelle elle prétend interpeller le monde. Cela doit la mener à respecter ce monde, ses cultures, ses religions, ce qui veut dire pratiquement que l'Eglise est appelée à *entrer en réciprocité*. Elle doit passer définitivement de la domination à la relation. Le geste du catholique qui donne est aussi le geste qui quête Dieu, toujours plus grand, toujours premier. Elle doit apprendre du monde, du premier monde sécularisé qu'il ne faut pas uniquement condamner, du second monde, souvent marxiste, enfin du tiers monde et du quart monde. Ce qui ne veut pas dire que l'Eglise ne doive pas savoir refuser et interpeller. Elle doit savoir se mettre en question sous leur regard. La prédication de l'Evangile ne sera libératrice que lorsque les pauvres en seront prédicateurs.

**pratiquement, qu'est-ce que la mission ?** C'est *aller vers*, c'est *annoncer la Bonne Nouvelle* pour que d'autres hommes (tous les hommes) en soient éclairés, fortifiés et réjouis. L'Esprit qui nous est donné, c'est en nous l'Esprit-de-Jésus-pour-tous-les-hommes, pour les réunir en *une* fraternité immense et bariolée.

C'est également *accueillir cette même Bonne Nouvelle* qui vit chez les autres. L'Esprit de Jésus est répandu dans le monde; tous les cœurs humains, quels qu'ils soient, s'ils ne se ferment pas à lui dans l'égoïsme et la mauvaise volonté, sont sollicités par lui et habités par lui. C'est donc aussi s'ouvrir aux hommes vers lesquels on va, s'exposer à cette part d'Evangile que nous ne vivons pas et qu'eux vivent peut-être à leur insu. Ce n'est pas vouloir rapatrier en notre possession un bien qui nous aurait échappé; c'est nous convertir à l'Evangile qui nous dépasse toujours. C'est nous rappeler que l'Evangile est toujours là où nous ne l'attendons pas; le missionnaire cherche l'Evangile avant de le dire; il ne porte pas la grâce à qui en serait complètement démunie; il va au-devant de la grâce pour l'accueillir dans l'admiration et la reconnaissance et par sa propre conversion, la révéler à ceux qui, sans le savoir, la lui donnent. La mission est nécessaire pour l'Eglise d'abord: c'est une loi que les chrétiens dans l'histoire ont eu beaucoup de mal à vivre, qu'ils ont souvent oubliée... Nous voulons souvent donner aux autres, aux malheureux, aux pauvres, aux incroyants! Rappelons-nous le proverbe africain: « Tu ne peux jamais donner quelque chose à quelqu'un avant que tu lui aies demandé quelque chose. » Ne jamais demander quelque chose à quelqu'un, c'est l'exclure, c'est ne pas croire en lui. Le missionnaire croit en l'autre.

C'est enfin *témoigner*, exprimer, inséparablement par sa parole et par sa vie, l'Esprit qui nous anime, qui nous fait vivre et parler dans la communauté-église, se convertir et partager en les respectant les différences des autres personnes et des autres communautés qui peuvent élargir notre cœur aux dimensions universelles de l'Évangile ; *agir* : inventer dans le courage, le risque, l'imagination, un monde moins cassé : « Si vous vivez dans l'unité, le monde saura que le Père m'a envoyé » disait Jésus avant de mourir (Jo 17) et cette unité, dans l'Eglise et le monde, est toujours à faire : comment annoncer Jésus en vérité sans y travailler effectivement et... efficacement ? Il n'y a pas d'évangélisation par la seule action, sans parole et sans prédication, sans sacrement ; il n'y a pas davantage d'évangélisation sans pratique de la Parole de Jésus (Jo 3,21).

**quelle ecclésiologie pour la mission aujourd'hui ?** La mission n'est plus un problème périphérique, réglé par des dispenses, mais un problème central déterminant pour l'établissement de la règle générale. Il faut vraiment sortir de l'ecclésiologie de la chrétienté et de la contre-réforme. En ce dernier cas, la mission était surtout l'implantation d'appareil, supposait la pleine disponibilité du spécialiste envoyé, l'envoi par l'autorité hiérarchique, la conversion de ceux pour lesquels on était envoyé. Mission disait alors supériorité, autorité, prestige, structuration, distribution (le salut !), pas (ou presque pas) de dialogue, d'écoute. Pour cela, il faut entrer résolument – beaucoup plus qu'on ne l'a fait dans les quinze années qui ont suivi le concile et qu'on ne le fait en ce temps de recentrage – dans l'ecclésiologie profonde de *Lumen Gentium*, dans l'ecclésiologie du peuple de Dieu. Il faut prendre la veine la plus trinitaire et la plus communionnelle de la constitution sur l'Eglise (LG 4,32) : il faut redéfinir le laïc comme baptisé-confirmé réellement responsable dans le monde et dans l'Eglise en inter-dépendance avec ses frères « ordonnés » dont le rôle nécessaire est de *service*. On n'en est pas encore là (cf. le nouveau Code de Droit Canon). C'est pourtant la condition pour que la mission ne soit plus d'abord humaine et cléricale, pour que la mission ne soit plus pensée (comme cela a été longtemps le cas) comme *droit* de l'Eglise (qui aurait seule la vérité, la bonne doctrine sociale, les bons moyens pratiques pour le service de l'homme) : dans cette perspective le combat pour les hommes peut très bien coïncider avec la défense de privilège acquis, avec un sens d'auto-protection, d'auto-conservation. La mission doit d'abord être considérée comme un *devoir* de l'Eglise : devoir pour qu'elle *soit*, comme Jésus, servante et pauvre (Mc 10,45).

La mission demande donc la réalisation active et urgente *d'une importante réforme dans (de) l'Eglise*. Il faut :

- travailler à ouvrir les questions urgentes plus que présider au statu quo : vg les nouveaux modèles de ministres, même ordonnés.
- travailler à faire naître des lieux de gestion des conflits et d'élaboration des compromis dans l'Eglise.

– travailler dans l'Eglise à ce que la parole ne soit pas livrée aux seuls clercs. Le «sens de la foi» (LG 12) ne se réalise pas seulement, pour le peuple de Dieu, dans de plus ou moins platoniques consultations; il y a à établir et à vivre une vraie inter-dépendance du peuple et du magistère.

– travailler à ce que le sacerdoce, dans l'Eglise, soit reconnu comme «bien» prioritaire du peuple de Dieu, participé du seul Christ (et non de la hiérarchie: cf. I Pt 2,4-10; LG 1 et 2): les ministres ordonnés sont avec autorité les nécessaires serviteurs de ce sacerdoce.

– travailler à ce que le pouvoir dans l'Eglise (gouvernement, organisation en vue de l'authenticité et de l'unité du témoignage chrétien) ne soit pas laissé aux seuls clercs. Le pouvoir-service ne fonctionne pas non plus sans inter-dépendance avec la communauté-sacerdotale-baptismale. Travailler à mettre en route des pratiques synodales de délibération et de décision.

– travailler enfin à dépasser toujours plus notre ethnocentrisme européen et occidental. Sur ce point, savoir laisser jouer aux jeunes Eglises un rôle de leader qu'elles sont peut-être parfois les plus prêtes à exercer!

*Charles-Marie Guillet*

*26 rue Albert-Maignan  
72000 Le Mans*

## notes bibliographiques

### Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu

par Christian Duquoc

Ce n'est pas la première fois que le P. Duquoc étudie des problèmes de christologie (Christologie, I & II, 1971 & 1977; Jésus homme libre, 1973), mais cette fois, il veut montrer les limites et les conjonctions de toute christologie: «le propos de cet ouvrage... est d'assigner des limites à l'impérialisme christologique» (17). Pour ce faire, il centre son étude sur l'originalité du messianisme de Jésus et sur ses conséquences quant à la question de Dieu.

Le premier chapitre lui permet de montrer les déplacements en christologie: le recul des christologies dogmatiques, le passage aux théologies de la mort de Dieu, l'apparition des théologies de la libération. La question est alors de restituer à Dieu sa grandeur et sa gratuité, de replonger Jésus dans notre contingence.

Pour bien enrouler son étude, l'auteur examine le type d'unité qu'il y a entre Jésus le Nazaréen et le Christ, Parole de Dieu. Il caractérisera cette unité par le terme «d'unité différenciée». Il y a une circulation de fait entre le récit sur Jésus et le kérygme primitif sur le Christ. Cette circulation vient de ce que l'événement pascal a été anticipé dans les paroles et les actions de Jésus. Reste un net écart entre Jésus et la Parole: il n'est pas possible d'éliminer une métahistoire dans le récit de Jésus.

Quel est l'écart entre Dieu et Jésus? Le Christ n'est pas le substitut de Dieu; il a une mission qu'il se définit en se situant dans le courant de la subversion prophétique: 1<sup>re</sup> montre l'examen de son attitude à l'égard de la justice, de la loi, de la tradition. Ce faisant, Jésus dévoile sa liberté seigneuriale qui lui fait refuser le titre de Messie: s'il l'avait revendiqué, c'eût été un échec en raison de sa condamnation à mort. Mais la communauté primitive lui donnera ce titre. Le messianisme de Jésus apparaît alors comme tout à fait original. Ce chapitre est un des sommets du livre par son interprétation de la croix et de l'expérience pascalienne chrétienne.

Un autre biais pour aborder le messianisme est l'examen des titres accordés à Jésus en confrontation avec la croix. Ce n'est pas la faiblesse de Jésus qui le mène à la mort mais au contraire l'autorité de son action non violente. C'est sa manière d'attester le divin qui cache Dieu, car Dieu ne s'annonce pas là où l'homme l'attend.

Reste que, le messie ressuscité, la violence n'en continue pas moins dans le monde. «Le tragique de Jésus, c'est que le pardon poussé jusqu'à son excès paraît privé de toute efficacité». Il est aisé de tout reporter sur l'eschatologie. L'auteur ne pense pas que ce soit ce qui se dégage de la mission de Jésus Messie; l'écart entre Jésus et Dieu ouvre la porte à l'Esprit qui authentifie le messianisme choisi par Jésus.

Ces quelques lignes ne sont qu'une indication de la richesse de ce livre et donc une invitation à le lire. Il nous sort d'habitudes de pensée et renouvelle notre désir d'être en quête du Dieu caché.

Joseph Pierron

*Labor et Fides*, Genève, 1984, 258 p.

### Théologie et choc des cultures

Cet ouvrage constitue les Actes du Colloque de théologie qui a été organisé par l'Institut Catholique de Paris, sous la responsabilité

du Cycle des Etudes de Doctorat, du 27 au 29 janvier 1982. Le titre attire l'attention du missionnaire habitué à penser la mission en termes d'inculturation.

Le terme de « choc » ne les surprendra pas : eux-mêmes ont été « choqués » par la découverte des autres. Mais l'analyse montre que le choc se produit à trois niveaux : le choc qui vient de la nouveauté et de la radicalité de la Bonne Nouvelle ; celui qui résulte du fait que le christianisme n'est jamais chimiquement pur, qu'il est toujours enserré dans des expressions et des formes historiques qu'il s'est données ; enfin le choc qui vient de ce que les cultures ont un fondement religieux bien structuré. Ces trois niveaux de rencontre et d'affrontement ont été présents tout au long du colloque.

Le colloque s'est déroulé en trois volets : le premier portait sur la prise de conscience du pluralisme dans le discours théologique ; le second sur l'intervention et l'impact de la modernité sur toute culture ; le troisième sur la singularité chrétienne et sa vocation à l'universel.

Il n'est pas possible, dans le cadre de cette recension, de rendre compte de chacun des articles. Il suffit de donner les noms des principaux intervenants : S. Breton, P. Colin, E. Dussel, J.-M. Ela, P. Eyt, Cl. Gef-fré, G.-W. Kowalski, M. Meslin, J. Spae.

L'ensemble de ces études situe bien une dimension essentielle de l'œuvre missionnaire.

*Joseph Pierron*

*Cerf, coll. Cogitatio Fidei 121, Paris, 1984, 192 p. 55 F.*

## **Les Touareg Ouelleminden**

*par Kéléigui Mariko*

Cet ouvrage est le résultat de multiples causeries sous la tente. L'auteur, docteur vétérinaire, familier du tamashek, raconte ce que lui ont dit ses amis Touareg, de la confédération Ouelleminden. Nous y trouvons l'histoire de ces conquérants nomades, leur orga-

nisation sociale et les problèmes issus de leur agrégation forcée à l'état moderne : fin des razzias, de l'esclavagisme féodal, de la morgue aristocratique de ces « Fils de grandes tentes », impossible scolarisation, détermination des troupeaux et destruction de l'environnement par les sécheresses. Drame de la fin d'une civilisation : les Touaregs sont aussi incapables de concevoir leur adaptation à l'état moderne démocratique et égalitaire que celui-ci de ménager une place adéquate au nomade. Ce n'est pas seulement affaire de préjugés réciproques, comme le suggère l'auteur, mais bel et bien affaire d'incompatibilité structurelle.

*Henri Maurier*

*Khartala, Paris, 1984, 177 p.*

## **La théologie noire américaine**

*présentation de Bruno Chenu*

Le P. B. Chenu présente, dans ce petit livre des textes qui nous permettent de voir comment a bougé la théologie noire depuis la publication de son ouvrage de synthèse, « Dieu est noir » (Centurion, 1977). Les textes collectifs définissent la théologie noire : Déclaration du Comité national des Noirs responsables d'Eglises (1969), Déclaration de la Commission théologique de la Conférence des chrétiens noirs (1976), le message d'Atlanta (1977). Les autres textes montrent les préoccupations des théologiens noirs : le tiers mondisme (J.-H. Cone), le féminisme (J. Grant), le socialisme (Cornel West). Ce petit livre nous permet de voir les recherches actuelles des théologiens noirs.

*Joseph Pierron*

*Profac, Lyon, 1982, 54 p.*

## **Témoins de Dieu au cœur du monde**

*par Leonardo Boff*

Leonardo Boff, franciscain brésilien, bien connu pour ses ouvrages sur « Jésus-Christ libérateur » et « Eglise en genèse » a réuni en

un volume des textes sur la vie religieuse, nés de circonstances fortuites, mais qui s'articulent sur le souci de découvrir, à travers la marche concrète de l'histoire, la présence vivante du Ressuscité et celui d'écouter les exigences qu'il nous fait entendre en ce monde.

Dans la première partie, l'auteur étudie le fondement de la vie religieuse, en la situant comme phénomène religieux universel : cela lui donne l'occasion de dégager la spécificité chrétienne. Il relie ensuite la vie religieuse à la révélation de Dieu et à l'expérience qu'on a de lui. « Le charisme spécifique du religieux est de thématiser l'expérience en Jésus Christ, vécue en fraternité, exprimée par la consécration, insérée dans le monde comme le signe prophétique du futur du monde » (84). Mais pourquoi en faire *un plus* : « le religieux est appelé à *vivre plus radicalement que les simples chrétiens* cette christianisation de la réalité » (26) ?

La seconde partie traite de l'expression de la vie religieuse, donc des trois vœux. Ce ne sont que des aspects d'un seul vœu : la consécration totale à Dieu. Ces trois vœux correspondent à trois dimensions de l'homme. Il n'est pas facile de voir ce que l'intégration du masculin-féminin dans chaque individu apporte au vœu de chasteté.

Le mot « consécration » chapeaute la troisième partie : il sert à souligner le cadre et le contexte particuliers à notre temps, en particulier face à la sécularisation. Le problème se pose de façon aiguë pour la prière qui est l'objet d'une bonne étude. La mission du religieux est le sens même de sa consécration, car on ne devient pas religieux pour soi. La question est donc : en quel sens la vie religieuse collabore-t-elle à l'évangélisation d'un monde qui a pris conscience de sa situation de sous-développement et qui a déjà déclenché un processus de véritable libération ?

Le livre montre bien comment la vie religieuse peut créer un espace à l'Espérance qu'apporte la Parole.

Joseph Pierron

*Le Centurion, Paris, 1982, 304 p., 97 F.*

## **Pour lire l'histoire de l'Eglise tome I des origines au XV<sup>e</sup> siècle**

par Jean Comby

L'ouvrage de Jean Comby, professeur aux facultés catholiques de Lyon, constitue un excellent guide pour parcourir quinze siècles d'histoire de l'Eglise. La lecture est substantielle sans être lassante. Et puisque le « secret d'ennuyer est celui de tout dire » (Voltaire), les dix chapitres de l'ouvrage ne sont jamais trop longs : de quinze à vingt pages chacun, toujours agréables à lire par le style clair, l'accompagnement de sources écrites et les dessins expressifs. Ce livre a sa place dans la bibliothèque pédagogique des formateurs de communautés chrétiennes. Le chrétien qui ne connaît pas l'histoire de l'Eglise, ne connaît pas son pays. Et pourtant, son pays est le plus beau.

E. Desmarescaux

*Cerf, Paris, 1984, 202 p.*

## **Quand Dieu était un monarque féodal**

Ce cinquième volume des « Hommes de la Fraternité » couvre la période du IX<sup>e</sup> au XI<sup>e</sup> siècle, de Charlemagne à la première Croisade. La matière a été répartie sous trois grands titres qui indiquent bien les grands pouvoirs de l'époque : l'Occident, Byzance, l'Islam. La dernière partie les relie dans leur appréciation de la première Croisade. La méthode, qui est celle des premiers volumes, consiste à sélectionner un personnage, un fait, une institution, un donné culturel, pour en dégager les caractéristiques mais aussi pour le situer dans le développement économique, social et politique. Elle est toujours aussi efficace dans son alacrité et fait apparaître l'Histoire comme dans un entrelacs d'histoires, reliées dans leur diversité. En gros, il s'agit bien du conflit de pouvoirs entre la Papauté et l'Empire, entre Rome et Byzance, entre l'Occident et l'Islam, dans un monde en plein décollage économique et en pleine restructuration politique. Que deviennent là-dedans les hommes de la fraternité ?

L'Evangile est utilisé, détourné, trahi par beaucoup; il demeure pourtant vivant au cœur de nombreux hommes et femmes quasiment inconnus, héritiers de la fraternité primitive qui continuent de ne pas désespérer d'un monde plus fraternel.

*Joseph Pierron*

*Nathan, Paris, 1984, 290 p.*

### **Le conte africain et l'éducation**

*par Pierre N'Dak*

On trouvera dans ce livre des considérations générales sur les contes africains. Se centrant sur la portée éducative des contes, l'auteur se limite aux contes d'enfants; il examine pourquoi l'enfant est le héros privilégié de certains contes et en analyse les thèmes dominants. Enfin il examine les fonctions de ces contes: leur aspect ludique, leur rôle pour l'éducation et la formation, pour l'apprentissage de l'art de la parole. Le livre se termine sur le texte de 13 contes d'enfants. Ces analyses nous semblent pesamment conventionnelles; il y a une façon de réduire un conte à une abstraction éthique qui le rend insipide. Une fois de plus l'essentiel n'est pas touché, c'est-à-dire «l'effet du conte»; il ne suffit pas de dire que le conte charme par son irréel, son merveilleux, ses exagérations, il faudrait voir comment cet effet est produit. Ce père de famille ne nous dit pas s'il utilise les contes pour éduquer ses enfants ni quel effet cela leur fait.

*Henri Maurier*

*L'Harmattan, Paris, 1984, 248 p.*

### **La littérature béninoise de langue française**

*par Adrien Huannou*

Vue d'ensemble sur la production littéraire de l'ancien Dahomey, c'est-à-dire les œuvres de fiction et les créations poétiques d'auteurs béninois. Cette histoire littéraire

situe cette production, d'ailleurs peu volumineuse et en crise depuis vingt ans, dans le contexte de l'évolution coloniale du Dahomey. L'auteur nous montre son enracinement dans l'oralité, la presse politique et les recherches ethnologiques; il nous montre aussi le rôle précurseur d'ethnologues français et de missionnaires tels le P. Aupiais, l'abbé Bouche et M. Delafosse, dans l'effort de réhabilitation des valeurs de civilisation dahoméennes.

*Henri Maurier*

*Karthala - ACCT, Paris, 1984, 327 p.*

### **L'Asie des grandes religions**

*par Jean-Marie Bosc*

Le P. J.-M. Bosc, des Missions Etrangères de Paris, n'a pas voulu nous donner une étude comparée de trois grandes religions du Sud-Est asiatique ni une recherche systématique sur les doctrines et les organisations de ces religions. Il nous invite plutôt à un triple voyage: en Indonésie pour y découvrir l'Islam, en Inde pour y rencontrer l'Hindouisme, en Thaïlande où être thaï est pratiquement synonyme d'être bouddhiste. L'Islam apporté par des marchands, n'est pas la religion de l'Indonésie, malgré le désir de certains cercles, mais c'est la religion dominante, qui joue un grand rôle dans la vie publique. L'Hindouisme apparaît plus coloré, avec ses deux grandes variantes, le shivaïsme et le vishnouisme, avec ses grands ashrams et ses petits ermitages, sans compter les ermites errants. En Thaïlande, à côté des monastères du Theravada, orthodoxes, très stricts, très ascétiques, fleurit toute une religion populaire qui garde des traces des anciennes traditions sur les dieux et les esprits, des dévotions et des divinations. C'est donc tout un monde bigarré qui nous montre cette quête continuelle des hommes vers l'Absolu.

Le rôle des religions sur les sociétés transparaît nettement. L'auteur profite de cette occasion pour faire le point sur les relations des chrétiens avec les croyants de ces religions. On voit l'impact de Vatican II sur les communautés chrétiennes. L'écriture descriptive agréable, nous permet une sérieuse

approche de questions qui touchent profondément le destin des hommes.

Joseph Pierron

*Le Sarment, Fayard, Paris, 1984, 316 p.*

### **Félix Houphouët et la Côte-d'Ivoire l'envers d'une légende**

par Marcel Amondji

Ce livre réquisitoire peut se résumer crûment en ces deux phrases : « F. Houphouët a d'abord obstinément refusé que la Côte-d'Ivoire devienne un pays indépendant. Ensuite il a fait de son mieux afin de maintenir le pays dans le rôle d'un satellite docile de l'impérialisme français » (276). Nous sommes bien incapables d'en juger. Le lecteur saura que ce livre n'est pas une biographie du célèbre président, mais la description – bien documentée, semble-t-il des processus qui l'ont poussé à l'avant. Si l'auteur, médecin ivoirien, a cru devoir utiliser un pseudonyme, c'est sans doute qu'il entend dire une vérité qui blesse. Les non-ivoiriens ne risquent pas la prison en le lisant ; ils y verront peut-être plus clair sur la condition de l'homme colonisé.

Henri Maurier

*Karthala, Paris, 1984, 333 p.*

### **Luther et l'Eglise confessante**

par Georges Casalis

Ce livre sur Luther est écrit par un calviniste pour des catholiques. Représentant d'un œcuménisme bien vivant, l'auteur nous présente la personnalité fascinante du réformateur. Théologien engagé, il ressent les limites de son action. Nous avons donc une belle étude sur le drame personnel et l'expérience spirituelle de Luther. Il situe bien le combat que Luther dut mener dans son Eglise, puis contre elle. L'ouvrage, qui est une réédition d'un texte paru en 1962, corrigé, complété par des statistiques sur les Eglises luthériennes,

montre bien quelle peut être la puissance de la Parole chez qui la reçoit et l'écoute. Il montre aussi que la tâche de réformation dans les Eglises, dans toute Eglise, ne peut jamais s'interrompre sous peine de trahir la Parole et d'en trahir le dynamisme.

Joseph Pierron

*Cerf, Paris, 1983, 152 p., 52 F.*

Les éditions du Cerf, dans la collection *Patrimoine*, nous présentent :

– sur le taoïsme : *Lao-Tseu, Tao-tō-King. La tradition du tao et de sa sagesse, 1984, 122 p., 55 F.* Il s'agit du texte fondateur (v<sup>e</sup>-vi<sup>e</sup> siècle avant J.C.) qui nous confronte à une pensée tellement différente de la tradition judéo-chrétienne et de la pensée grecque.

– sur le confucianisme : *Tseng-Tseu, La Grande Etude, 1984, 106 p., 58 F.* Tseng-Tseu est un des principaux disciples directs de Confucius. De sa Grande Etude, quasi oubliée pendant des siècles, Tchou-Hi (1130-1200) fit un des quatre livres qui constituent le patrimoine intellectuel commun à tous les lettrés.

– sur le bouddhisme : *Mohan Wijayaratna, Le moine bouddhiste selon les textes du Theravada, 1983, 188 p., 96 F.* M. Wijayaratna, un savant sri-lankais, décrit les règles auxquelles les moines bouddhistes sont soumis, leur genre de vie, leurs activités.

– sur le judaïsme : *Shalom ben Chorin, Le judaïsme en prière. La liturgie de la synagogue, 1984, 204 p., 125 F.* C'est une présentation des grandes prières et des fêtes juives, qui en montre le déroulement, le contenu, l'esprit et la théologie.

La parution de ces quatre livres est opportune : elle est très utile pour les chrétiens qui, dans la ligne du Concile Vatican II, sont soucieux de voir la quête de l'Absolu chez les hommes et la manifestation de l'Esprit dans les autres religions.

## livres reçus à la rédaction

divisé les Eglises chrétiennes. L'auteur s'interroge successivement sur les divers aspects de l'acte rédempteur, sur les auteurs du drame, enfin sur les célébrants de ce mystère pour voir ce qu'ils proposent exactement.

**La très sainte Trinité, mystère de la joie chrétienne**, par O.-J. Lallement, Téquì, Paris, 1984, 276 p., 67 F. – Ces entretiens ne sont ni des leçons de théologie ni des exposés de recherches théologiques; ils ont pour but d'apporter une nourriture pour une vie spirituelle qui sait qu'elle doit tendre à la contemplation filiale du mystère de Dieu.

**Elle sera de jaspe et de corail**, par Werewere Liking, L'Harmattan, Paris, 1984, 156 p., 50 F. – C'est le deuxième roman de cette camerounaise, après Orphée Daffric. En ce roman, trois voix se mêlent: celle d'un village qui végète et sombre dans une morne désespérance; celle d'une humanité à venir; celle d'une femme, témoin critique et vigilant.

**La théologie libératrice en Amérique latine**, par le card. A. Lopez Trujillo, Téquì, Paris, 1983, 220 p., 57 F. – Présentation de la théologie de la libération par l'ancien président de la Conférence épiscopale de l'Amérique latine.

**Chrétiens devant Israël serviteur de Dieu**, par Michel Remaud, Paris, Cerf, 1983, 156 p. – Reprenant des études publiées ailleurs, ce livre développe une réflexion autour de deux questions essentielles: que signifie pour les chrétiens l'existence du judaïsme toujours vivant? Quelles questions pose à la conscience chrétienne la tentative hitlérienne de génocide juif? L'auteur plaide avec ferveur et sympathie pour que les chrétiens accordent enfin à Israël, leur creuset originel, la valeur qu'il mérite de garder dans leur itinéraire de foi.

**Pour les hommes, la rédemption**, par André Manaranche, Fayard, Paris, 1984, 223 p., 79 F. – La foi au Christ Rédempteur est une vérité de base qui n'a jamais

**Le livre de la Charité**, Cerf, Paris, 1984, 230 p., 99 F. – Cet ouvrage présente nombre de documents échangés de 1958 à 1978, dans le rapprochement entre l'Eglise romaine et le Patriarcat de Constantinople. Ce sont des écrits, dont nombre d'inédits, entre Athénagoras I et Jean XXIII, entre Athénagoras I et Paul VI, entre Dimitrios I et Paul VI. Les textes sont présentés par J.-E. Desseaux et postfacés par le P. Duprey.

**Le miracle de Notre-Dame de Guadalupe**, par Harold Rahm, Parvis Hauteville, Suisse, 70 p. – Les éditions du Parvis, qui ont toute une série de publications hagiographiques, nous présentent ici le récit du miracle et nous donnent le discours de Jean-Paul II lors de sa visite au sanctuaire en 1979.

**Maîtrise de soi et expérience de Dieu**, par Pierre Milcent, Cerf, Paris, 150 p., 61,50 F. – Pierre Milcent, après avoir été vicaire, est entré au Carmel en 1965. Il enseigne le yoga à Bruxelles et anime un centre de yoga à Lille. Son petit livre est un guide. La progression dans la prière ne se peut qu'à partir d'une maîtrise de nos difficultés mentales, d'une rééducation de notre attention, perturbée par le trop-plein d'informations qui est notre lot. D'où ces exercices pour se mettre en état de prier.

**En paroles et en actes, la mission au quotidien**, par Mgr Jacques Julien, Le Centurion, Paris, 1983, 186 p., 58 F. – A travers les expériences quotidiennes d'une Eglise locale, au rythme de l'année liturgique, Mgr Julien, évêque de Beauvais, manifeste que l'Eglise rassemblée est toujours une Eglise envoyée. Envoyée dans le monde pour le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu.

**Recueil de philosophie comparée**, par Bernard de Castera, Téquì, Paris, 1983, 200 p., 65 F. – Ce recueil de textes des grands philosophes est le fruit d'une expérience pédagogique. Il est conçu en vue d'accompagner un cours dont il suit le plan, illustrant les problématiques clés de chaque chapitre. La comparaison des auteurs entre eux sur des thèmes donnés peut être d'un grand bénéfice pour la formation du jugement des élèves.

**Pâques, le fil conducteur de la Bible**, par Loïc Corlay, Mediaspaul, Paris, 1984, 192 p., 65 F. – La lecture directe de la Bible est souvent très difficile. La Pâque peut offrir un bon fil conducteur qui donne une vision d'ensemble du message chrétien. Cette lecture peut être poursuivie en groupe. L'ouvrage peut aussi servir dans la prière liturgique et la vie sacramentelle.

**Maintenant que les prêtres se font rares**, par Claude Goure et Joseph Templier, Le Centurion, Paris, 1984, 190 p., 65 F. – Il y a de moins en moins de prêtres et ils sont de plus en plus âgés. Le visage de l'Eglise s'en trouvera affecté dans les années qui viennent. Le peuple chrétien ne peut refouler ou fuir cette question. On continue à vivre comme si les évêques pouvaient faire appel à des réserves cachées. Ce livre veut accélérer la prise de conscience de ce fait dont la portée est encore incalculable. Il est urgent de l'affronter pour ne pas être contraint de prendre des solutions hâtives.

**Îcônes de la Mère de Dieu**, par *Maria Donadeo*, Mediaspaul, Paris, 1984, 144 p., 66 F. – Sœur Maria Donadeo, après un premier livre sur les icônes en général, concentre son étude sur les icônes de la Mère de Dieu. Elle étudie les différents types d'icônes mariales dont elle précise l'origine, l'histoire et la fonction. Elle montre comment les chrétiens d'Orient expriment leur vénération envers la Vierge Marie.

**Jésus**, par *Bonaventure Beaufort*, Mediaspaul, Paris, 1984, 64 p., ill. 49 F. – Présentation de la vie de Jésus aux enfants. Les illustrations sont de Fusako Yusaki.

**J'entends battre ton cœur**, par *Edouard Glotin, Daniel-Ange, Stan Rougier, Desclée De Brouwer*, Paris, 1984, 222 p., 79 F. – Ce livre est publié sous la responsabilité de la communauté de l'Emmanuel. Il consiste essentiellement en une trentaine d'expériences charismatiques. Les témoignages de ce livre sont des cris du cœur.

**Itinéraire de prière**, par *C.M. Martini*, card. archevêque de Milan, Mediaspaul, Paris, 1984, 112 p., 50 F. – Pas à pas en suivant l'évangile de saint Luc, le cardinal Martini nous invite à découvrir des leçons de prière. Un livre au climat inspiré, dans lequel on entre pour réapprendre à lire, dans la Parole de Dieu, le sens de notre propre vie et redécouvrir la valeur du silence et de la méditation.

**Saint Paul face à lui-même**, par *C.M. Martini*, card. archevêque de Milan, Mediaspaul, Paris, 1984, 160 p., 57 F. – Du chemin de Damas à la route d'Ostie, les vicissitudes n'ont pas manqué à Paul: solitude, amitiés déchirées, persécutions et jugements ont été le lot de cet homme, bouleversant d'ardeur et de fragilité, totalement saisi par le Christ. C'est sur ce parcours tumultueux que le card. Martini nous invite à réfléchir.

**Les jeunes peuvent-ils être canonisés?** par *Don Vincenzo Lelièvre*, Têqui, Paris, 1984, 530 p., 115 F.

– Le seul jeune confesseur, non martyr, canonisé est Dominique Savio. Peut-on trouver chez les jeunes les vertus héroïques requises pour une canonisation. Après l'étude des aspects juridiques, théologiques et psychologiques, l'auteur répond positivement à cette question.

**L'Esprit est notre vie. Découvrir l'Esprit Saint**, par *André Fermet*, Desclée De Brouwer, Paris, 1984, 140 p., 57 F. – Dans la ligne de Vatican II, l'auteur nous offre une synthèse personnelle, attrayante et limpide de la présence active de l'Esprit Saint dans l'Ancien et surtout dans le Nouveau Testament.

**Les plus belles pages des lettres de Saint Siméon Berneux**, présentées par *Jean Fouquet*, La Chapelle du Chêne, 72300 Sablé, 79,50 F. – A l'occasion de la canonisation de Mgr Berneux, Jean Fouquet nous présente les plus belles pages de 196 lettres de lui qui ont été conservées. Deux critères pour le choix: les pages qui évoquent une tranche de vie et celles qui expriment le mieux sa foi et sa spiritualité.

**Pensées I: vous êtes la maison de Dieu. Pensées II: pour son amour, j'ai tout perdu**, par *Elizabeth de la Trinité*, choisies et présentées par *Conrad de Meester*, Cerf, Paris, 104 et 108 p. – Cette anthologie du P. de Meester, le meilleur connaisseur d'Elizabeth de la Trinité, nous offre l'essentiel de sa doctrine spirituelle. Elle veut avant tout aider ceux qui cherchent Dieu dans la prière et dans l'adoration.

**Rassemblés pour la vie. Rapport officiel de la VI<sup>e</sup> Assemblée du Conseil Œcuménique des Eglises à Vancouver (24 juillet – 10 août 1983)**, publié sous la direction de *Jean-Marc Chappuis* et de *René Beupère*, Le Centurion, Paris, 1984, 276 p., 98 F. – On trouvera dans ces pages les principaux exposés faits à l'Assemblée, plusieurs rapports, un résumé des déclarations des groupes, un essai de description et d'évaluation des rédacteurs de l'ouvrage.

**Le pélican, histoire d'un symbole**, par *Lucienne Portier*, Cerf, Paris, 1984, 130 p., 48 F. – Du pélican biblique – un solitaire – au pélican image du Christ, se perçant du bec la poitrine, en passant par la reprise du symbole par les auteurs de bestiaires sacrés ou profanes, les commentateurs de l'Ecriture, l'art religieux les poètes, Lucienne Portier mène une chasse pacifique et enjouée, mais abondante et riche.

**La formation au ministère presbytéral**, par *les évêques de France*, Le Centurion, Paris, 1984, 70 p., 45 F. – A la suite du Concile de Vatican II, il a été demandé à chaque conférence épiscopale d'établir un régime particulier de formation sacerdotale, en fonction des nécessités pastorales du lieu. Fruit d'une longue concertation, le présent document a été voté par l'Assemblée plénière des évêques français en novembre 1983 et approuvé par la Sacrée Congrégation pour l'Education catholique.

**Le second livre des Macchabées**, par *Divo Barsotti*, Têqui, Paris, 1984, 192 p., 60 F. – L'auteur montre la cohérence de la Bible avec elle-même et avec son environnement; il éclaire ici entre autres choses «le fait Qumrân» qui, préservant des textes sans prix contre les poursuites païennes et même juives, nous a permis de connaître aujourd'hui avec plus de profondeur l'Ancien et même le Nouveau Testament.

**Ce Dieu censé aimer la souffrance**, par *François Varone*, Cerf, Paris, 1984, 240 p., 98 F. – Tout un pan de l'histoire du christianisme est bâti sur une logique de peur et de culpabilité: l'humanité est corrompue par le péché originel et c'est par la souffrance qu'elle doit parvenir au salut... Or telle n'est pas la signification de la révélation biblique et de la foi. F. Varone montre qu'il faut interpréter différemment le rôle central du sacrifice du Christ sur la Croix en le reliant à l'événement de la Résurrection.

## publication

Le P. Michel LAFON nous offre dans la collection Le SARMENT : « *Des chrétiens/servir* » un ouvrage sur la famille spirituelle de Charles de Foucauld : « **Vivre Nazareth aujourd'hui.** »

Ce livre n'est en aucune façon un livre de plus sur Charles de Foucauld ou même sur sa descendance spirituelle. C'est plutôt un message universel qui vient de Charles de Foucauld.

Ce message est une partie constitutive de l'événement Jésus. « Quel est le fruit que l'Eglise et les hommes d'aujourd'hui peuvent recueillir de ce que Frère Charles a fait et de qu'il a dit ? En tournant les pages du livre de son existence... nous avons vu qu'il s'appelait NAZARETH ; là est la caractéristique du message de Frère Charles ». (J.-F. Six).

Pour une large part les chrétiens ne sont-ils pas appelés à vivre Nazareth dans le monde d'aujourd'hui ?

Vouloir nier le désert signifie nier la dimension verticale de l'existence.

Editions Fayard  
75 rue des Saints-Pères  
75006 PARIS.

## session

L'INODEP propose une session de formation « **Développement et libération** » du 2 au 27 septembre 1985 au Centre International de Paris.

Cette session s'adresse aux militants croyants, chrétiens et d'autres religions, engagés dans des projets d'éducation populaire et de développement.

La démarche est conscientisante, partant des pratiques et des engagements. Les éléments d'analyse économique, socio-politique, idéologique, culturelle, religieuse proposés constitueront une instrumentation de base pour approfondir les thèmes de la rencontre. Des ateliers pourront être organisés à la demande de participants autour de problèmes spécifiques.

Le but de la session vise à progresser dans la clarification des motivations de l'engagement et à se doter d'instruments et de méthodes d'analyse pouvant être utilisés sur le terrain afin d'aider les groupes à mieux comprendre leur situation locale et à accroître leurs solidarités.

INODEP  
49 rue de la Glacière  
75013 PARIS

## publication

Le P. Armel DUTEIL nous présente deux nouvelles publications des éditions REDAJA.

**Une sexualité libérée.**  
Pour s'aimer dans la joie et la liberté, la régulation des naissances. 1984, 304 p., 20 F.

Ce livre traite du problème très actuel de la régulation des naissances. Il ne se contente pas de décrire les méthodes efficaces mais il donne les conditions d'utilisation et les conséquences psychologiques, culturelles et sociales.

**Un amour qui donne la vie.**  
Vaincre la stérilité. Pour une paternité responsable. 1984, 166 p., 13 F.

Le livre part du problème de la stérilité. Il en examine les causes et les remèdes, médicaux et psychologiques sans oublier les solutions traditionnelles et la dimension collective et familiale du problème.

Ces livres sont entièrement écrits dans le contexte de la culture négro-africaine. Ils sont le résultat d'un travail de plus de vingt ans.

CIM  
30 rue Lhomond  
75005 PARIS